

Camille Flammarion

LES FORCES
NATURELLES
INCONNUES

Tome II

Chapitre VI – Les expériences du comte de Gasparin

L'une des plus importantes séries d'expériences qui aient été faites sur les tables mouvantes est celle du comte Agénor de Gasparin, à Valleyres (Suisse), en septembre, octobre, novembre et décembre 1853, dont il a publié les procès-verbaux dans son grand ouvrage en deux volumes sur ce sujet¹. Ces séances peuvent être qualifiées de nettement scientifiques, car elles ont été conduites avec tous les soins désirables et sous le contrôle le plus sévère. La table qui a généralement servi se composait d'un plateau en frêne de 80 centimètres de diamètre, monté sur une lourde colonne, avec trois pieds distants entre eux de 55 centimètres. Le nombre des expérimentateurs était ordinairement de dix ou douze, et ils formaient la chaîne sur la table en se touchant par les petits doigts, de telle sorte que le pouce de la main gauche de chaque opérateur touchait celui de sa main droite, et le petit doigt de la main droite touchait celui de la main gauche du voisin. D'après l'auteur, cette chaîne est utile, mais non absolument nécessaire. La rotation se manifestait ordinairement après cinq ou dix minutes. La table soulevait un pied jusqu'à une hauteur variable et retombait ensuite. Ce soulèvement avait lieu même lorsqu'un homme très lourd se plaçait sur la table. On a obtenu aussi des rotations et des soulèvements sans le contact des mains. Écoutons, du reste, l'auteur lui-même.

C'est une question de fait que je veux résoudre. La théorie viendra plus tard.

Démontrer que le phénomène des tables tournantes est réel, et qu'il est d'une nature purement physique ; qu'il ne peut s'expliquer ni par l'action mécanique de nos muscles, ni par l'action mystérieuse des Esprits, telle est ma thèse. Je tiens à la préciser et à la circonscrire sur-le-champ.

Je ressens quelque satisfaction, je l'avoue, à opposer enfin des preuves sans réplique aux sarcasmes des gens qui trouvent plus commode de se moquer que d'examiner. Je savais bien qu'il fallait en passer par là, et qu'aucune vérité nouvelle ne devient évidente avant d'avoir été ridicule ; mais il n'en est pas moins doux d'atteindre le moment où les choses prennent leur place légitime et où les rôles cessent d'être intervertis. Ce moment aurait pu se faire attendre. J'ai longtemps craint que le phénomène des tables ne se prêtât à une démonstration scientifique et décisive ; qu'en donnant une certitude absolue aux opérateurs et aux témoins immédiats, il ne fournit pas d'argument irréfutable à l'usage du public. En présence de simples probabilités, chacun serait resté libre de conserver son opinion particulière ; nous aurions eu des croyants et des incrédules ; le classement aurait eu l'air de s'opérer en raison des tendances plutôt qu'en raison de la connaissance ou de l'ignorance des faits ; les uns se seraient rengorgés dans l'agréable sentiment de leur supériorité intellectuelle et les autres se seraient abandonnés de désespoir au courant des superstitions à la mode ; la vérité incomplètement démontrée aurait été traitée de mensonge, et, qui pis est, elle aurait fini par le devenir.

Grâce à Dieu, il n'en sera pas ainsi. Nos séances ont été de vraies séances, auxquelles ont été consacrées les meilleures heures du jour, et dont les résultats, vérifiés avec un soin minutieux, ont été consignés dans de véritables procès-verbaux.

J'ai ces procès-verbaux sous la main, et il me semble que je ne saurais mieux faire que de les prendre successivement, et d'emprunter à chacun d'eux les observations intéressantes qu'il peut renfermer. Je suivrai ainsi une méthode historique qui racontera la vérité au lieu de la systématiser. Le lecteur nous suivra pour ainsi dire pas à pas ; il contrôlera mes diverses assertions en les comparant ; il se formera sa conviction lui-même, et jugera si mes preuves ont

¹ *Des Tables tournantes, du Surnaturel en général et des Esprits*, par le comte Agenor De Gasparin. Paris, 1854.

ce caractère de fréquence, de persistance, de développement progressif que n'ont jamais les fausses découvertes fondées sur quelque coïncidence fortuite et mal définie.

Voilà des prémisses qui promettent. On va voir que ces promesses seront tenues. Le premier procès-verbal porte la date du 20 septembre 1853. Auparavant, on avait eu de nombreuses séances, mais on n'avait pas cru nécessaire d'en noter les résultats. Voici en peu de mots quels étaient ceux auxquels les observateurs étaient arrivés.

« Ceux-là seuls ont une conviction invincible, écrit l'auteur, qui ont directement et fréquemment participé aux expériences, qui ont senti se produire sous leurs doigts ces mouvements d'une nature particulière que l'action de nos muscles ne saurait imiter. Ils savent, eux, à quoi s'en tenir, car ils ont vu la table se refuser parfois à toute rotation, malgré l'impatience des expérimentateurs et malgré leurs bruyants appels ; puis, ils ont assisté à son départ si doux, si moelleux, si spontané, à son départ qui s'opère, on peut le dire, sous les doigts qui l'effleurent à peine. Ils ont vu parfois les pieds, collés en quelque sorte au parquet, ne s'en détacher à aucun prix, malgré l'excitation des personnes qui forment la chaîne ; puis ils les ont vus d'autres fois accomplir des soulèvements francs, énergiques, venant au-devant des mains, n'attendant pas les ordres pour exécuter avec une vigueur presque effrayante des pensées à peine conçues. Ils ont entendu de leurs oreilles les grands coups et les petits coups, les premiers qui menacent de briser la table, les seconds que l'on a peine à saisir au passage, et dont aucun de nous ne pourrait imiter la prodigieuse délicatesse. Ils ont remarqué que la force des soulèvements n'est pas diminuée quand on dégarnit le côté du meuble qui devrait faire levier ; ils ont commandé eux-mêmes à la table de lever celui de ses pieds sur lequel reposent les seules mains qui composent la portion de chaîne subsistant encore, et le pied s'est levé aussi souvent et aussi haut qu'ils l'ont voulu. Ils ont suivi la table dans ses danses lorsqu'elle frappe la mesure avec un pied, avec deux, lorsqu'elle reproduit exactement le rythme de la musique qui vient d'être chantée, lorsque, se conformant de la façon la plus comique à l'invitation de danser le menuet, elle prend des airs de grand-mère, accomplit gravement un demi-tour sur elle-même, fait la révérence, et avance ensuite en tournant de l'autre côté.

La manière dont les faits s'accomplissent leur en a plus dit que les faits eux-mêmes ; ils ont été en contact avec une réalité qui ne se laisse pas longtemps méconnaître.

Les essais persévérants que nous avons tentés avant le 20 septembre nous avaient déjà conduits à constater deux choses principales : le soulèvement d'un poids que l'action musculaire des opérateurs était impuissante à remuer, la reproduction des nombres pensés. »

Voici les procès-verbaux publiés par le comte de Gasparin, ou, du moins, ce qu'ils contiennent d'essentiel. Comme l'auteur, nous les présenterons ici séance par séance. Le lecteur appréciera. Nous l'engageons à les lire avec la plus grande attention. Ce sont des documents scientifiques de la plus haute valeur, et tout aussi importants que les précédents.

Séance du 20 septembre

On a proposé l'expérience qui consiste à faire tourner et frapper la table lorsqu'elle porte un homme pesant 87 kilogrammes. Cet homme s'est placé sur elle ; les douze expérimentateurs, ayant soin de former la chaîne, y ont appliqué leurs doigts.

Le succès a été complet. La table a tourné ; elle a frappé plusieurs coups. *Puis elle s'est dressée entièrement*, de façon à renverser la personne qu'elle portait.

Qu'il me soit permis de consigner ici en passant une remarque générale. Nous avons eu déjà de nombreuses réunions ; nos expérimentateurs, parmi lesquels se trouvent plusieurs jeunes femmes délicates, avaient agi avec une persévérance et une énergie peu communes ; leur fatigue physique à la fin de chaque séance était naturellement très grande ; il semble qu'on aurait dû s'attendre, par

conséquent, à voir se manifester, au milieu de nous, quelques accidents nerveux plus ou moins graves. Si les explications basées sur les actes involontairement accomplis dans un état d'excitation extraordinaire avaient le moindre fondement, nous aurions eu des extases, presque des possessions, et en tous cas des attaques de nerfs. Or il n'est pas arrivé, en cinq mois de temps, malgré le caractère animé et bruyant de nos expériences, qu'aucun de nous ait éprouvé un seul moment le moindre malaise.

Il y a mieux : lorsqu'on est dans un état de tension nerveuse, on devient absolument impropre à agir sur la table. Elle veut être prise gaiement, lestement, avec confiance et autorité, mais sans passion. Cela est si vrai, qu'aussitôt que j'y mettais trop d'intérêt, je cessais de me faire obéir. S'il m'arrivait, à cause des discussions publiques où j'étais engagé, de désirer trop fortement le succès et de m'impatiser en cas de retard, je n'avais plus aucune action sur la table.

Séance du 24 septembre

Nous avons assez mal débuté, et nous pensons presque que le produit net de la journée se bornerait aux deux observations suivantes qui ont bien leur prix, en effet, et que notre pratique n'a cessé de confirmer. D'abord, il y a des jours où l'on ne peut rien faire, quoiqu'on soit aussi nombreux, aussi forts et aussi excités ; ce qui prouve que les mouvements de la table ne sont obtenus ni par la fraude, ni par la pression involontaire des muscles. Ensuite, il y a des personnes (celles entre autres qui sont malades ou fatiguées) dont la présence dans la chaîne n'est pas seulement sans utilité, mais nuisible ; dépourvues de fluide, elles semblent, en outre, empêcher sa circulation et sa transmission ; leur bonne volonté, leur foi à la table n'y font rien ; tant qu'elles sont là, les rotations sont faibles, les soulèvements sont languissants, les commandements ne s'achèvent pas, le pied placé devant elles est particulièrement atteint de paralysie ; priez-les de se retirer, et aussitôt la vie apparaîtra et tout réussira comme par enchantement.

Ce n'est, en effet, qu'après avoir pris ce parti, que nous avons enfin retrouvé les mouvements francs et énergiques auxquels nous étions accoutumés.

Nous étions donc assez découragés, lorsqu'enfin l'épuration dont je parlais tout à l'heure a été essayée ; et aussitôt, quelle métamorphose ! Rien ne nous semble difficile ; ceux même qui, comme moi, réussissent médiocrement d'ordinaire, font frapper des nombres pensés avec un entier succès ou avec la légère imperfection assez fréquente d'un coup de trop, tenant au retard dans l'ordre mental qui doit arrêter les coups.

Voyant que tout allait à souhait et décidés à tenter l'impossible, nous entreprenons alors une expérience qui marque notre entrée dans une phase toute nouvelle et qui met nos démonstrations antérieures sous la garantie d'une démonstration irréfutable. Nous allions quitter les probabilités pour l'évidence. Nous allions faire mouvoir la table sans la toucher.

Voici comment nous y sommes parvenus cette première fois :

Au moment où la table était emportée par une rotation énergique et véritablement entraînante, nous avons tous soulevé nos doigts à un signal donné ; puis, maintenant nos mains unies au moyen des petits doigts et continuant à former la chaîne à quelques millimètres au-dessus de la table, nous avons poursuivi notre course et, à *notre grande surprise, la table a poursuivi également la sienne* : elle a fait ainsi trois ou quatre tours !

Nous avons peine à croire à un tel succès ; les témoins de l'expérience ne pouvaient s'empêcher de battre des mains. Et ce qui n'était pas moins remarquable que la rotation sans contact, c'était la manière dont elle s'était opérée. Une ou deux fois la table avait cessé de nous suivre, parce que les accidents de la marche avaient écarté nos doigts de leur position régulière au-dessus des bords ; une ou deux fois, la table avait repris vie, si j'ose m'exprimer ainsi, dès que la chaîne tournante s'était retrouvée dans un rapport convenable avec elle. Nous avons tous le sentiment que chaque

main avait emporté par une sorte d'attraction la portion de la table placée au-dessous d'elle.

Séance du 29 septembre

Nous étions naturellement impatients de soumettre à une nouvelle épreuve la rotation sans contact. Dans le trouble du premier succès, nous n'avions songé ni à renouveler ni à varier cette expérience décisive. Depuis, nous y avons réfléchi ; nous avons senti qu'il importait de refaire la chose avec plus de soin, et en présence de témoins nouveaux ; qu'il importait surtout de produire le mouvement au lieu de le continuer, et de le produire sous la forme de soulèvements au lieu de se borner aux rotations.

Tel était le programme de la réunion du 29 septembre. Jamais programme n'a été plus exactement exécuté.

Avant tout, nous avons recommencé ce qui avait été obtenu le 24. La table étant en grande rotation, les mains s'en sont séparées et ont continué à tourner au-dessus d'elle en formant la chaîne. La table a suivi, faisant tantôt un ou deux tours, tantôt un demi-tour ou un quart de tour seulement. La réussite, plus ou moins prolongée, était certaine. Nous l'avons constatée plusieurs fois.

Mais on pouvait dire que, la table étant déjà lancée, elle conservait une certaine impulsion à laquelle elle obéissait mécaniquement, tandis que nous imaginions qu'elle obéissait à notre puissance fluïdique. L'objection était absurde, et nous aurions défié qui que ce fût d'obtenir un seul quart de tour sans former la chaîne, quelle que fût la vitesse de la rotation imprimée ; nous aurions défié surtout qu'on parvînt à renouveler la course un moment suspendue. Cependant il est bon en pareille matière de prévenir les objections même absurdes, pour peu qu'elles soient plausibles ; et celle-ci devait paraître telle aux yeux de tout homme inattentif. Il fallait donc arriver à produire la rotation, en partant du complet repos.

C'est ce que nous avons fait. La table étant immobile ainsi que nous, la chaîne des mains s'en est séparée et a commencé à tourner lentement à un centimètre environ au-dessus de ses bords. Au bout d'un moment, la table a fait un léger mouvement, et chacun s'attachant à attirer par sa volonté la portion placée sous ses doigts, nous avons entraîné le plateau à notre suite. Les choses se passaient ensuite comme dans le cas précédent ; il y a une telle difficulté à maintenir la chaîne en l'air sans la rompre, sans l'écarter des bords de la table, sans aller trop vite et supprimer ainsi le rapport établi, qu'il arrive souvent que la rotation s'arrête après un tour ou un demi-tour. Néanmoins, elle s'est prolongée parfois pendant trois tours ou même quatre.

Nous nous attendions à rencontrer plus d'obstacles encore lorsqu'il s'agirait du soulèvement sans contact. Or, il en a été tout autrement ; et cela s'explique, parce qu'il n'y a pas ici de marche circulaire, et il est beaucoup plus aisé de maintenir la position normale des mains au-dessus de la table. La chaîne étant donc formée à quelques millimètres du plateau, nous avons ordonné à l'un des pieds de se soulever, et il l'a fait.

Nous étions dans le ravissement. Cette belle expérience a été maintes fois renouvelée. Nous avons ordonné à la table, également sans la toucher, de se dresser et de résister aux témoins, qui avaient besoin de faire un effort pour la ramener à terre. Nous lui avons ordonné de se renverser entièrement, et elle est tombée les pieds en l'air, bien que nos doigts s'en fussent toujours tenus séparés, et l'eussent précédée à la distance convenue.

Tels ont été les résultats essentiels de cette réunion. Ils sont tels que j'hésite à mentionner à côté d'eux des incidents d'une importance secondaire.

Je dirai seulement, en passant, que la séance avait été très décourageante au début ; que non seulement il avait été nécessaire d'écarter quelques opérateurs nouveaux, mais que plusieurs des anciens étaient dépourvus de leur entrain habituel. La table obéissait mal ; les coups étaient

frappés mollement et comme à regret ; les nombres pensés ne s'achevaient pas. Alors nous avons pris un parti dont nous nous sommes bien trouvés : nous avons persévéré, et persévéré gaiement ; nous avons chanté, nous avons fait danser la table, nous avons écarté la pensée des tentatives nouvelles, et insisté sur les opérations aisées et amusantes. Après un certain temps, les dispositions étaient changées, la table bondissait et attendait à peine nos commandements ; nous étions en mesure d'aborder les choses sérieuses.

Séance du 7 octobre

Longue réunion, très fatigante. Elle a été principalement consacrée à l'essai de divers mécanismes qui n'ont eu aucun succès : anneaux de métal, cadres de canevas ou de papier placés au-dessus de la table, plateaux pivotants, touches à ressorts. Soit que la vue des engins en question supprimât l'émission du fluide chez les opérateurs, soit que les engins eux-mêmes supprimassent sa circulation dans la table, soit enfin que les conditions naturelles du phénomène fussent troublées d'une autre manière, il est certain que les résultats ont été ou nuls ou contestables.

Une seule expérience nouvelle a réussi. Un plateau tournant sur pivot soutenait un baquet. Après l'avoir rempli d'eau, j'y ai plongé mes mains ainsi que deux autres opérateurs. Nous y avons formé la chaîne, nous nous sommes mis à tourner, en évitant de toucher le baquet ; et celui-ci n'a pas tardé à se mettre aussi en mouvement. La même chose a été faite plusieurs fois de suite.

Comme on aurait pu supposer que l'impulsion donnée à l'eau suffisait pour entraîner un baquet aussi mobile, nous avons procédé immédiatement à la contre-épreuve. L'eau a été agitée circulairement, et cela avec beaucoup plus de rapidité que lorsque nous y formions la chaîne ; mais le baquet n'a pas bougé. Reste à savoir, sans doute, si l'un de nous trois n'a pas touché intérieurement le baquet et n'a pu déterminer son mouvement. A cela je réponds, d'abord, que la manière dont nos mains étaient plongées prouvait jusqu'à l'évidence qu'aucun de nos doigts ne pouvait matériellement atteindre le fond ; ensuite, qu'ayant soin de faire la chaîne au centre, il n'était guère moins difficile que nous nous missions en contact avec les parois verticales.

Et cependant, le doute n'étant pas absolument inadmissible, je range encore cette expérience parmi celles dont je ne prétends faire aucun usage. Je veux me montrer difficile en fait de preuves.

Celle que fournit l'exécution des nombres pensés est toujours une des plus solides à mes yeux. Elle a eu cela de particulier, dans la séance dont je parle, que chacun des dix opérateurs à son tour a reçu la communication par écrit d'un chiffre, les autres ayant les yeux fermés. Or, sur les dix, un seul n'a pas obtenu une obéissance parfaite du pied qui lui avait été indiqué par des témoins fort soupçonneux. Si l'on veut bien y réfléchir, on verra que les combinaisons de mouvements imprimés et de fraudes qu'exigerait un pareil résultat, dépassent de beaucoup le cercle des choses admissibles. L'objection a besoin d'inventer un prodige bien plus surprenant que le nôtre.

Revenons à la démonstration par excellence, au soulèvement sans contact. Nous avons commencé par l'opérer trois fois. Puis, comme on a pensé que la surveillance des témoins s'exercerait d'une manière plus certaine sur une petite table que sur une grande et sur cinq opérateurs que sur dix, nous avons fait venir un guéridon en sapin, que la chaîne réduite de moitié a suffi pour mettre en rotation. Alors les mains ont été levées, et *tout contact ayant cessé, le guéridon s'est dressé sept fois* à notre commandement.

Séance du 8 octobre

Deux faits sont venus confirmer nos résultats précédents.

Parmi les nombres pensés, la malice d'un témoin avait placé un zéro, et le pied indiqué était à la

gauche de l'opérateur, en dehors de son action musculaire. Or, le commandement ayant eu lieu sans amener aucun mouvement, nous étions tous désolés, convaincus que notre impuissance actuelle allait jusqu'à ne plus obtenir même le simple soulèvement. J'affirme bien que si l'ébranlement n'était jamais donné par les expérimentateurs placés en face du pied, il y aurait paru à cette heure-là. Nos nerfs étaient exaltés et notre impatience était au comble ; cependant aucun balancement ne se manifesta, et nous fûmes fort soulagés en apprenant que le chiffre communiqué était zéro. Le mouvement sans contact a été effectué deux fois.

A notre expérience de la table qui frappe en portant un homme, on avait objecté que cet boume pouvait se prêter au mouvement et même le provoquer en partie. Décidés à rechercher sérieusement la vérité, nous avons senti ce que l'objection avait de plausible et nous étions décidés à y faire droit. L'être vivant, intelligent (et par conséquent suspect), devait être remplacé par un poids inerte ; des cornues remplies de sable devaient être placées au centre précis de la table, sommée alors de montrer son savoir-faire.

Mais le jour était mal choisi. Après avoir posé, l'un sur l'autre, deux baquets pesant en tout 65 kilogrammes, il s'est trouvé que nous étions incapables de produire les soulèvements ; il a fallu se contenter de les continuer ; on a ôté les cornues, la table a été mise en mouvement, et les cornues, replacées pendant qu'il avait lieu, ne l'ont nullement arrêté ; elles ont été ballottées avec tant de force que le sable jaillissait de tous côtés. Le reste de la séance a été consacré à de nouvelles expériences sur la prétendue divination.

Lorsqu'on demande à la table de deviner une chose qui est connue d'un des membres de la chaîne, il arrive assez fréquemment et fort naturellement qu'elle devine. C'est l'opération des nombres pensés, ni plus ni moins. Lorsqu'on lui demande de deviner une chose qui est connue d'un des assistants, lequel ne fait pas partie de la chaîne, il arrive quelquefois qu'elle devine. C'est lorsque la personne en question est douée d'une grande puissance fluidique et peut l'exercer à distance. Nous n'avons rien obtenu de semblable ; mais d'autres ont réussi, et leur témoignage paraît trop bien établi pour pouvoir être révoqué en doute. Jusqu'à présent, on le voit, pas la moindre trace de divination ; action fluidique, rapprochée ou distante.

Si les tables devinent, si elles pensent, s'il y a là des Esprits, nous devrions obtenir des réponses concluantes dans le cas où personne ne connaît les faits ni dans la chaîne ni hors de la chaîne. Or, le problème ainsi posé, sa solution n'est pas difficile.

Prenez un livre ; ne l'ouvrez pas, mais invitez la table à lire la première ligne de la page que vous désignerez, de la page 162 ou de la page 354. La table ne reculera pas ; elle frappera des coups et vous composera des mots. C'est ainsi, du moins, qu'elle a toujours agi à notre égard. Quoi qu'il en soit, une chose est certaine ; c'est que ni ici ni ailleurs, ni à présent ni plus tard, aucun Esprit, si madré soit-il, n'a lu et ne lira cette simple ligne. Je recommande l'expérience aux partisans des évocations.

Quant aux noisettes, aux pièces de monnaie contenues dans la bourse, aux heures, aux cartes à jouer, les tables se conforment exactement au calcul des probabilités, elles devinent juste autant que vous, que moi. Comme il s'agit de petits nombres dont on se fait une idée approximative, le cercle des combinaisons possibles est fort peu étendu ; l'esprit se fixe sur un chiffre qui a passablement de chances d'être vrai ; la proportion entre les échecs de la table et ses succès se trouve là ce qu'elle serait en dehors de toute divination miraculeuse.

Séance du 9 novembre

Avant d'entrer dans le récit de cette séance, remarquable entre toutes, je dirai que ni le thermomètre ni la boussole n'ont fourni la moindre indication intéressante. J'ai cru devoir le noter en passant, pour montrer au lecteur que nous n'avons pas négligé l'emploi des instruments

qui sembleraient pouvoir mettre sur la voie d'une explication scientifique. En général, je passe cela sous silence, ainsi que les divers essais qui sont demeurés à l'état d'essais et n'ont conduit à rien de positif.

Notre premier soin a été de renouveler l'expérience du soulèvement d'un poids inerte. Cette fois il était convenu qu'on partirait toujours de l'immobilité absolue ; il s'agissait de produire le mouvement, et non de le continuer. Le centre de la table ayant donc été fixé avec précision, un premier baquet plein de sable et pesant 21 kilogrammes y a été placé. *Les pieds se sont soulevés aisément dès que l'ordre leur en a été donné.* On a posé ensuite un second baquet, pesant 19 kilogrammes, au centre du premier. *Ils ont été soulevés*, moins aisément, mais très nettement l'un et l'autre. Alors un troisième baquet, plus petit, et pesant 13 kilogrammes, a été ajouté au-dessus des deux premiers. *Les soulèvements ont eu lieu.*

Nous avons encore préparé d'énormes pierres pesant ensemble 22 kilogrammes. Elles ont été mises sur le troisième baquet. Après d'assez longues hésitations, *la table a levé successivement à plusieurs reprises chacun de ses trois pieds*, elle les a levés avec une force, une décision et un entrain qui nous ont surpris. Mais sa solidité, déjà mise à tant d'épreuves, n'a pas pu résister à celle-ci. Fléchissant sous le balancement énergique imprimé à cette masse totale de 75 kilogrammes, *elle s'est brisée tout à coup*, et sa massive colonne s'est fendue du haut en bas, au grand péril des opérateurs du côté desquels la charge entière a croulé.

Je ne m'arrête pas à commenter une telle expérience ; elle répond à tout. Notre force musculaire n'aurait pas suffi pour déterminer les mouvements qui ont eu lieu. Un poids inerte et sans complaisance aucune avait remplacé la personne dont on avait craint la complicité. Enfin, les trois pieds s'étant dressés, chacun à son tour, on n'a pas la ressource d'insinuer que nous avons fait porter le poids d'un côté plus que de l'autre. Notre pauvre table ayant été blessée au champ d'honneur et ne pouvant être guérie à l'instant même, nous en avons pris une nouvelle qui lui ressemblait beaucoup. Elle était cependant un peu plus grande et un peu plus légère.

Restait à savoir si nous allions être obligés d'attendre qu'elle fût chargée de fluide ; l'occasion était belle pour résoudre un problème important : où réside le fluide ? Dans les opérateurs, ou dans le meuble ? La solution a été aussi prompte que décisive. A peine nos mains formant la chaîne étaient-elles posées sur la seconde table, qu'elle tournait avec la rapidité la plus imprévue et la plus comique. Evidemment le fluide était en nous, et nous étions libres de l'appliquer successivement à diverses tables.

Nous n'avons pas perdu de temps. Dans les dispositions où nous nous trouvions, les mouvements sans contact devaient réussir mieux que jamais. Nous ne nous trompions pas en le supposant.

Les rotations sans contact ont d'abord été opérées, au nombre de cinq ou six.

Quant aux soulèvements sans contact, nous avons trouvé un procédé qui en rend le succès plus facile. La chaîne, formée à quelques millimètres au-dessus du plateau, s'arrange pour marcher dans le sens où le mouvement doit avoir lieu, les mains les plus rapprochées du pied appelé à se dresser sont en dehors du plateau, s'en rapprochent et le dépassent graduellement, tandis que les mains placées vis-à-vis et qui s'étaient avancées d'abord vers le même pied s'en écartent en l'attirant. C'est pendant cette progression de la chaîne, pendant que toutes les volontés sont fixées sur une tache particulière du bois et que les ordres de soulèvement sont proférés avec force, que le pied quitte le sol et que le plateau suit les mains au point de se renverser si on ne le retient.

Ce *soulèvement sans contact* a été reproduit trente fois environ. Nous l'avons exécuté successivement par chacun des trois pieds, afin d'ôter tout prétexte à la critique. Nous avons, de plus, surveillé les mains avec une attention scrupuleuse ; si l'on veut bien observer que cette surveillance s'est exercée sur trente opérations sans surprendre le moindre contact, on en conclura, je pense, que la réalité du phénomène est désormais placée au-dessus de toute

contestation raisonnable.

Séance du 21 novembre

Ce qui a caractérisé cette séance, c'est l'absence de la personne qui dispose parmi nous de la plus grande autorité sur la table². En opérant sans elle, nous avons été mis à même de constater deux choses : la première, qu'on ne se passe pas impunément d'un expérimentateur hors ligne ; la seconde, qu'on peut cependant s'en passer à la rigueur, et que le succès, quoique moins brillant alors, n'est pas impossible. Je souligne ce dernier point, ainsi que les modifications fréquentes de notre personnel, à l'adresse des gens soupçonneux qui, ne connaissant pas la valeur morale des personnes dont il s'agit, seraient disposés à mettre sur le compte de leur habileté des résultats auxquels elles contribuent essentiellement.

Le phénomène est d'une nature mixte, une posture déterminée et une course circulaire ne suffisent nullement à le faire naître. Il y faut encore et surtout la volonté.

Notre volonté s'étant enfin mise de la partie, et la pression musculaire ayant cédé la place à la pression des commandements, la rotation fluide est arrivée après cinq ou six minutes de concentration de nos pensées. Nous sentions bien qu'il nous manquait quelque'un d'important et que nous ne possédions pas toute notre puissance ordinaire ; cependant nous étions décidés à réussir, même au prix d'une plus grande fatigue morale. Nous avons donc attaqué de front la grande difficulté, les mouvements sans contact. Les rotations sans contact ont été obtenues trois fois. Je dois ajouter qu'elles étaient très incomplètes ; un quart de tour ou demi-tour tout au plus.

Quant aux soulèvements sans contact, le succès a été plus décisif ; mais il a été acheté au prix d'une dépense de force très considérable. Après chaque soulèvement, nous étions forcés de nous reposer, et lorsque nous avons atteint le chiffre de neuf, il a bien fallu nous interrompre, car nous succombions à la lassitude. Il faut avoir passé par de telles expériences pour savoir ce qu'elles exigent d'attention et d'énergie, à quel point il est indispensable de vouloir, de vouloir absolument que tel nœud du bois de la table suive les doigts étendus qui l'attirent à distance.

Quoi qu'il en soit, notre tentative avait été couronnée de succès, et nous pouvions terminer la séance par des exercices moins épuisants.

L'idée nous est venue alors de nous essayer sur une grande table à quatre pieds. On avait souvent prétendu que les guéridons à trois pieds se prêtaient seuls à nos opérations ; il était temps de fournir la preuve démonstrative du contraire. Nous avons pris en conséquence une table dont le diamètre a 1,16m, et dont une moitié, indépendante du pied qui la supporte quand il est tiré, se replie à volonté.

A peine nos doigts y étaient-ils placés que déjà elle se livrait avec grand fracas à une rotation dont la vivacité nous surprenait nous-mêmes. Elle montrait ainsi que les tables à quatre pieds n'étaient pas plus rebelles que d'autres. Elle fournissait en outre un nouvel argument en faveur d'une de nos observations précédentes : le fluide est dans les personnes et non dans les meubles. En effet, le mouvement s'était produit presque immédiatement, et avant que la grande table pût être considérée comme chargée.

Il s'agissait ensuite de faire frapper des coups par ses différents pieds. Nous avons commencé par ceux qui adhèrent à une moitié du plateau. Trois pieds sont dans ce cas. Ils se levaient deux à deux avec une force telle qu'au bout d'un moment une des roulettes volait en éclats³. Or, on se ferait difficilement une idée de l'intensité qu'aurait dû acquérir l'action frauduleuse des doigts

² Celle que, bientôt après, on a qualifiée de médium.

³ C'est la seule table à roulettes dont les opérateurs se soient servis.

pour faire levier sur un meuble aussi lourd, et pour le lancer à cette hauteur.

Restait le pied indépendant du plateau. Nous pensions qu'il obéirait aussi bien que les autres : eh bien ! Non : en vain avons-nous prodigué les invitations les plus pressantes, jamais il n'a consenti à se dresser, soit en compagnie de son voisin de droite, soit en compagnie de son voisin de gauche. Nous avons supposé alors que cela tenait aux personnes placées auprès de lui ; nous avons changé la situation respective des membres de la chaîne. Inutiles efforts ! Toutes les combinaisons venaient échouer successivement.

Nous tirions déjà de grandes conséquences de ce fait. Mais, comme il a été démenti plus tard, comme le pied rebelle a parfaitement obéi dans une autre réunion, je ne ferai pas confiance de nos raisonnements au public ; je le prierai seulement de remarquer deux choses : d'abord le soin que nous avons pris constamment de vérifier plusieurs fois les choses avant de les affirmer ; ensuite l'impossibilité de recourir aux explications tirées de l'action musculaire. Cette action s'exerçait aussi aisément pour soulever le pied indépendant que pour soulever les pieds collés ; et cependant, par une raison inconnue, mais évidemment étrangère aux lois de la mécanique, les derniers seuls ont consenti à se mouvoir.

Séance du 27 novembre

Nous étions au grand complet ; mais deux ou trois opérateurs étaient légèrement indisposés. En somme, et quelle qu'en fût la cause, la réunion n'a guère été remarquable que par l'absence presque totale de puissance fluidique. Un seul moment, nous en avons eu un peu. Une demi-heure d'action et deux heures et demie d'inertie, voilà notre bilan.

Rien n'était lamentable et curieux en même temps, comme de nous voir autour des diverses tables, passant de l'une à l'autre, leur ordonnant les choses les plus élémentaires, et ne pouvant obtenir qu'une rotation languissante, qui finissait elle-même par s'arrêter entièrement.

Séance du 2 décembre

J'aurais été fâché de clore mon récit par un souvenir aussi peu brillant. Par bonheur le dernier de nos procès-verbaux me donne le droit de laisser une tout autre impression au lecteur.

Nous étions bien disposés ; le beau temps y contribuait peut-être, et ce n'est pas la seule fois que j'en ai fait la remarque. Ce qui est certain, c'est que les mêmes personnes qui, le 27 novembre, n'avaient eu qu'une demi-heure de succès et avaient passé le reste de leur séance à solliciter en vain de pauvres rotations manquées ou des coups languissants, gouvernaient aujourd'hui la table avec une autorité, une prestesse, et, si j'ose le dire, une élasticité d'allures qui ne laissaient rien à désirer.

La grande table à quatre pieds a été mise en mouvement, et cette fois la facilité avec laquelle le pied non collé a soulevé sa portion de plateau, a prouvé que nous avons eu raison de ne pas tirer de son précédent refus des conclusions trop définitives. Chaque fois que nous cherchions à soulever sans contact la portion de la table la plus éloignée de moi, je sentais le pied dont j'étais voisin se rapprocher graduellement et s'appuyer contre ma jambe. Frappé de ce fait, qui s'était renouvelé à plusieurs reprises, j'en ai conclu que la table *glissait en avant*, n'ayant pas assez de force pour se dresser. Nous exercions donc sur ce gros meuble une action sensible, sans le toucher en aucune façon.

Afin de mieux m'en assurer, j'ai quitté la chaîne et j'ai observé la marche des pieds de la table sur le parquet. Elle variait entre quelques millimètres et plusieurs centimètres. Ayant essayé ensuite de replier sans contact la portion mobile d'une table à jeu recouverte en drap, nous avons obtenu le même résultat. Le plateau ne cédait pas à notre influence ; mais la table entière se portait en avant dans le sens du mouvement ordonné. Or, je dois ajouter que le glissement était

loin d'être facile, car le parquet de notre salle d'expériences est inégal et raboteux.

Il n'est pas moins intéressant de noter ici le moment où la marche a lieu d'ordinaire. C'est précisément le même où a lieu le soulèvement sans contact, quand il s'opère. Lorsque la portion de la chaîne qui pousse vient de dépasser le bord du plateau où elle rentre, et lorsque la portion de la chaîne qui tire vient d'en franchir le milieu en faisant retraite, alors se manifeste, ou le mouvement ascensionnel, ou, à son défaut, le *glissement*. Notre puissance fluidique est donc à son maximum, juste à l'instant où notre puissance mécanique est à son minimum, où les mains qui poussent ont cessé de pouvoir agir (en supposant la fraude) et où les mains qui tirent ne peuvent pas agir encore.

Revenons à notre table ordinaire ; nous avons essayé de produire les rotations et les soulèvements sans contact. Le succès a été complet. Ces procès-verbaux ont plus de valeur que toutes les dissertations. Ils montrent l'irréfutable réalité du soulèvement, non pas total, mais partiel, de la table, se tenant obliquement, posée sur deux pieds seulement. Ils montrent aussi les rotations et les soulèvements *sans contact*, ainsi que les glissements sous l'influence d'une force naturelle inconnue.

Soulèvements de la lourde table, chargée, de plus, d'un homme pesant 87 kilogrammes, ou de baquets de sable et de pierres pesant 75 kilogrammes. Aucune dénégation de ces observations ne peut être admise. Il en est de même des mouvements de la table dansant suivant le rythme de certains airs, de ses renversements, de son obéissance aux ordres donnés. Ces faits ont été observés comme les faits mécaniques, physiques, chimiques, météorologiques, astronomiques.

A ces rapports, j'ajouterai encore ici une expérience supplémentaire signalée dans la préface du livre du comte de Gasparin. La voici :

« Des savants distingués auxquels j'avais communiqué les résultats obtenus s'étaient accordés à me répondre que les soulèvements sans contact auraient le caractère d'une preuve absolument certaine, si nous parvenions à les constater par un procédé matériel. Répandez, m'avaient-ils dit, de la farine sur la table au moment où toutes les mains viennent de s'en séparer ; opérez ensuite un ou plusieurs soulèvements ; assurez-vous enfin que la couche de farine ne porte la trace d'aucun attouchement, et il n'y aura plus un seul mot à vous objecter. »

Eh bien ! C'est précisément cette expérience que nous venons de faire avec succès et à diverses reprises. Qu'on me permette quelques détails. Nos premiers essais avaient fort mal réussi. Employant un tamis à gros trous qu'il fallait promener sur la table entière, nous avions le double inconvénient, d'abord de suspendre pendant trop longtemps et d'annuler en conséquence l'action des opérateurs, puis de répandre une couche de farine beaucoup trop épaisse. L'élan des volontés était amorti, l'action fluidique était gênée, le plateau était refroidi, rien ne marchait. L'effet était même tel, que la table ne nous refusait pas seulement des soulèvements et des rotations sans contact, elle nous refusait presque les soulèvements et les rotations ordinaires.

L'un de nous eut alors une idée lumineuse. Nous possédions un de ces soufflets dont on se sert pour souffrir les vignes attaquées par l'oïdium. Au lieu de fleur de soufre, on y mit de la farine, et l'on recommença l'opération. Nous étions dans les conditions les plus favorables ; le temps était sec et chaud, la table bondissait sous nos doigts, et déjà, bien avant que l'ordre de lever les mains ne fût donné, la plupart avaient cessé spontanément de toucher le plateau. Le commandement retentit alors, la chaîne entière est séparée de la table, et en même temps le soufflet la recouvre tout entière d'un nuage léger de farine. Pas une seconde n'avait été perdue, le soulèvement sans contact avait déjà eu lieu, et, pour ne laisser aucun doute, il se renouvelait trois ou quatre fois de suite. Cela fait, la table est scrupuleusement examinée : *aucun doigt ne l'a touchée ni effleurée le moins du monde*. La crainte de l'effleurer sans le vouloir était même tellement grande, que les mains avaient agi fluidiquement d'une hauteur beaucoup plus considérable que dans les séances

antérieures. Chacun avait cru ne pouvoir s'en écarter assez, et ces mains si éloignées du plateau n'avaient eu recours à aucune des manœuvres, à aucune des passes dont nous avons fait usage d'autres fois. Restée à sa place, au-dessus du meuble à soulever, la chaîne avait conservé sa forme ; à peine avait-elle opéré un léger mouvement dans le sens de celui qu'elle provoquait à distance. J'ajoute enfin que nous ne nous sommes pas contentés d'une seule expérience. Toujours, à la suite de plusieurs soulèvements successifs, une vérification attentive a démontré que le nuage de farine, auquel n'avait échappé aucune portion du plateau, était resté absolument intact.

L'auteur apprécie lui-même comme il suit les résultats consignés dans ces procès-verbaux :

« Les phénomènes observés se confirment et se développent. Les grosses tables à quatre pieds font concurrence aux tables à trois pieds. Les poids inertes viennent s'y substituer aux personnes qu'on soupçonnait d'être d'intelligence avec le meuble chargé de les soulever. Enfin la grande découverte arrive à son tour. On commence par continuer sans contact les mouvements ; on finit par les produire ; on parvient même à créer, en quelque sorte, leur procédé, de manière que ces faits extraordinaires se manifestent parfois en séries non interrompues de quinze ou de trente. Les glissements achèvent de mettre en lumière un des côtés de l'action exercée à distance ; ils la montrent impuissante à soulever la table et suffisante pour l'entraîner.

Tel est l'historique rapide de nos progrès ; à lui seul il constitue une preuve solide dont je recommande l'examen aux hommes sérieux. Ce n'est pas ainsi que procède l'erreur. Les illusions enfantées par le hasard ne résistent pas ainsi à une longue étude, et ne traversent pas toute une série d'expériences en se justifiant de plus en plus. Les nombres pensés et la balance de forces méritent une considération spéciale.

Lorsque tous les opérateurs moins un ignorent absolument le chiffre à exécuter, l'exécution (si elle n'est pas fluide) doit procéder, ou de la personne qui sait le chiffre et qui fournit à la fois le mouvement et l'arrêt, ou d'une relation qui s'établit instinctivement entre cette personne qui fournit l'arrêt et ses vis-à-vis qui fournissent le mouvement. Examinons l'une et l'autre hypothèse.

La première est insoutenable, car dans le cas où l'on choisit un pied sur lequel l'opérateur qui sait le chiffre ne peut exercer aucune action musculaire, le pied ainsi désigné ne se lève pas moins à son commandement. La seconde est insoutenable, car dans le cas où l'on indique un zéro, le mouvement qui devrait être fourni ne l'est pas. Bien plus, si l'on met aux prises deux personnes placées aux deux côtés opposés de la table et chargées de faire triompher deux chiffres différents, l'opérateur le plus puissant obtient l'exécution du grand nombre, quoique son vis-à-vis soit intéressé non seulement à ne pas lui fournir les derniers mouvements, mais encore à les arrêter.

Je sais que les nombres pensés n'ont pas bonne réputation ; il leur manque une certaine tournure pédante et scientifique. Cependant je n'ai pas hésité à y insister, car il y a peu d'expériences où se montre mieux le *caractère mixte* du phénomène, la puissance physique développée et appliquée hors de nous par l'effet de notre volonté. Comme c'est le grand scandale, je ne veux pas en avoir honte. Je soutiens, d'ailleurs, que ceci est tout aussi scientifique qu'autre chose. La vraie science n'est pas attachée à l'emploi de tel procédé ou de tel instrument. Ce qu'un fluidomètre manifesterait ne serait pas plus scientifiquement démontré que ce qui est vu par les yeux et apprécié par la raison.

Avançons néanmoins. Nous ne sommes pas au bout de nos preuves. Il en est une qui m'a toujours particulièrement frappé ; c'est celle qui résulte des succès. On prétend que les mouvements sont produits par l'action de nos muscles, par notre pression involontaire ! Or, voici les mêmes opérateurs qui, hier, obtenaient de la table l'accomplissement de tous leurs caprices ; leurs muscles sont aussi forts, leur animation est aussi grande, leur envie de réussir est plus vive peut-

être ; et néanmoins, rien ! Absolument rien ! Une heure entière se passera sans que la moindre rotation se manifeste ; ou, s'il y a rotation, les soulèvements sont impossibles ; le peu qu'on exécute, on l'exécute mollement, misérablement, et comme à regret. Encore une fois, les muscles n'ont pas changé. Pourquoi cette incapacité subite ? La cause demeurant identique, d'où vient que l'effet varie à ce point ?

Ah ! dira-t-on, c'est que vous parlez des pressions involontaires, et vous ne parlez pas des pressions volontaires, de la fraude en un mot. Ne voyez-vous pas que les fraudeurs peuvent assister à une séance et manquer à, une autre, qu'ils peuvent agir un jour et ne pas se donner tant de peine le lendemain ?

Je répondrai bien simplement, et par des faits.

Les fraudeurs sont absents quand nous ne réussissons pas ! Mais il est arrivé maintes fois que notre personnel ne s'était modifié en aucune manière. Les mêmes personnes, absolument les mêmes, avaient passé d'une puissance remarquable à une impuissance relative. Et ce n'est pas tout. S'il n'est aucun opérateur dont la présence nous ait préservés toujours des échecs, il n'en est aucun non plus dont l'absence nous ait rendus incapables de succès. Avec et sans chacun des membres de la chaîne, nous avons réussi à exécuter toutes les expériences, toutes sans exception.

Les fraudeurs ne se donnent pas tant de peine chaque jour ! La peine serait grande en effet, et ceux qui supposent la fraude ne s'imaginent pas à quels prodiges ils ont recours. L'accusation est d'une absurdité qui touche à la niaiserie, et sa niaiserie lui ôte son venin. On ne s'offense pas de ces choses-là. Mais enfin, admettons pour un instant que Valleyres soit peuplé de disciples de Bosco, que la prestidigitation y soit généralement pratiquée, et qu'elle ait été appliquée cinq mois durant sous nos yeux, sous les yeux de nombreux et très soupçonneux témoins, sans qu'une seule perfidie ait été signalée. Nous avons si bien caché notre jeu, que nous avons inventé une télégraphie secrète pour les nombres pensés, un tour de doigt particulier pour ébranler les masses les plus énormes, une méthode pour soulever graduellement les tables que nous avons l'air de ne pas toucher. Nous sommes tous des menteurs ; tous, car il y a longtemps que nous nous surveillons réciproquement et que nous ne dénonçons personne. Bien plus, la contagion de nos vices est tellement prompte, que dès que nous admettons un étranger, un témoin hostile dans notre chaîne, il devient notre complice ; il ferme volontairement les yeux sur les signes transmis, sur les efforts musculaires, sur les mouvements suspects répétés et prolongés de ses voisins ! A la bonne heure, accordons tout cela, nous n'en serons pas plus avancés. Il restera à expliquer pourquoi les fraudeurs se reposent parfois au moment même où ils auraient le plus d'intérêt à réussir. Il est arrivé, en effet, que telle séance où nous avons beaucoup de témoins et grand désir de les convaincre, était une séance médiocre. Telle autre, dans les mêmes conditions, était brillante au contraire.

Voilà donc des inégalités réelles et considérables. Et l'on ose nous parler d'action musculaire ou de fraude ! La fraude et l'action musculaire ! Voici une belle occasion de les mettre à l'épreuve. On vient de placer un poids sur la table. Ce poids est inerte et ne peut se prêter à rien ; la fraude est partout peut-être ; elle n'est pas dans les baquets de sable. Ce poids est également réparti entre les trois pieds, et ils vont le prouver en se levant chacun à son tour. La charge totale est de 75 kilogrammes, et nous n'osons guère la porter plus haut, car elle a suffi pour briser un jour notre table la plus solide. Eh bien ! Qu'on essaye. Puisque l'action musculaire et la fraude doivent tout expliquer, il leur sera facile de mettre la masse en mouvement ! Or, elles n'y parviennent pas : les doigts se crispent et les phalanges blanchissent sans obtenir un soulèvement, tandis que quelques moments après les soulèvements auront lieu sous les mêmes doigts qui effleureront doucement le plateau et ne feront aucun effort, comme il sera aisé de s'en assurer.

Des mesures scientifiques très ingénieuses et dont je n'ai pas le mérite nous ont mis à même de

traduire en chiffres l'effort qu'exige la rotation ou le soulèvement de la table ainsi chargée. Avec ce dernier poids, la rotation s'obtient au moyen d'une traction latérale de 8 kilogrammes environ, tandis que le soulèvement ne s'obtient que par une pression perpendiculaire de 60 kilogrammes au moins (que nous réduirons cependant à 50, si l'on veut, dans la supposition qu'elle ne serait pas absolument verticale) ; de là plusieurs conséquences.

D'abord, l'action musculaire peut faire tourner, mais elle ne peut pas soulever. En effet, les dix opérateurs ont 100 doigts appliqués au plateau. Or, la pression verticale ou quasi-verticale de chaque doigt ne saurait dépasser 300 grammes en moyenne, la chaîne étant composée comme elle l'est. Ils ne développent donc qu'une pression totale de 30.000 grammes ou de 30 kilogrammes, très insuffisante pour opérer le soulèvement.

Ensuite il arrive ceci de frappant, que le phénomène dont l'action musculaire viendrait aisément à bout est précisément celui que nous obtenons le plus rarement, le plus difficilement, et que le phénomène auquel l'action musculaire ne parvient pas est celui qui se réalise le plus habituellement lorsqu'on forme la chaîne. Pourquoi notre impulsion involontaire ne ferait-elle pas toujours tourner la table ? Pourquoi notre fraude ne se procurerait-elle pas toujours un tel triomphe ? Pourquoi ne parvenons-nous d'ordinaire qu'à opérer ce qui est mécaniquement impossible ? Je conseille aux gens qui tiennent à se moquer des tables, de ne pas y regarder de trop près. Qu'ils n'aillent pas surtout donner leur attention à notre dernière preuve, à celle des mouvements sans contact. Elle ne laisserait pas le plus léger prétexte d'incrédulité.

Ainsi le fait est établi. Des expériences multipliées, des preuves diverses, irréfutables, et qu'unit d'ailleurs la plus étroite solidarité, donnent à l'action fluïdique une entière certitude. Ceux qui auront eu la patience de me suivre jusqu'ici auront senti leurs méfiances s'évanouir l'une après l'autre, et leur foi au nouveau phénomène s'affermir progressivement. Ils auront éprouvé ce que nous avons éprouvé nous-mêmes, car personne n'a opposé plus de difficultés que nous aux tables tournantes, personne ne s'est montré plus curieux et plus exigeant à leur égard.

Ce n'est pas notre faute si les résultats ont été concluants, s'ils l'ont été de plus en plus, s'ils se sont confirmés réciproquement, s'ils ont fini par faire corps et par acquérir un caractère de parfaite évidence. Etudier, comparer, recommencer et recommencer encore, exclure enfin tout ce qui demeurerait contestable en quelque mesure, voilà quel était notre devoir. Nous n'avons eu garde d'y manquer. Je n'affirme rien ici que je n'aie constaté à plusieurs reprises.

Telles sont ces mémorables expériences, dont la valeur sera appréciée de tous les lecteurs. J'ai tenu à reproduire ces procès-verbaux si soigneux, car ils établissent, de leur côté, la réalité absolue et irrécusable de ces mouvements contraires à la loi normale de la pesanteur. Le comte de Gasparin arrive ensuite aux hypothèses explicatives.

Le lecteur aura remarqué le soin que j'ai mis à me renfermer dans la constatation des faits, sans hasarder aucune théorie explicative. Si j'ai employé le mot de *fluïde*, c'était pour éviter les périphrases. La rigueur scientifique aurait exigé, que j'écrivisse toujours « le fluïde, la force, ou l'agent physique quel qu'il soit » ; on me pardonnera d'avoir été un peu moins exact dans mon langage. Il suffisait que ma pensée ne pût être méconnue. Qu'il y ait ici un fluïde proprement dit, c'est ce que je ne puis affirmer absolument. J'affirme qu'il y a un agent, et que cet agent n'est pas surnaturel, qu'il est physique, imprimant aux objets physiques les mouvements que détermine notre volonté.

Notre volonté, ai-je dit, et c'est, en effet, l'observation fondamentale que nous avons recueillie au sujet de cet agent ; c'est ce qui le caractérise, c'est aussi ce qui le compromet aux yeux de bien des gens. On se résignerait peut-être à un nouvel agent, s'il était le produit nécessaire et exclusif des mains formant la chaîne, si certaines positions ou certains actes en assuraient la manifestation ; mais il n'en va point ainsi, le moral et le physique doivent se combiner pour lui donner

naissance. Voici des mains qui s'épuisent à former la chaîne et qui n'obtiennent aucun mouvement ; la volonté n'est pas intervenue. Voici une volonté qui commande en vain ; les mains n'ont pas pris une position convenable. Nous avons mis en lumière ces deux côtés essentiels du phénomène.

Un autre fait a été noté par nous, et doit entrer dans la description de l'agent physique dont il s'agit. Il réside dans les personnes et non dans la table. Que les opérateurs, quand ils sont entraînés, se transportent autour d'une table nouvelle, ils exerceront immédiatement sur elle toute leur autorité ; leur volonté continuera à disposer de l'agent physique, et se servira de lui pour frapper les nombres pensés ou pour opérer les mouvements sans contact. Tels sont les faits. L'explication viendra plus tard.

Il est bien naturel de la chercher dès à présent et d'indiquer des hypothèses, sinon comme vraies, du moins comme possibles. Je m'y suis risqué, et je ne m'en repens pas. Ne fallait-il pas prouver aux adversaires qu'ils n'avaient pas même le prétexte d'une impossibilité scientifique ? Les hypothèses ont leur légitimité et leur utilité, fussent-elles inexactes. Sont-elles admissibles en elles-mêmes, cela suffit, car cela défend les faits auxquels elles s'appliquent contre l'accusation de monstruosité. On n'a plus le droit de demander la question préalable.

Voyant qu'on la demandait de toutes parts, je me suis hasardé à dire ceci. Vous prétendez que nos assertions sont fausses, par la simple raison qu'elles *ne peuvent pas* être vraies ! Eh bien ! Permettez-moi de vous proposer à tout hasard quelques suppositions. Supposez d'abord que vous ne savez pas tout, que la nature morale et la nature matérielle elle-même ont des obscurités pour vous. Supposez que la plus petite herbe poussant dans un champ, que la plus petite graine reproduisant sa plante, que le plus petit membre se mouvant sur l'ordre que vous lui donnez, renferme des mystères qui dépassent la portée des académies et qu'elles déclareraient absurdes si force n'était de les reconnaître pour réels. Supposez ensuite que des hommes qui le veulent et dont les mains sont en communication d'une certaine manière *donnent naissance à un fluide* ou à une force particulière. Je ne vous demande pas d'admettre que cela est ; vous m'accorderez seulement que cela est possible. Il n'y a pas de loi naturelle qui s'y oppose, que je sache.

Maintenant, faisons un pas de plus. La volonté dispose de ce fluide. Il ne donne l'impulsion aux objets extérieurs que lorsque nous le voulons, et dans les parties que nous voulons. L'impossible serait-il ici ? Est-il inouï que nous transmettions un mouvement à la matière qui est hors de nous ? Mais nous le faisons chaque jour, à chaque instant, et notre action mécanique n'est pas autre chose. L'horrible est sans doute que nous n'agissons pas mécaniquement ! Mais l'action mécanique n'est pas seule en ce monde. Il y a des sources physiques de mouvement qui ne sont pas celle-là. Le calorique qui pénètre un corps y produit une dilatation, c'est-à-dire un mouvement universel ; l'aimant qu'on place auprès d'un morceau de fer l'attire et lui fait franchir la distance.

Oui, s'écriera-t-on, nous n'aurions rien à objecter, pourvu que votre prétendu fluide n'obéisse pas à une direction dans sa marche. S'il allait devant lui, en force aveugle, à la bonne heure ! Il serait alors semblable au calorique qui dilate tout ce qui se rencontre sur son passage ; il serait semblable à l'aimant qui attire indistinctement et vers un point unique toutes les parcelles de fer situées dans son voisinage. Vous, vous inventez une théorie du fluide rotatif et cette théorie rappelle assez bien l'explication des propriétés dormitives de l'opium.

On ne saurait se méprendre plus complètement. Personne ne songe à un fluide rotatif. On se contente de soutenir que le fluide étant émis et imprimant une impulsion ou une attraction latérale à un meuble qui repose sur des pieds, une loi de mécanique fort simple transforme l'action latérale en rotation.

Je ne dis pas : « les tables tournent, parce que mon fluide est rotatif » ; je dis : « les tables

tournent parce que, recevant une impulsion ou subissant une attraction, elles ne peuvent pas ne pas tourner. » C'est un peu moins naïf. Rien ne m'obligerait par conséquent à prendre en main la cause de ce pauvre bachelier du *Malade imaginaire*, et de défendre sa fameuse réponse : Opium facit dormire, quia est in eo virtus dormitiva. Cependant, c'est plus fort que moi, il faut que je l'avoue, je trouve la réponse excellente ; je doute que les savants en aient trouvé une meilleure depuis, et je leur conseille de se résigner à raisonner quelquefois ainsi : L'opium fait dormir parce qu'il fait dormir ; les choses sont parce qu'elles sont. En d'autres termes, je vois les faits et je ne sais pas les causes, j'ignore. J'ignore ! Mot terrible, et qu'on a de la peine à prononcer ! Or, je soupçonne fort que la malice de Molière est à l'adresse des docteurs qui, prétendant tout comprendre, imaginent des explications qui n'expliquent rien et ne savent pas accepter les faits, en attendant mieux.

Nous ne sommes pas au bout. L'hypothèse du fluide (pure hypothèse, ne l'oublions pas) a encore à prouver qu'elle est conciliable avec les diverses circonstances du phénomène. La table ne tourne pas seulement, elle lève les pieds, elle frappe les nombres pensés, elle obéit, en un mot, à la volonté, et lui obéit si bien que la suppression du contact ne supprime pas son obéissance. L'impulsion ou l'attraction latérale, qui rend compte des rotations, ne saurait rendre compte des soulèvements !

Pourquoi donc ? Parce que la volonté dirige le fluide tantôt sur tel pied, tantôt sur tel autre. Parce que la table s'identifie à nous en quelque sorte, devient un de nos membres, et opère les mouvements pensés par nous de la même manière que notre bras. Parce que nous n'avons pas conscience de cette direction imprimée au fluide, et que nous gouvernons la table, même sans nous représenter qu'un fluide ou force quelconque soit en jeu.

Que nous n'ayons pas conscience de la direction donnée par nous, c'est ce qui a lieu dans tous nos actes, dans tous, sans exception. Quand vous m'aurez expliqué comment je lève la main, je vous expliquerai comment je fais lever ce pied de table. J'ai voulu lever ma main ! Oui, et j'ai voulu aussi lever ce pied de table. Quant à l'exécution, quant à la mise en jeu des muscles nécessaires au premier acte, quant à la mise en jeu du fluide nécessaire au second, je n'ai aucune conscience de ce qui se passe en moi sous ce rapport. Étrange mystère, et qui devrait nous engager à un peu de modestie ! Il y a en moi un pouvoir exécutif, un pouvoir qui, lorsque j'ai voulu tel ou tel mouvement, adresse les ordres de détails aux différents muscles et fait exécuter cent mouvements compliqués pour amener une résultante finale, seule pensée et seule voulue ; cela se passe chez moi, et je n'en sais rien, et je n'en saurai jamais rien ! N'admettez-vous pas que le même pouvoir exécutif peut donner au fluide les directions qu'il donne aux muscles ? J'ai voulu exécuter une sonate, et quelque chose en moi a commandé à mon insu des centaines de milliers d'actes musculaires. J'ai voulu que le pied de cette table se dressât, et quelque chose en moi a commandé à mon insu les attractions ou impulsions du fluide vers l'endroit désigné.

L'hypothèse du fluide est donc soutenable ; elle s'accorde avec la nature des choses et avec la nature de l'homme. Je n'ai pas la prétention d'aller plus loin et d'apporter dès aujourd'hui une explication définitive. Mais je suis tranquille. Que les faits soient admis, et les explications ne manqueront pas. Ce qui paraît impossible paraîtra très simple alors. Aux choses incontestables on ne trouve plus de difficultés. Nous sommes ainsi faits, que, passant d'un extrême à l'autre, après avoir proclamé impossible tout ce que nous ne comprenions pas, nous déclarons compréhensible tout ce que nous avons reconnu réel. On ne rencontre que gens qui lèvent les épaules quand on leur parle des tables tournantes, et qui trouvent fort simple ensuite que le circuit du télégraphe électrique s'achève infailliblement à travers la terre, ou que les ressemblances physiques et morales se transmettent des pères aux enfants ! Les tables ne sauraient échapper au sort commun. Absurdes aujourd'hui, évidentes demain. »

Ces expériences du comte de Gasparin et de son groupe sont connues depuis plus d'un demi-siècle, et il est vraiment incompréhensible que le fait même du soulèvement des tables et de leurs mouvements ait continué à être nié. Si les tables sont parfois légères, il faut avouer que l'espèce humaine est vraiment une race un peu lourde.

Quant à la théorie, à l'hypothèse du fluide... *felix qui potuit rerum cognoscere causas*. Nous y reviendrons au chapitre des théories explicatives. Mais il est incontestable que *nous agissons là par une force invisible qui émane de nous*. Il faut être aveugle pour ne pas l'admettre.

Après une série d'expériences si admirablement conduites, on comprend que l'auteur se soit permis de se moquer quelque peu des négateurs de parti pris. Je ne puis résister, en terminant ce chapitre, au plaisir de citer le comte de Gasparin à propos des savantes négations de Babinet et de ses émules de l'Institut.

« Les savants ne sont pas les seuls à avoir leur dignité ; j'ai aussi la mienne, et j'ai la fierté de penser qu'un certificat signé de mon nom ne sera taxé par personne, ni d'imposture, ni de légèreté. On sait que j'ai l'habitude de peser mes paroles ; on sait que j'aime la vérité et que je ne la sacrifierai à aucune considération ; on sait que j'aimerai toujours mieux reconnaître une erreur que d'y persister ; et lorsque, après un long examen, je persiste avec une conviction plus profonde et plus affermie, on ne se méprend pas sur la portée de ma déclaration.

Je répondrai ensuite que le témoignage des yeux a, selon moi, une valeur scientifique. Indépendamment des instruments et des chiffres, dont je fais le plus grand cas, je pense que la vue peut servir. Je pense qu'elle est, elle aussi, un instrument. Si un nombre convenable de bonnes paires d'yeux ont constaté dix fois, vingt fois, cent fois, qu'une table est mise en mouvement sans contact ; si, par-dessus le marché, l'explication du fait par des contacts involontaires ou frauduleux dépasse les limites où se renferme forcément l'incrédulité, la conclusion est claire. Personne n'est autorisé à s'écrier : « Vous n'avez ni fluidomètre ni alambics ; vous ne mettez pas votre agent physique en bouteille ; vous ne signalez pas son action sur une colonne de mercure ou sur l'inclinaison d'une aiguille. Nous ne vous croyons pas, car vous n'avez fait que voir ! »

Je ne vous crois pas, car vous ne faites que voir ! Je ne vous crois pas, car je n'ai pas vu moi-même ! Autant de savants, autant d'objections. Ils ne s'occupent, guère de se mettre d'accord entre eux ; contre les tables tout leur est bon.

Je n'ai garde d'oublier qu'on ne parlait encore que des rotations au moment où M. Faraday a inventé ses disques. En présence d'un phénomène aussi insuffisant, et, avouons-le, aussi suspect, on conçoit que les savants se soient montrés sceptiques et se soient contentés de réfutations peu solides. Ils proportionnaient leurs armes à l'apparence de l'ennemi. Celui d'entre eux qui a montré le plus de pénétration et qui a proposé l'explication la plus plausible, c'est assurément M. Chevreul. Sa théorie sur la tendance au mouvement est incontestablement vraie. Elle suffit pour expliquer comment les objets que nous suspendons à notre doigt finissent par prendre une vibration dans le sens de notre volonté. Je ne m'étonne pas qu'on ait cru qu'elle suffisait aussi pour expliquer comment les expérimentateurs finissent par imprimer une rotation à la table et par y participer eux-mêmes. Je n'ai pas besoin d'ajouter que les soulèvements de poids et les mouvements sans contact ne permettent pas désormais de recourir à une explication semblable. Toutes les tendances au mouvement réunies ne produiront pas une impulsion à distance, et n'ébranleront pas une masse que l'action mécanique ne saurait ébranler.

Les savants devraient bien ne pas jeter dans le public ces explications qui n'expliquent rien ; ils devraient se mettre à l'œuvre et nous montrer, en fait, comment on s'y prend pour soulever directement et mécaniquement un poids de 100 kilogrammes sans y appliquer une force de 100

kilogrammes.

On aime mieux injurier, et inventer ensuite une théorie quelconque, qui n'a d'autre tort que de porter tout entière à faux. L'article récent de M. Babinet dans la *Revue des Deux Mondes* est le chef-d'œuvre du genre. Si j'avais eu besoin d'être rassuré sur la réalité du phénomène des tables, je l'aurais été par la lecture d'une pareille réfutation.

Aux yeux de M. Babinet, cela n'offre aucune difficulté. Heureuse physique ! Heureuse mécanique qui a réponse à tout ! Nous, ignorants, nous avons cru voir là quelque chose d'extraordinaire et nous ne savions pas que nous obéissions à deux lois les plus élémentaires du monde, à la loi des mouvements inconscients et surtout à celle des mouvements naissants, mouvements dont la puissance paraît dépasser celle des mouvements développés !

Quant aux mouvements inconscients, M. Babinet n'ajoute rien aux explications antérieures, rien que l'histoire de ce lord (un lord anglais, dit-il), dont le cheval était si admirablement dressé, qu'il semblait suffire de penser le mouvement qu'on voulait lui faire exécuter pour qu'il le réalisât à l'instant. Je suis parfaitement convaincu, comme M. Babinet, que le lord en question agissait sur la bride sans s'en douter, et je ne suis pas moins convaincu que les expérimentateurs dont les mains touchent une table peuvent exercer une pression dont ils n'ont pas conscience.

Seulement, je pense qu'entre la cause et l'effet il doit y avoir proportion, les mouvements ont beau être inconscients, ils n'en sont pas plus forts pour cela. Reste donc à prouver que les mêmes doigts qui ne soulèveront pas en se roidissant un poids de 40 kilogrammes, soulèveront un poids double, par cela seul qu'on n'aura conscience d'aucun effort.

Mon honorable et savant contradicteur ne veut pas qu'on lui parle des mouvements obtenus sans contact. « On doit reléguer dans les fictions tout ce qui a été dit d'actions exercées à distance ». L'arrêt est sommaire. Les mouvements sans contact sont une fiction, d'abord parce qu'ils sont impossibles, ensuite parce que le talc en poudre a empêché la rotation d'une table, enfin parce que le mouvement perpétuel ne saurait exister.

Les mouvements à distance sont impossibles ! En bonne logique, M. Babinet aurait dû s'en tenir là et se souvenir de la réponse que fit Henri IV aux magistrats qui avaient commencé ainsi leur harangue : « Nous n'avons pas tiré le canon à l'approche de Votre Majesté, et cela pour trois motifs. En premier lieu, parce que nous n'avions pas de canons... Ce motif suffit », répondit le roi.

Il faut croire que M. Babinet doute un peu lui-même de son impossibilité. En cela il a sagement agi, car cette impossibilité prétendue repose tout entière sur un cercle vicieux. Y a-t-il un seul exemple de mouvement produit sans force agissante extérieure ? Non ; or le mouvement à distance s'opérerait sans façon agissante extérieure, donc le mouvement à distance est impossible. J'ai bien envie de dire à M. Babinet, en langage d'école, que sa majeure est vraie et que sa conclusion serait légitime si sa mineure n'était pas une pétition de principe pure et simple. Vous prétendez qu'il n'y a pas ici de force agissante extérieure à la table qui se soulève sans contact des mains. Mais c'est précisément ce qui est débattu entre nous. Un fluide est une force extérieure agissante. Il est commode, en vérité, de commencer par établir cet axiome. Il n'y a pas de fluide (ou d'agent physique analogue), pour ajouter : *donc* il n'y a pas d'effet produit.

Les savants, Faraday, Babinet, etc., ne se bornent pas aux objections tirées des mouvements naissants ou inconscients, des petites causes produisant de grands effets ; ils ont encore un autre procédé. Une expérience a-t-elle réussi, elle n'a plus aucune valeur. Oh ! Si on parvenait à en opérer telle autre, à la bonne heure ! Ce qui n'empêche pas que la nouvelle expérience, une fois opérée, ne devienne à son tour insignifiante et ne cède la place à un nouveau desideratum. Voici à peu près comment on s'exprime : « Vous faites telle et telle chose ; c'est très bien, mais faites une chose différente. Vous employez tels ou tels procédés, veuillez vous contenter de ceux que nous

prescrivons. Réussir à votre manière, ce n'est pas réussir, il faut réussir à la nôtre. Votre manière n'est pas scientifique, elle contrarie les traditions ; nous fermons la porte aux faits, s'ils ne sont revêtus des costumes de rigueur. Nous ne regarderons même pas vos expériences, si nos machines n'y figurent. »

Etrange manière de constater le résultat des expériences ; on commence par changer les conditions dans lesquelles elles se produisent. Autant vaudrait dire à un homme qui a vu faire la moisson des orges en janvier dans la Haute-Egypte, je le croirai quand on l'aura faite devant moi en Bourgogne. Encore s'explique-t-on les exigences manifestées en ce qui concerne un voyageur. Mais les expériences ont un autre caractère. En présence de faits aussi évidents, il est à peine croyable qu'on veuille nous imposer des engins, des aiguilles et des mécaniques.

Des *puisque* et des *donc* introduits dans une recherche où la nature réelle de l'agent est un mystère pour tout le monde !

Les essais de réfutation ne sont pas des études, et d'ordinaire c'est tout l'opposé. Quand des personnes qui n'ont rien vu, qui n'ont consacré aux expériences aucune partie notable de leur énergie et de leur temps, qui peut-être n'ont assisté qu'à quelques rotations de guéridons ridicules, prennent la plume et se mettent à exposer des théories ou à chapitrer les expérimentateurs, je ne pense pas qu'elles étudient.

Je crois qu'on n'étudie jamais réellement ce qu'on déclare stupide a priori. Si les attaques sont des études, oh ! alors, les études ne manquent pas, et j'ajoute qu'elles ne manqueront jamais. A l'époque où l'Académie de médecine enterrait le rapport de M. Husson et proclamait ce que l'Europe entière s'est obstinée à appeler un refus d'examen, il paraissait chaque matin un mémoire contre le magnétisme ; chaque matin on déclarait que les partisans du magnétisme étaient des imbéciles, et on proposait des systèmes explicatifs. Si c'est là étudier, je conviendrai qu'on étudie les tables tournantes, car on ne leur a épargné ni les injures ni les théories. On leur a tout accordé, sauf la faveur de regarder, d'expérimenter, d'écouter et de lire.

Deux fois à un mois de distance, on leur a signifié (sans réclamation de qui que ce soit) que l'Institut jetait aux vieux papiers les communications relatives aux tables ; qu'il n'était pas forcé de s'occuper des sottises ; qu'il y avait une place réservée aux élucubrations de cette nature, la place où vont les mémoires sur le mouvement perpétuel.

O Molière, que n'es-tu là ! Mais tu es là, en effet. Ton génie a marqué de traits ineffaçables cette éternelle maladie des corps spéciaux : le dédain du laïque, le respect des confrères, l'idolâtrie des anciens. Mal bizarre qui se reproduit dans tous les siècles, sous toutes les formes, et au sein de toutes les branches de l'activité humaine, tantôt au nom de la religion, tantôt au nom de la médecine, tantôt au nom de la science ou de l'art. Oui, même au travers des révolutions, qui n'épargnent rien, même dans l'enceinte des Académies qui s'associent au grand mouvement des innovations modernes, une chose surnagera, l'esprit de corps, la tradition, la superstition des formes.

On dirait vraiment qu'il se prête encore un peu partout des serments qui ressemblent à la cérémonie du *Malade Imaginaire*.

M. Foucault aime cette scène, aussi ne trouvera-t-il pas mauvais que je lui en rappelle un passage :

Essere in omnibus
Consultationibus
Ancieni aviso,
Aut bono,
Aut mauvairo.
Juro !

De non jamais te servir
De remediis alcunis
Quam de ceux seulement doctæ facultatis,
Maladus dut-il crevare,
Et mori de suo malo).
Juro !

Si cela ne s'appelle pas refuser l'examen, je ne sais plus ce que signifient les mots en bon français. »

Voilà avec quelle spirituelle franchise et quelle autorité s'exprimait en 1854 le comte Agénor de Gasparin. Il me semble que les expériences exposées dans ce livre montrent avec évidence que les évènements lui ont donné raison.

J'ai toutefois encore des amis, à l'Institut, qui sourient avec un parfait dédain lorsqu'on leur demande leur opinion sur les phénomènes de lévitation de tables, de mouvements d'objets sans cause visible, de bruits inexplicés dans les maisons hantées, de communications de pensées à distance, de rêves prémonitoires, de manifestations de mourants. Quoique ces faits inexplicés soient irrécusablement constatés, ces doctes esprits restent convaincus que ces choses-là sont impossibles.

Chapitre VII – Recherches du professeur Thury

Les explications insuffisantes de Chevreul et de Faraday, les négations scientifiques de Babinet, les expériences si consciencieuses du comte de Gasparin avaient engagé plusieurs hommes de science à étudier la question au point de vue purement scientifique. De ce nombre fut un savant de haute valeur que j'ai visité à Genève, M. Marc Thury, professeur de physique et d'astronomie à l'Académie de cette ville. Nous lui devons un mémoire remarquable et peu connu⁴, que mon devoir est de résumer ici.

En présence des phénomènes nouveaux, écrit Thury, il n'y avait qu'une alternative :

1°) Rejeter, au nom du sens commun et des résultats acquis de la science, tous les prétendus phénomènes des tables, comme des jeux puérils, indignes d'occuper les heures du vrai savant, parce que leur absurdité est évidente *a priori*. Faire tomber la chose en lui refusant l'attention sérieuse qu'elle ne mérite pas.

2°) Ou bien examiner quand même, étudier le fait dans ses détails, afin de mettre dans tout leur jour les causes d'illusion dont le public est dupe, séparer le vrai du faux et jeter une pleine lumière sur tous les côtés du phénomène physique, physiologique ou psychologique, afin que cette clarté surabondante ne permette plus de douter.

Ce dernier parti, nous n'avons pas besoin de le dire, est celui qu'adopte Thury comme le comte Gasparin, et qu'il considère comme seul convenable, efficace et légitime.

La seule force de la science est dans la lumière ; elle n'a aucune puissance sur ce qu'elle laisse dans l'ombre. La question est donc celle-ci : ce qui se passe dans le phénomène des tables est-il tellement évident que l'on puisse faire toucher du doigt les causes d'illusion, et montrer clairement qu'il n'y a en jeu aucun élément inconnu et nouveau.

« Je ne trouve pas, répond le professeur genevois, que l'on soit arrivé à ce degré d'évidence : je n'en veux qu'une preuve, ce sont les explications qui ont été tentées. »

S'il est donc bien établi que l'explication vulgaire n'est pas évidente aux yeux de tous les hommes intelligents et sensés, il reste une tâche à remplir, un devoir pour la science, celui de répandre une pleine lumière sur le phénomène dont il s'agit, et cette tâche ne saurait être échangée contre celle, plus facile, de jeter l'ironie ou le dédain sur ceux qui se sont égarés dans le chemin que la science n'a pas voulu éclairer.

Les savants sont toutefois excusables de ne pas aller trop vite, dirons-nous à notre tour, avec Thury. Comment donc ! Une force perturbatrice que posséderait l'organisme humain, une force de calibre à soulever des tables et qui n'aurait jamais produit le plus petit dérangement dans les milliers d'expériences exactes que les physiciens font journellement dans leurs laboratoires ! Leurs balances sensibles à un dixième de milligramme, leurs pendules dont les oscillations s'accomplissent avec une régularité mathématique, n'eussent jamais ressenti la moindre influence de ces forces dont le principe est là, présent, partout où il y a un homme et une volonté. Or, la volonté du physicien existe toujours pour que l'expérience marche selon les prévisions de la théorie.

Et même, sans sortir de l'organisme humain, qui ne peut mouvoir la plus petite partie de soi-même, si cette partie est dépourvue de muscles et de nerfs, et si un cheveu de notre tête est absolument soustrait aux ordres de notre volonté, combien, à plus forte raison, le seront les corps

⁴ *Les Tables tournantes*, considérées au point de vue de la question de physique générale qui s'y rattache. Genève, 1855.

inertes placés en dehors de nous !

Mais s'il y a invraisemblance profonde, on ne peut pas dire qu'il y ait impossibilité. Nul ne peut démontrer *a priori* l'impossibilité des phénomènes annoncés, comme on démontre l'impossibilité du mouvement perpétuel ou de la quadrature du cercle. Nul, par conséquent, n'est en droit de traiter d'absurdes les témoignages qui viendraient les affirmer, et si ces témoignages sont rendus par des hommes judicieux et véridiques, alors il vaut la peine d'examiner. Si l'on avait suivi cette marche logique et la seule moralement juste, le travail serait fait, et des savants en auraient eu la gloire. Thury commence par examiner les expériences du comte de Gasparin à Valleyres.

« Les expériences de Valleyres, écrit-il, tendent à établir les deux principes suivants :

1°) La volonté, dans un certain état de l'organisme humain, peut agir à distance sur les corps inertes, par un moyen différent de l'action musculaire.

2°) La pensée peut, dans les mêmes conditions, se communiquer directement d'un individu à l'autre, d'une manière inconsciente.

Aussi longtemps que l'on ne connut pas d'autres faits que ceux d'un mouvement qui s'effectuait au contact des doigts, dans un sens où l'action mécanique des doigts était possible, les résultats des expériences sur la table furent toujours d'une interprétation difficile et douteuse. Ils devaient nécessairement se fonder sur l'appréciation de la force mécanique exercée par les mains, comparée à la valeur des résistances à vaincre. Mais la force mécanique des mains est difficile à mesurer exactement dans les conditions nécessaires pour que le phénomène se produise.

Hors de là, il restait deux partis à prendre.

A. Disposer les appareils de manière à ce que le mouvement que l'on veut amener soit un de ceux que l'action mécanique des doigts serait incapable de produire.

B. Opérer les mouvements à distance, sans aucune espèce de contact. »

Voici d'abord les premières expériences :

Action mécanique rendue impossible

La première expérience tentée dans cette voie donna des résultats entièrement négatifs. Nous avons fait suspendre une table à une corde, laquelle passait sur deux poulies fixées au plafond, et se terminait par un contrepoids. Il était facile, en réglant ce contrepoids, d'équilibrer la totalité ou seulement une fraction plus ou moins grande du poids de la table.

L'équilibre avait été presque établi, l'un seulement des trois pieds de la table touchait encore au sol. Les opérateurs posèrent leurs mains sur le plateau. On agit d'abord circulairement, préparation reconnue efficace dans les expériences antérieures. On chercha ensuite, mais en vain, à soulever la table en la détachant du sol ; on n'obtint aucun résultat positif.

Déjà l'année dernière nous avons fait suspendre une table à un dynamomètre, et les efforts de quatre magnétiseurs furent impuissants à soulager le dynamomètre d'une fraction appréciable du poids du meuble. Mais les conditions essentielles pour que le phénomène se produise nous sont encore inconnues, et par conséquent lorsque les expériences tentées conduisent à des résultats négatifs, il faut en essayer d'autres, sans trop se presser de conclure. C'est ainsi qu'ont été obtenus les résultats que je vais décrire.

Expérience de la table à bascule

Il fallait un appareil où l'action mécanique des doigts fût rendue impossible. Dans ce but, nous avons fait construire une table ronde ayant un plateau de 0 m. 84 de diamètre, et un pied central trifurqué à sa partie inférieure. Cette table était presque semblable, en apparence, à celle qui avait servi jusqu'alors, et pouvait tourner comme sa devancière. Toutefois, la nouvelle table était susceptible de se transformer en un instant dans l'appareil que je vais décrire.

Le sommet du trépied est devenu le point d'appui d'un levier du premier genre, qui peut se balancer librement dans un plan vertical. Ce levier, dont les deux bras sont égaux entre eux et au rayon de la table, porte à l'une de ses extrémités le plateau tenu, par le bord, et vers l'autre extrémité un contrepoids, qui fait équilibre au plateau, mais que l'on peut modifier à volonté. Au centre inférieur du plateau est assujéti un pied qui repose sur le sol.

Après les rotations préliminaires nécessaires, la table est disposée sous sa deuxième forme : l'équilibre est d'abord établi, puis on enlève un quart de kilogramme au contrepoids ; la force nécessaire pour soulever le plateau par son centre est alors de 95 grammes, et des expériences préalables ont démontré que l'adhérence des doigts des opérateurs (le plateau était poli et non pas verni) et les effets possibles d'élasticité forment un total inférieur à ce chiffre. Cependant le plateau est soulevé par l'action des doigts posés légèrement à sa face supérieure, à distance du bord. Alors on diminue le contrepoids ; la difficulté mécanique du soulèvement augmente, cependant le soulèvement a encore lieu. On diminue encore et de plus en plus le contrepoids, jusqu'à la limite que l'appareil ne peut dépasser : la force nécessaire pour soulever le plateau est alors de 4 kil. 27, et le contrepoids a été déchargé de 11 kilogrammes ; cependant le soulèvement a encore lieu avec facilité. On diminue graduellement le nombre des opérateurs de onze à six ; la difficulté va croissant ; cependant six opérateurs suffisent encore ; mais cinq ne suffisent plus. Six opérateurs soulevant 4 kil. 27, cela fait en moyenne 0 kil. 71 pour chaque opérateur. On possède maintenant dans l'appareil que je viens de décrire un instrument de mesure.

Voici maintenant les mouvements opérés sans contact

La table sur laquelle se faisaient les essais dont j'ai été témoin, a 82 centimètres de diamètre, et pèse 14 kilogrammes. Une force tangentielle moyenne de 2 kilogrammes, pouvant s'élever à 3 kilogrammes, suivant les inégalités du plancher, appliquée au bord du plateau, est nécessaire pour donner au meuble un mouvement de rotation. Le nombre des personnes qui agissent sur cette table est en général de dix.

Pour nous assurer de l'absence de tout contact, nous placions notre œil à la hauteur du plateau, de manière à voir le jour entre nos doigts et la surface de la table : les doigts se maintenaient à un centimètre environ au-dessus du plateau. En général deux personnes observaient à la fois. Par exemple, M. Edmond Boissier observait les pieds de la table, tandis que je surveillais le plateau ; puis nous changions de rôle. Quelquefois deux personnes se plaçaient aux extrémités d'un même diamètre, l'une vis-à-vis de l'autre, pour surveiller le plateau. Et, à bien des reprises, nous avons vu la table se mettre en mouvement sans qu'il nous fût possible de surprendre le moindre attouchement des doigts. D'après mes calculs, il faudrait au moins le frôlement de 100 doigts ou la pression légère de 30, ou deux mains agissant volontairement et avec fraude, pour expliquer mécaniquement les mouvements que nous avons observés.

Bien plus souvent encore ont été opérés les balancements sans contact, balancements qui allaient quelquefois jusqu'au renversement total du meuble. Pour expliquer mécaniquement ces effets, tels que nous les avons observés, il faudrait admettre le frôlement involontaire de 84 doigts ou la pression légère de 25, ou deux mains agissant avec fraude, suppositions qui ne sont non plus aucunement admissibles.

Néanmoins, nous avons toujours senti que l'on objecterait la difficulté d'observer ces faits d'une manière certaine, et nous avons constamment engagé M. de Gasparin à rendre solidaire de quelque effet matériel le contact des doigts. De là est née la dernière expérience en date, et la plus concluante de toutes. Une couche légère de farine a été répandue sur la table presque instantanément, à l'aide d'un soufflet à souffler la vigne : l'action des mains placées à distance a entraîné le meuble ; puis on a fait l'inspection de la couche de farine, qui était demeurée vierge de

tout contact. Répétée à plusieurs reprises et dans des jours différents, elle a toujours donné les mêmes résultats.

Tels sont les faits principaux qui établissent la réalité du phénomène. Thury aborde ensuite la recherche plus difficile des causes.

Siège de la force

Ou bien la force qui produit les phénomènes est une force générale, tellurique, qui se transmet seulement par les opérateurs, ou qui est mise en action par eux ; ou bien cette force réside dans les opérateurs eux-mêmes.

Pour décider cette question, nous avons fait construire un grand plateau mobile sur un axe parfaitement vertical. Ce plateau portait quatre chaises à la périphérie, et une table au centre. Quatre opérateurs, exercés aux actions nervo-magnétiques, se placèrent sur ces chaises, et posant leurs mains sur la table qui était au centre, ils cherchèrent à entraîner celle-ci non mécaniquement. Bientôt, en effet, la table commença à se mouvoir. Alors elle fut arrêtée sur le plateau tournant au moyen de trois vis. L'effort exercé sur cette table par les quatre magnétiseurs fut tel qu'au bout de trois quarts d'heure d'expérience, le pied du meuble finit par se rompre. Cependant le plateau mobile ne tourna pas. La force tangentielle nécessaire pour entraîner mécaniquement le plateau à vide était seulement de quelques grammes ; chargée des quatre opérateurs, elle était de 250 grammes appliqués à 0,73m du centre. Ce chiffre eût été beaucoup moindre, s'il avait été possible de répartir uniformément le poids des opérateurs.

Il résulte de cette expérience (du 4 juin 1853) que la force qui tend à faire tourner la table est dans les individus et non pas dans le sol, car l'action exercée sur la table tend à entraîner le plateau ; si donc le plateau demeure immobile, il faut qu'une action égale et contraire soit exercée par les opérateurs ; c'est donc en eux que réside le point d'appui et le siège de la force. Si, au contraire cette force eût émané en tout ou en partie notable du sol, si c'eût été une force immédiatement tellurique, le plateau eût tourné, l'effort que la table exerçait sur lui n'étant plus contrebalancé par une réaction égale provenant des individus.

Conditions de production et d'action de la force

Nous avons dit que les conditions de production de la force sont mal connues. A défaut de lois précises, nous indiquerons ce qui a été plus ou moins constaté sur les trois points suivants :

- a) Conditions d'action relatives aux opérateurs ;
- b) Conditions relatives aux objets à mouvoir ;
- c) Conditions relatives au mode d'action des opérateurs sur les objets à mouvoir.

La volonté

La première condition et la plus indispensable, suivant M. de Gasparin, c'est la volonté de celui qui opère : « Sans la volonté, dit-il, on n'obtient rien ; on formerait la chaîne vingt-quatre heures de suite, qu'on n'arriverait pas au plus léger mouvement ». Plus loin l'auteur parle, il est vrai, de mouvements inattendus différents de ceux que la volonté ordonne, mais il est évident qu'il s'agit ici d'une combinaison nécessaire des mouvements ordonnés et des résistances extérieures, les mouvements effectifs étant la *résultante* de ceux qui ont été voulus, et des forces de résistance développées dans les obstacles extérieurs : somme toute, la volonté est donc toujours le mobile primitif.

Rien, dans les expériences de Valleyres, n'autorisait à croire qu'il en pût être autrement ; mais aussi ce résultat purement négatif, généralité provisoire déduite d'un nombre limité d'expériences, ne saurait infirmer les résultats d'expériences contraires, dans le cas où celles-ci

existeraient. En d'autres termes, la volonté peut être ordinairement nécessaire, sans l'être toujours. C'est ainsi que le contact est ordinairement nécessaire, et qu'il l'a été *toujours* chez un grand nombre d'opérateurs, sans cependant que ceux-ci fussent en droit de conclure que le contact est la condition indispensable du phénomène et que les résultats différents obtenus à Valleyres n'ont été qu'illusion ou erreur.

Comme il s'agit ici d'un point capital dans la question, qu'il nous soit permis de rapporter avec quelque détail des faits qui semblent contraires à la thèse soutenue par M. de Gasparin. Ces faits ont pour garant le témoignage d'un homme que je voudrais pouvoir nommer, parce que sa science et son caractère sont connus de tous ; c'est dans sa maison et sous ses yeux qu'ont eu lieu des faits que je vais rapporter.

Dans le temps où chacun s'amusait à faire tourner et parler des tables, ou à conduire sur le papier des crayons plantés dans des bobèches, les enfants de la maison, plusieurs fois, se divertirent à ce jeu. D'abord, les réponses obtenues furent telles, que l'on pouvait y voir un reflet de la pensée inconsciente des opérateurs, un « rêve des opérateurs éveillés ». Bientôt, cependant, le caractère de ces réponses parut changer : ce qu'elles manifestaient semblait plus difficilement pouvoir sortir de l'âme des jeunes interrogateurs ; enfin il y eut une opposition telle aux ordres donnés, que M. N..., incertain sur la nature vraie de ces manifestations où *semblait* apparaître une volonté différente de la volonté humaine, défendit qu'elles fussent de nouveau provoquées. Dès lors, bobèches et table rentrèrent dans le repos.

Une semaine s'était à peine écoulée depuis la fin de ces choses, lorsqu'un enfant de la maison, celui qui auparavant réussissait le mieux dans les expériences des tables, devint l'acteur ou l'instrument de phénomènes étranges ; cet enfant recevait une leçon de piano, lorsqu'un bruit sourd retentit dans l'instrument qui *s'ébranla et fut déplacé*, tellement que l'élève et la maîtresse le fermèrent en toute hâte et quittèrent le salon. Le lendemain M. N..., prévenu de ce qui s'était passé, assiste à la leçon qui se donne à la même heure, à la tombée de la nuit. Au bout de cinq à dix minutes, il entend de l'intérieur du piano sortir un bruit difficile à définir ; mais qui était bien tel que devait le produire un instrument de musique ; il avait quelque chose de musical et de métallique.

Bientôt après le piano, d'un poids supérieur à 300 kilogrammes, se *soulève quelque peu de ses deux pieds antérieurs*. M. N... se place à l'une des extrémités de l'instrument qu'il essaie de soulever ; tantôt il avait sa pesanteur ordinaire qui dépasse la mesure des forces de M. N..., tantôt il faisait l'effet de n'avoir plus aucun poids, et n'opposait plus la moindre résistance. Comme les bruits intérieurs devenaient de plus en plus intenses, on mit fin à cette leçon, dans la crainte que le piano ne souffrît quelque dommage. On transporta la leçon au matin et dans un autre salon situé au rez-de-chaussée ; les mêmes phénomènes se reproduisirent, et le piano, qui était plus léger que l'autre, se soulevait beaucoup plus (c'est-à-dire de plusieurs centimètres). M. N... et un jeune homme de dix-neuf ans essayèrent de peser ensemble de toutes leurs forces aux angles qui se soulevaient ; on bien leur résistance était vaine, et l'instrument se soulevait encore, on bien le tabouret sur lequel l'enfant était assis reculait avec une grande vitesse.

Si des faits pareils ne s'étaient produits qu'une seule fois, on pourrait croire à quelque illusion de l'enfant ou des personnes qui étaient alors présentes ; mais ils se renouvellent un grand nombre de fois, et cela pendant quinze jours de suite, en présence de témoins divers. Puis, un certain jour, une manifestation violente se produit, et dès lors aucun fait extraordinaire n'a plus lieu dans la maison. C'est d'abord le matin et le soir que ces perturbations ont lieu ; puis à toutes les heures, constamment, chaque fois que l'enfant se met au piano, après cinq ou dix minutes de jeu. Cela n'arrive qu'à cet enfant, bien qu'il y ait là d'autres personnes musiciennes, et cela lui arrive indifféremment aux deux pianos de la maison.

Nous avons vu ces instruments : le plus petit, placé au rez-de-chaussée, est un piano rectangulaire horizontal. D'après nos mesures, une force d'environ 75 kilogrammes appliquée au bord de la caisse, au-dessous du clavier, est nécessaire pour opérer le soulèvement, qui avait lieu. L'instrument du premier étage est un lourd piano d'Erard, à cinq barres, pesant avec la caisse dans laquelle il fut envoyé 370 kilogrammes, selon la lettre de voiture que nous avons eue sous les yeux. D'après nos mesures approximatives, un effort de 200 kilogrammes est nécessaire pour soulever ce piano, dans les mêmes conditions que le premier.

Nous ne pensons pas que l'on soit tenté d'attribuer à l'effort musculaire direct d'un enfant de onze ans, le soulèvement d'un poids de 200 kilogrammes⁵. Une dame qui avait expliqué l'effet produit par l'action des genoux, passa elle-même la main entre le bord du piano et les genoux de l'enfant et put ainsi se convaincre que son explication n'était pas fondée ; l'enfant lui-même, se plaçant pour jouer à genoux sur le tabouret, ne voyait point cesser les perturbations qu'il redoutait.

Ces constatations du professeur Thury sont à la fois précises et formidables. Deux pianos qui se soulèvent du sol et qui sautent ! Diable ! Que faut-il donc aux physiiciens, aux chimistes, aux savants du fonctionnarisme officiel, pour éveiller leur torpeur, secouer leurs oreilles, ouvrir leurs yeux, exciter leur noble et pharisaïque indolence ? Pourtant, nul ne s'occupe du problème posé, à part de rares chercheurs, affranchis de la crainte du ridicule, sachant ce que vaut la race humaine, en gros et en détail. Mais écoutons encore le narrateur. Il discute ensuite l'explication par la volonté.

« L'enfant, écrit-il, *voulait-il ce qui s'est produit*, comme il faudrait l'admettre dans la théorie de M. de Gasparin ? Selon son témoignage, que nous croyons entièrement vrai, il ne le voulait pas ; il paraissait visiblement contrarié de ces choses, qui troublaient ses habitudes d'assiduité à ses leçons et ses goûts de régularité et d'ordre, connus de ses alentours. Notre conviction personnelle est que l'on ne saurait absolument pas admettre, de la part de cet enfant, une volonté consciente, un dessein arrêté de produire ces phénomènes étranges. Mais on sait que parfois notre être se dédouble, s'entretient avec lui-même (rêves), désire inconsciemment ce qu'il ne veut pas, et qu'entre la volonté et le désir il n'y a que différence de plus ou de moins. Il faudrait avoir recours à des explications de ce genre, trop subtiles peut-être, pour faire cadrer ces faits avec la théorie de M. Gasparin, et encore serait-il nécessaire de modifier et d'élargir celles-ci, en admettant que *le désir même inconscient* suffit à défaut de la volonté formulée. Il y a donc sur ce point essentiel raison de doute : c'est la seule conséquence que nous voulons tirer des faits que nous avons rapportés. Ce soulèvement équivalant à un effort de 200 kilogrammes a sa valeur scientifique. Mais comment la volonté, consciente ou inconsciente, lèverait-elle un meuble de ce poids ? Par une force inconnue que l'on est bien obligé d'admettre. »

Action préalable

La puissance se développe par l'action. Les rotations préparent aux balancements et aux soulèvements. Les rotations et les balancements avec contact semblent développer la force nécessaire pour opérer les rotations et les balancements sans contact. A leur tour, les rotations et

⁵ La force dynamique nécessaire pour opérer ce soulèvement, en admettant qu'elle fût produite et accumulée pendant les cinq à dix minutes de jeu qui le précèdent, ne surpasserait point, au contraire, la mesure des forces de l'enfant, et resterait même au-dessous. En général, dans les phénomènes des tables, la force dépensée, si l'on en juge par le degré de fatigue des opérateurs, dépasse beaucoup celle qui serait nécessaire pour produire mécaniquement les mêmes effets. Il n'y a donc, sous ce rapport, aucune raison pour admettre l'intervention d'une force étrangère. Thury.

les balancements sans contact disposent à opérer les vrais soulèvements, tels que ceux de la table à bascule ; et les personnes qui ont réveillé en elles cette force latente sont plus aptes à l'appeler de nouveau. Il y a donc une préparation graduelle nécessaire au moins pour la grande généralité des opérateurs. Cette opération consiste-t-elle dans une modification survenue dans l'opérateur, ou dans le corps inerte sur lequel il agit, ou dans l'un et l'autre ? Afin de résoudre cette question, des opérateurs exercés sur une table se sont portés sur une autre, sur laquelle ils ont retrouvé toute la puissance de leur action. La préparation consiste donc dans une modification survenue dans les individus, et non pas dans le corps inerte⁶.

Cette modification survenue dans les individus, se dissipe assez rapidement, surtout lorsque la chaîne des opérateurs est brisée.

Dispositions intérieures des opérateurs

Ce n'est qu'après un certain temps d'attente que les opérateurs, qui n'ont pas agi préalablement, déterminent le mouvement le plus facile, celui de rotation avec contact. C'est pendant la durée de ce temps que la force, ou les conditions de manifestation de la force, se développent : dès lors, la force développée n'a plus qu'à s'accroître. Ce qui se passe dans ce moment d'attente est donc très important à considérer. Nous savons déjà que ce sont les opérateurs qui se modifient ; mais que se passe-t-il en eux ?

Il faut qu'il s'exerce une action particulière dans l'organisme, action pour laquelle l'intervention de la volonté est ordinairement nécessaire. Cette action, ce travail est accompagné d'une certaine fatigue, il ne se fait pas d'une manière également facile ou prompte chez tous les opérateurs ; il y a même des personnes (l'auteur évalue leur nombre à une sur dix), où il semble qu'il ne puisse pas se produire.

Au milieu de cette grande diversité, on observe que des enfants se sont fait obéir comme les grandes personnes, cependant les enfants ne magnétisent pas. Ainsi, bien que plusieurs faits semblent établir que les magnétiseurs ont souvent un pouvoir énergique sur les tables, on ne peut pas admettre l'identité du pouvoir magnétisant et de l'action sur les tables, l'un n'est pas la mesure de l'autre. Seulement la puissance magnétisante constituerait ou supposerait une condition favorable. Une volonté simple et ferme, de la verve, de l'entrain ; la concentration des pensées sur le travail à faire, un bon état de santé, peut-être l'action physique de tourner. Et aussi, tout ce qui peut amener l'unité de volonté entre les opérateurs ; c'est dans ce sens que les ordres prononcés avec force, et l'autorité sont efficaces.

« Les tables, dit M. de Gasparin, veulent être prises gaiement, lestement, avec entrain et confiance ; elles veulent au début des exercices amusants et faciles. On ne gouverne fermement la table qu'à condition d'être bien portant d'abord et confiant ensuite. »

Il faut compter, au contraire, parmi les circonstances défavorables : un état de tension nerveuse, la fatigue ; trop de passion ; un esprit soucieux, préoccupé ou distrait.

« Les tables, dit encore M. de Gasparin, dans son langage métaphorique, détestent les gens qui se fâchent, soit contre elles, soit en leur faveur. Aussitôt que j'y mettais trop d'intérêt, je cessais de me faire obéir. S'il m'arrivait de désirer trop fortement le succès et de m'impatienter en cas de retard, je n'avais plus aucune action sur la table. Rencontrent-elles des préoccupations ou des

⁶ Dans les premières tentatives de Thury, huit personnes restèrent une heure et demie debout, puis assises, autour d'une table, sans obtenir le moindre mouvement. Deux ou trois jours après, à leur second essai, les mêmes personnes faisaient tourner un guéridon au bout de dix minutes. Enfin le 4 mai 1853, au troisième ou quatrième essai, les tables les plus lourdes s'agitaient presque immédiatement.

excitations nerveuses, elles se mettent à bouder. Susceptibles, soucieux... on ne fait rien qui vaille. Au milieu des distractions, des causeries, des plaisanteries, les opérateurs perdent inmanquablement toute leur puissance.» Point d'expériences de salon.

Faut-il être croyant ? Ce n'est pas nécessaire ; mais la confiance au résultat dispose favorablement à une plus grande puissance. Il ne suffit pas d'être croyant ; il y a des personnes croyantes et de bonne volonté, dont l'action est tout à fait nulle. La force musculaire ou la susceptibilité nerveuse, ne paraissent jouer aucun rôle.

Les conditions météorologiques ont paru avoir quelque influence, probablement en agissant sur le physique et le moral des opérateurs. Ainsi le beau temps, un temps sec et chaud, mais non pas une chaleur suffocante, agissent favorablement. L'action particulièrement efficace de la chaleur sèche sur la surface de la table⁷ recevra peut-être une explication différente.

Action musculaire inconsciente, se produisant dans un état nerveux particulier

Aussi longtemps que l'on ne connut pas d'autres faits que ceux de mouvement avec contact, dans lesquels le mouvement observé était un de ceux que l'action musculaire pouvait produire, des explications fondées sur l'hypothèse de l'action inconsciente des muscles étaient certainement suffisantes, et bien plus probables que toutes les autres explications qui avaient été jusqu'alors proposées.

Dans ce point de vue, entièrement physiologique, on établit qu'il faut distinguer l'effort qu'un muscle exerce, de la conscience que nous avons de cet effort. On rappelle que dans l'organisme humain il existe un grand nombre de muscles qui exercent habituellement des efforts considérables, sans que nous ayons le moindre sentiment de ces efforts. On montre qu'il existe des muscles dont les contractions sont perceptibles pour nous dans un certain état de l'organisme, et inaperçues dans un autre état. Il serait donc concevable que les muscles de nos membres offrissent exceptionnellement le même phénomène. La préparation au mouvement des tables, l'état particulier de réaction qui a lieu dans ce moment d'attente, mettent le système nerveux dans un état particulier, où certains *mouvements musculaires* peuvent avoir lieu d'une manière inconsciente.

Mais, évidemment, cette théorie ne suffit pas pour expliquer les mouvements sans contact, ni ceux qui s'accomplissent dans un sens où l'action musculaire ne saurait les produire. Ce sont donc ces deux faits nouveaux qui doivent servir de base à de nouvelles expériences et de fondement à une nouvelle théorie.

Comment aussi expliquer le caractère tout particulier et véritablement inconcevable des mouvements de la table : ce départ si insensible, si doux, si étranger aux brusqueries de l'impulsion mécanique, ces soulèvements spontanés, énergiques, qui s'élancent à l'encontre des mains... ces danses et ces imitations musicales qu'on tenterait vainement d'égaliser au moyen de l'action combinée et volontaire des opérateurs ; les petits coups succédant aux grands dès que l'ordre est donné et dont rien ne saurait exprimer l'exquise délicatesse. Plusieurs fois, lorsqu'on demandait son âge au soi-disant esprit, l'un des pieds du guéridon se levait et comptait 1, 2, 3, etc., puis le mouvement s'accélérait, et enfin les trois pieds battaient une espèce de roulement si rapide qu'il n'était plus possible de compter, et que le plus habile ne parviendrait jamais à imiter. Dans une autre occasion, la table tournait au contact des mains, sur trois pieds, sur deux, sur un

⁷ Dans les épreuves difficiles, quand elles avaient lieu dans des jours froids, on étendait sur la table une couverture chaude, qui était enlevée au moment de l'expérience, et les opérateurs eux-mêmes, avant d'agir, tenaient un moment leurs mains étendues contre un poêle.

seul, et dans cette dernière position changeait de pieds en se jetant sur l'un, sur l'autre sans embarras, sans rien de brusque ni de saccadé. Jamais les expérimentateurs ni leurs plus grands contradicteurs ne purent imiter mécaniquement cette danse de la table, et surtout les pirouettes et les changements de pieds.

Électricité.

Beaucoup de personnes ont voulu expliquer les mouvements des tables par l'électricité. En supposant qu'il y ait là production même très abondante de cet agent, aucun effet connu de l'électricité ne rendrait compte du mouvement des tables. Au reste, il est facile de montrer qu'il n'y a point d'électricité produite, car ayant interposé un galvanomètre dans la chaîne, il n'y eut aucune déviation de l'aiguille. L'électromètre demeure aussi indifférent que la boussole aux sollicitations des tables.

Nervo-magnétisme

Il y a certainement quelque analogie entre plusieurs phénomènes de nervo-magnétisme et ceux des tables. Ces passes qui semblent favoriser le balancement sans contact, l'action exercée par la chaîne des opérateurs sur cet homme qu'ils font tourner, si toutefois il n'y a pas là quelque effet de l'imagination ; enfin le pouvoir que beaucoup de magnétiseurs exercent sur les tables, tout cela semble indiquer une parenté entre ces deux ordres de phénomènes. Mais comme les lois du nervo-magnétisme sont encore très peu connues, il n'y a rien à tirer de là, et il nous semble qu'il vaut mieux, pour le moment, étudier à part le phénomène des tables qui se prête mieux à l'expérimentation physique, et qui, bien étudié, rendra plus de services au nervo-magnétisme qu'il ne pourrait de longtemps en recevoir de cette branche obscure de physiologie.

Thury arrive ensuite à la théorie de M. de Gasparin sur l'action fluidique. Sûr de comprendre exactement cette théorie, il la résume dans les points suivants :

1° Un fluide est produit par le cerveau et se dirige le long des nerfs.

2° Ce fluide peut franchir les limites du corps ; il peut être *émis*.

3° Sous l'influence de la volonté, il peut se diriger çà et là.

4° Ce fluide agit sur les corps inertes, toutefois il fuit le contact de certaines substances, telles que le verre.

5° Il soulève les parties vers lesquelles il se porte ou s'accumule.

6° Il agit en outre sur les corps inertes par attraction ou par répulsion, tendant à rapprocher les corps inertes de l'organisme ou à les en éloigner.

7° Il peut aussi déterminer des mouvements intérieurs dans la matière, et donner lieu à des bruits.

8° Ce fluide se produit et se développe surtout en tournant, et par la volonté et l'union des mains d'une certaine manière.

9° Il se communique d'une personne à l'autre par voisinage ou par contact. Certaines personnes en entravent cependant la communication.

10° Nous n'avons aucune conscience des mouvements particuliers du fluide, que la volonté détermine.

11° Ce fluide est probablement identique au fluide nerveux et au fluide nervo-magnétique.

Application

La rotation est une résultante de l'action du fluide et des résistances du plancher. Le balancement résulte de l'accumulation du fluide sur le pied de la table qui se lève. Le verre placé au milieu de la table arrête le mouvement, parce qu'il fait fuir le fluide. Le verre placé au bord de la table fait soulever le bord opposé, parce que le fluide fuyant le verre s'y accumule.

Thury n'essaie pas la discussion de cette théorie. Mais nous pouvons redire avec Gasparin : « Quand vous m'aurez expliqué comment je lève la main, je vous expliquerai comment je fais lever le pied de la table. »

Là, en effet, est tout le problème : l'action de l'âme sur la matière. Le résoudre actuellement, il n'y faut pas songer. Ramener les faits nouveaux à l'analogie des faits anciens, c'est-à-dire l'action de l'âme sur les corps inertes placés en dehors de nous, à l'action de l'âme sur la matière qui est en nous, tel est le seul problème que la science actuelle puisse raisonnablement se proposer. Thury en posa les termes généraux comme il suit :

Question générale de l'action de l'âme sur la matière

Nous chercherons à formuler les résultats de l'expérience, jusqu'au point où l'expérience nous abandonne ; dès lors nous suivrons toutes les alternatives qui s'offriront à notre esprit, comme de simples possibilités, dont quelques-unes donneront lieu à des hypothèses explicatives des phénomènes nouveaux.

Premier principe : *Dans l'état ordinaire du corps, la volonté n'agit directement que dans la sphère de l'organisme.* La matière appartenant au monde extérieur se modifie au contact de l'organisme, et les modifications qu'elle subit en produisent d'autres de proche en proche par contiguïté : c'est ainsi que nous pouvons agir sur les objets éloignés de nous ; notre action à distance sur tout ce qui nous entoure est *médiante*, et non pas immédiate.

Nous croyons même qu'il en est ainsi de l'action de toutes les forces physiques, telles que la pesanteur, la chaleur et l'électricité ; leur effet se communique de proche en proche, et ainsi seulement franchit les distances.

Deuxième principe : *Dans l'organisme même, il y a une série d'actes médiats.* Ainsi, la volonté n'agit pas directement sur les os qui reçoivent le mouvement des muscles, la volonté ne modifie pas non plus directement les muscles, puisque ceux-ci, privés de nerfs, sont incapables de mouvement. La volonté agit-elle directement sur les nerfs ? Est-ce qu'elle les modifie médiatement ou immédiatement, c'est une question irrésolue. Ainsi, la substance sur laquelle l'âme agit immédiatement, est encore indéterminée : substance peut-être solide, peut-être *fluide* ; substance encore inconnue, ou bien état particulier de substances connues. Qu'il nous soit permis, pour éviter une périphrase, de lui donner un nom ; nous l'appellerons le psychode « âme, chemin. »

Troisième principe : *La substance sur laquelle l'âme agit immédiatement, le psychode, n'est susceptible que de modifications très simples sous l'influence de l'âme,* car dès que les mouvements doivent être un peu variés, on voit apparaître dans l'organisme une grande complication d'appareils, et tout un système de muscles, de vaisseaux et de nerfs, etc., qui n'existent pas chez les animaux inférieurs, où les mouvements sont très simples, et qui auraient été inutiles si la matière eût été immédiatement susceptible de modifications également variées sous l'influence de l'âme. Quand les mouvements doivent être très simples (infusoires), ces appareils disparaissent, et l'âme agit sur une matière presque uniforme.

On peut faire sur le psychode les quatre hypothèses suivantes :

- a) *Le psychode* est une substance propre à l'organisme, et non susceptible d'en sortir : il n'agit que médiatement sur tout ce qui est placé en dehors de l'organisme visible
- b) *Le psychode* est une substance propre à l'organisme, susceptible de s'étendre au delà des limites de l'organisme visible dans certaines conditions particulières. Les modifications qu'il éprouve agissent nécessairement sur les autres corps inertes. La volonté agit sur le psychode, et ainsi, médiatement, sur les corps que la sphère de cette substance enveloppe.
- c) *Le psychode* est une substance universelle, qui trouve ses conditions d'action sur les autres corps inertes dans la structure des organismes vivants, ou dans un certain état des corps

inorganiques, état déterminé par l'influence des organismes vivants en certaines conditions particulières.

d) *Le psychode* est un état particulier de la matière, état qui se produit habituellement dans la sphère de l'organisme, mais qui peut aussi se produire au dehors sous l'influence d'un certain état de l'organisme, influence comparable à celle des aimants dans les phénomènes de diamagnétisme.

Thury propose de nommer état ecténeique (extension) cet état particulier de l'organisme dans lequel l'âme peut, en quelque sorte, étendre les limites habituelles de son action ; et force ecténeique celle qui se développe dans cet état.

La première hypothèse, ajoute-t-il, ne s'adapterait aucunement aux phénomènes qu'il s'agit d'expliquer. Mais les trois autres donnent lieu à trois explications différentes, dans lesquelles rentreront, assure-t-il, la plupart de celles qui seront tentées.

Explications qui se fondent sur l'intervention des Esprits

M. de Gasparin a réfuté toutes ces explications :

1° Par des considérations théologiques

2° Par la remarque très juste que l'on ne doit recourir à des explications du genre de celles dont il s'agit, qu'alors que les autres explications sont décidément insuffisantes.

3° Enfin par des considérations physiques.

Envisageant ici la question uniquement au point de vue de la physique générale, nous ne suivrons pas l'auteur, dit-il, dans le premier genre de considérations. Quant au second, nous ferons seulement observer que la suffisance des explications purement physiques ne doit rigoureusement s'entendre que des expériences de Valleyres, où rien, en effet, ne témoigne d'une intervention de volontés différentes de la volonté humaine.

L'intervention des esprits pourrait se conclure du contenu des révélations, dans le cas où ce contenu serait tel qu'il ne pourrait évidemment pas être sorti de l'âme humaine. Nous n'avons point à discuter cette question ; notre étude actuelle se rapporte uniquement aux mouvements des corps inertes, et nous n'avons à considérer parmi les arguments de l'auteur que ceux qui ne sortent pas de ce point de vue.

Or, ces arguments nous semblent tous résumés dans ces lignes un peu ironiques : « Étranges esprits... que ceux dont la présence dépendrait d'une rotation, dépendrait du froid ou du chaud, de la santé ou de la maladie, de l'entrain ou de la lassitude, d'une troupe de magiciens sans le savoir. J'ai la migraine ou j'ai la grippe, donc les démons ne pourront pas venir aujourd'hui. »

M. de Mirville, qui croit aux esprits servis par des fluides, pourrait cependant répondre à l'auteur que les conditions de la manifestation ostensible des esprits sont peut-être précisément l'état fluïdique ; que, s'il en était ainsi, il pourrait très bien y avoir manifestation fluïdique sans intervention d'esprits, mais non pas intervention d'esprits sans manifestation fluïdique préalable, et qu'ainsi l'on ne provoque de telles manifestations qu'à ses risques et périls.

Thury examine ensuite comment la question des Esprits doit être posée.

« La tâche de la science, écrit-il, est de rendre témoignage de la vérité. Elle ne peut le faire si elle emprunte une partie de ses données à la Révélation ou à la tradition, car il y a pétition de principe, et le témoignage de la science devient nul. Les faits de l'ordre naturel se rapportent à deux catégories de forces : les unes *nécessaires*, les autres *libres*. A la première catégorie appartiennent les forces générales de pesanteur, de chaleur, de lumière, d'électricité, et la force végétative. Il est possible que l'on en découvre d'autres un jour ; mais actuellement ce sont les

seules que l'on connaisse. A la seconde catégorie de forces appartiennent seulement l'âme des animaux et celle de l'homme : ce sont bien là *des forces*, puisque ce sont *des causes de mouvements* et de phénomènes variés dans le monde physique. »

L'expérience nous apprend que ces forces se manifestent par l'intermédiaire d'organismes particuliers, fort compliqués chez les animaux supérieurs et chez l'homme, mais simples chez les animaux les plus inférieurs, où l'âme n'a plus besoin de muscles et de nerfs pour se manifester au dehors et où elle semble agir sur une matière homogène dont elle détermine les mouvements (Amæba d'Ehrenberg). C'est là où le problème de l'action de l'âme sur le corps se trouve en quelque sorte posé dans ses termes les plus simples, réduit à sa plus simple expression.

Dès que l'on admet l'existence de l'âme voulante comme distincte, au moins en principe, du corps matériel, il devient uniquement une question d'expérience de constater si d'autres volontés que celle de l'homme et des animaux jouent un rôle quelconque, fréquent ou rare, dans le monde où nous vivons. Ces volontés, si elles existent, auront un moyen quelconque de manifestations que *l'expérience seule* peut nous faire connaître. En effet, tout ce qu'il est possible d'affirmer *à priori*, c'est que la matière sera le moyen nécessaire de leur manifestation. Mais ce serait une idée bien étroite, et déjà démentie par l'observation du règne animal dans ses types inférieurs, que celle d'attribuer à cette matière une organisation nécessaire de muscles, de nerfs, etc. Aussi longtemps que l'on ne connaîtra pas le lien qui unit l'âme à la matière dans laquelle elle se manifeste, il sera parfaitement illogique de poser *à priori* les conditions particulières que la matière doit remplir pour cette manifestation. Ces conditions demeurent parfaitement indéterminées. Ainsi, nous pouvons chercher les signes de ces manifestations dans l'éther cosmique ou dans la matière pondérable ; dans les gaz, dans les liquides, ou dans les solides ; dans la matière sans organisation, ou bien dans la matière déjà organisée, comme celle des animaux et de l'homme. Il serait de mauvaise logique d'affirmer que l'on ne saurait découvrir d'autres volontés que celles des animaux ou de l'homme, parce que jusqu'ici on n'a rien vu encore de semblable, car des faits de ce genre peuvent avoir été observés, mais non pas éclaircis et constatés scientifiquement. Ils pourraient aussi se produire à de longs intervalles, et les temps de la nature ne se mesurent pas à notre durée et à nos souvenirs qui sont d'hier.

Tels sont les faits et les idées exposés dans ce consciencieux Mémoire du professeur Thury. On voit que pour lui :

1° les phénomènes sont certains ;

2° ils sont produits par une substance inconnue, à laquelle il donne le nom de *psychode*, qui existerait en nous et servirait d'intermédiaire entre l'âme et le corps, entre la volonté et les organes ; le psychode pourrait s'étendre au-delà du corps ;

3° l'auteur ne déclare pas absurde l'hypothèse des esprits, et admet qu'il peut exister, dans le monde où nous vivons, d'autres volontés que celles de l'homme et des animaux, pouvant agir sur la matière.

Le professeur Marc Thury est mort en 1905, après avoir consacré sa vie entière à l'étude des sciences exactes, et notamment de l'astronomie.

Chapitre VIII – Les expériences de la société dialectique de Londres

Une société savante bien connue, la Société dialectique de Londres, fondée en 1867 sous la présidence de Sir John Lubbock, a pris la résolution, en 1869, de faire entrer les phénomènes physiques que cet ouvrage a pour but d'étudier dans le cadre de ses observations, et, après une série d'expériences, a publié un Rapport, auquel elle a joint les attestations, sur le même sujet, d'un certain nombre d'hommes de science parmi lesquels j'ai eu l'honneur d'être compris⁸. Ce rapport a été traduit en français par le D^r Dusart et publié⁹ dans la collection des ouvrages psychiques si heureusement créée et dirigée par le comte de Rochas. Je ne puis mieux faire, pour donner ici un exposé des résultats constatés par cette Société, que d'extraire les points capitaux de ce rapport d'ordre purement scientifique. Voici d'abord l'origine de cette fondation.

Dans l'assemblée de la Société dialectique de Londres, tenue le 6 janvier 1869, sous la présidence de M.J.-H Lévy, il fut décidé que le bureau serait invité à constituer un Comité, conformément à l'article 7 des statuts, pour étudier les phénomènes désignés sous le nom de manifestations spiritiques et pour rédiger un rapport en conséquence.

Ce comité fut formé le 26 janvier suivant. H était composé de vingt-sept membres. On remarque parmi eux le savant naturaliste Alfred Russel Wallace, membre de la Société royale de Londres.

Le professeur Huxley et M. George-Henri Lewes furent priés d'apporter leur collaboration aux travaux du Comité. Ils refusèrent. La lettre du professeur Huxley est trop typique pour n'être pas reproduite ici.

« Monsieur,

Je regrette de ne pouvoir accepter l'invitation du bureau de la Société dialectique à me joindre au Comité pour l'étude du Spiritisme ; et cela pour deux raisons. D'abord, je n'ai pas de temps à consacrer à une pareille étude, qui donnera beaucoup d'occupations et (à moins qu'elle ne ressemble pas à toutes les enquêtes de même genre que j'ai connues) beaucoup d'ennuis. En second lieu, je ne prends aucun intérêt à un tel sujet. Le seul cas de spiritisme que j'aie eu l'occasion d'examiner par moi-même fut bien la plus complète fourberie que j'aie jamais vue. Mais, *même en supposant que ces phénomènes soient réels, ils n'auraient aucun intérêt pour moi.* Si quelqu'un m'offrait l'occasion d'entendre les radotages de quelques vieilles femmes ou de curés dans la cathédrale la plus voisine, je déclinerais cet avantage, ayant beaucoup mieux à faire. Si les habitants du monde spirituel ne parlent pas avec plus de sagesse et de sens commun que ne le rapportent leurs amis, je les classe dans la même catégorie.

Le seul avantage que puisse, selon moi, procurer la démonstration de la réalité du Spiritisme, serait de fournir un argument de plus contre le suicide.

J'aimerais mieux vivre comme un balayeur des rues, que d'être condamné, après ma mort, à débiter des niaiseries par l'organe d'un médium à un louis la séance.

Je suis, Monsieur, etc.

T.-H. Huxley
29 janvier 1869. »

A l'opposé de ce scepticisme radical, fondé sur une seule séance d'observation (!) le savant électricien Cromwell Varley (qui établit, en 1860, le premier câble transatlantique entre l'Europe

⁸ *Report on Spiritualism* of the Committee of the London dialectical Society. Londres, 1871.

⁹ Vol. in-8°. Paris, Leymarie, 1900.

et l'Amérique) ne tarda pas à s'associer aux recherches, et à faire faire de grands progrès à l'examen scientifique. Le Rapport, avec ses dépositions, a été présenté à la Société dialectique, le 20 juillet 1870. Mais on décida de ne pas le publier officiellement, sous le couvert de la Société, pour ne pas la compromettre. En conséquence, le Comité résolut à l'unanimité de publier ce Rapport sous sa propre responsabilité. Le voici :

« Votre Comité a tenu cinquante séances, dans lesquelles il a reçu les dépositions de trente-trois personnes, qui décrivent les phénomènes qu'elles affirmèrent avoir observé par leur expérience personnelle. Il a reçu de trente et une personnes des attestations écrites, relatant les faits observés. Il a sollicité le concours et réclamé la collaboration et les avis des hommes de science, qui ont exprimé publiquement leurs opinions favorables ou défavorables à l'authenticité des phénomènes. Il a fait aussi un appel spécial aux personnes qui ont publiquement attribué les phénomènes à l'imposture et à l'illusion. Comme il semblait à votre Comité qu'il était de la plus haute importance d'étudier les phénomènes en question par des expériences et des constatations personnelles, il résolut de se subdiviser en sous-comités, comme moyen le plus sûr d'arriver à ce but. En conséquence, six sous-comités furent constitués. »

Leurs rapports se confirment respectivement l'un l'autre et paraissent sûrement établir les propositions suivantes :

1° Des bruits de caractères très divers, provenant des différentes parties du mobilier, du parquet ou des murs des chambres (les vibrations accompagnant ces bruits sont toujours nettement perçues par le toucher), se produisent sans être causés ni par une action musculaire, ni par aucun moyen mécanique ;

2° Des déplacements de corps pesants surviennent sans intervention mécanique d'aucune sorte, ou sans action musculaire correspondante de la part des personnes présentes, souvent même en dehors du contact ou du voisinage de qui que ce soit ;

3° Ces bruits et ces mouvements se produisent souvent au moment et dans les conditions demandés par les assistants et, au moyen d'un simple code de signaux, répondent aux questions posées ou dictent des communications suivies ;

4° Les réponses et communications ainsi obtenues sont, pour la plupart, d'un caractère vulgaire ; mais des faits connus d'une seule personne présente ont parfois été rapportés avec exactitude ;

5° Les circonstances dans lesquelles se produit le phénomène sont variables : ce qui ressort le plus nettement, c'est que la présence de certaines personnes semble nécessaire à sa production, tandis que d'autres y sont contraires ; mais cette différence ne semble pas dépendre des opinions favorables ou de l'incrédulité à l'égard des phénomènes ;

6° Cependant, la production du phénomène n'accompagne pas nécessairement la présence des unes ou l'absence des autres. Les témoignages écrits et oraux reçus par votre Comité attestent non seulement des phénomènes de même nature que ceux observés par nos sous-comités, mais encore d'autres, de caractères plus variés et plus extraordinaires.

Ces constatations peuvent se résumer sommairement de la façon suivante :

1° Treize témoins affirment qu'ils ont vu des corps pesants, des hommes dans quelques cas, s'élever doucement dans l'air et y rester un certain temps, sans support visible ou tangible ;

2° Quatorze témoins certifient avoir vu des mains ou des formes n'appartenant à aucun être humain vivant, mais ayant l'aspect et la mobilité de la vie, qu'ils ont plusieurs fois touchées ou saisies dans leurs mains. Ils sont donc convaincus qu'elles n'étaient produites ni par fraude, ni par illusion ;

3° Cinq témoins constatent qu'ils ont été touchés par quelque agent invisible sur diverses parties du corps, souvent sur des points désignés, tandis que les mains de tous les assistants étaient visibles ;

4° Treize témoins déclarent avoir entendu des morceaux de musique bien exécutés sur des instruments qui n'étaient tenus par aucun agent visible ;

5° Cinq témoins affirment qu'ils ont vu des fragments de charbons, chauffés au rouge, appliqués sur les mains ou la tête de diverses personnes, sans produire ni douleur ni brûlures, et trois témoins déclarent que cette expérience a été faite sur eux, avec la même innocuité ;

6° Huit témoins constatent qu'ils ont reçu par coups frappés, écriture ou autres moyens, des informations précises, dont l'exactitude était ignorée d'eux aussi bien que de tous les assistants et fut démontrée parfaite par une enquête subséquente ;

7° Un témoin déclare qu'il a reçu une information précise et détaillée, qui fut néanmoins reconnue absolument erronée ;

8° Trois témoins affirment qu'en leur présence des dessins au crayon et en couleurs furent exécutés en si peu de temps et dans de telles conditions, que cela eût été impossible à un homme ;

9° Six témoins déclarent qu'ils ont reçu l'annonce d'événements à venir et que, dans plusieurs cas, l'heure et la minute auxquelles ils devaient se produire ont été exactement prédites, des jours et même des semaines auparavant.

En outre de tout ce qui précède, on a affirmé des cas de médiumnité parlante, de guérisons, d'écriture automatique, d'apports de fleurs et de fruits dans des chambres bien closes, de voix entendues dans l'air, de visions dans les cristaux et dans les verres, ainsi que d'allongement du corps humain.

Quelques extraits des procès-verbaux mettront mieux encore ces expériences sous les yeux de nos lecteurs, ainsi que leur physionomie toute scientifique.

« Toutes ces réunions ont eu lieu *dans les domiciles particuliers des membres du Comité*, afin d'écartier toute possibilité d'installations mécaniques ou d'autres arrangements. A toutes les séances, le mobilier garnissant la chambre où se faisaient les expériences était son mobilier ordinaire. Les tables furent toujours de lourdes tables à manger, exigeant un grand effort pour être remuées. La plus petite avait 5 pieds 9 pouces de longueur sur 4 pieds de largeur, et la plus grande 9 pieds 3 pouces sur 4 pieds et demi, avec un poids correspondant. Les chambres, les tables et le mobilier furent chaque fois soumis à un minutieux examen avant et après les expériences, pour s'assurer qu'ils ne cachaient ni engin, ni instrument ou autre disposition, au moyen desquels les bruits ou mouvements cités auraient pu être produits.

Les expériences furent faites à la lumière du gaz, sauf dans quelques cas signalés dans les procès-verbaux. On a évité l'emploi de médiums professionnels ou salariés ; *la seule médiumnité était celle des membres*, tous occupant une bonne position sociale, étant d'une rigoureuse intégrité, n'ayant à attendre aucun résultat pécuniaire, ni rien à gagner à une fourberie.

Les quatre cinquièmes des membres étaient, au début des expériences, absolument sceptiques au sujet de la réalité des phénomènes. Ils étaient convaincus que ces phénomènes étaient le résultat soit de *l'imposture* ou de *l'illusion*, soit de *l'action musculaire inconsciente*. Ce ne fut que devant l'évidence indiscutable, dans des conditions qui excluaient toute possibilité d'admettre aucune de ces solutions, et après des essais et des épreuves maintes fois répétés que les plus sceptiques furent amenés peu à peu et comme malgré eux à la conviction que les phénomènes observés dans le cours de leur longue enquête sont des faits incontestables.

La description d'une expérience et de la façon dont elle fut dirigée montrera le soin et les précautions avec lesquels le Comité a poursuivi ses recherches. Tant qu'il y avait contact ou même possibilité de contact entre les mains ou les pieds d'une des personnes présentes et l'objet en mouvement, on n'a pas admis qu'il y eût certitude absolue que les bruits et les mouvements n'aient pu être dus à la personne ainsi en contact. On fit donc l'expérience suivante :

Un jour que onze membres étaient assis depuis quarante minutes autour d'une des tables à

manger décrites ci-dessus et que des bruits et des mouvements variés s'étaient produits, ils tournèrent, dans un but d'épreuve, les dossiers de leurs chaises vers la table, à environ 9 pouces de distance de celle-ci. Tous s'agenouillèrent sur leurs chaises, en plaçant les bras sur la partie supérieure des dossiers. Dans cette position, leurs pieds étaient nécessairement dirigés du côté opposé à la table et il n'était pas possible de les ramener sous elle ou de toucher le parquet. Les mains de chaque assistant étaient étendues au-dessus de la table, à 4 pouces environ de sa surface. Le contact avec une partie quelconque de la table ne pouvait donc avoir lieu sans être découvert. En moins d'une minute, la table, sans être touchée, remua *quatre* fois ; la première d'environ *cinq* pouces dans un sens ; puis d'environ *onze* pouces dans le sens opposé ; puis de nouveau de *quatre* pouces dans un sens et *six* dans un autre.

Les mains de tous les assistants furent ensuite placées sur les dossiers des chaises, à un pied environ de la table, qui, de nouveau, fit comme ci-dessus *cinq* mouvements, variant de quatre à six pouces. Toutes les chaises furent alors reculées à *douze* pouces de la table, et chacun s'agenouilla sur sa chaise comme précédemment, sauf que cette fois, les mains étant repliées derrière le dos et le corps se trouvant ainsi à 18 pouces de la table, le dossier de la chaise était interposé entre lui et la table. Celle-ci remua de nouveau quatre fois dans différentes directions. Ainsi, dans le cours de cette expérience concluante, la table, en moins d'une demi-heure, se déplaça *treize* fois sans aucun contact ni possibilité de contact avec qui que ce fût. Les mouvements eurent lieu en tous sens, et plusieurs d'entre eux conformément à la demande de divers membres du Comité.

La table fut alors minutieusement examinée, retournée sens dessus dessous et démontée ; mais on ne put rien découvrir qui rendit compte du phénomène. L'expérience fut poursuivie tout le temps à la pleine lumière du gaz au-dessus de la table. Le comité a constaté plus de *cinquante* mouvements de ce genre, sans contact, en *huit* soirées différentes, dans les domiciles de ses membres, et chaque fois les plus sérieuses précautions furent observées.

Dans toutes les expériences de cette nature, la possibilité d'une action mécanique ou d'un agencement quelconque fut éliminée par ce fait que les mouvements avaient lieu en tous sens, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, une fois à une extrémité de la pièce, la fois suivante à l'autre. De tels mouvements auraient exigé l'intervention de plusieurs mains ou de plusieurs pieds. Vu les grandes dimensions et le poids des tables, ils n'auraient pu avoir lieu que sous l'action visible d'une force musculaire. Chaque main et chaque pied étaient parfaitement en vue et n'eussent pu faire le moindre mouvement sans être aussitôt découverts.

Ils se produisirent si souvent, dans tant et de si diverses conditions ; ils furent entourés de tant de précautions contre l'erreur ou l'illusion et donnèrent des résultats si invariables, que les membres de votre sous-comité, qui suivirent les expériences, quoiqu'ils eussent débuté pour la plupart par un scepticisme absolu, restèrent pleinement convaincus *qu'il existe une force capable de mouvoir des corps pesants, sans contact matériel, et que cette force dépend, d'une façon encore inconnue, de la présence d'êtres humains.* »

Tel fut le premier verdict de la science sur les pratiques du spiritisme en Angleterre, verdict rendu par des physiciens, des chimistes, des astronomes, des naturalistes, plusieurs étant membres de la Société royale de Londres. Ces études étaient faites notamment par le prof. de Morgan, président de la Société mathématique de Londres, Varley, ingénieur en chef des télégraphes, Russel Wallace, naturaliste, etc. Plusieurs membres de la Société dialectique refusèrent de s'associer à ces conclusions et déclarèrent qu'elles devraient être vérifiées par un autre savant ; par exemple par le chimiste Crookes. Celui-ci accepta la proposition, et telle a été l'origine de ses expériences, dont il sera question plus loin.

Mais avant de présenter ces expériences de l'éminent chimiste, je tiens à mettre sous les yeux de

mes lecteurs les principaux faits constatés par le Comité d'études dont nous venons de parler.

Observations spéciales

9 mars 1869. Neuf membres présents. Réunion à 8 heures. Les phénomènes suivants se produisirent :

1° Les assistants se tiennent debout et ne posent que le bout des doigts sur la table. Elle fait un mouvement considérable ;

2° Ils tiennent les mains à une distance de plusieurs pouces au-dessus de la table, sans que personne la touche, et elle se déplace de plus d'un pied ;

3° Pour rendre l'expérience absolument concluante, tous les assistants se tiennent notablement éloignés de la table et dirigent leurs mains étendues au-dessus d'elle, sans la toucher, et elle se déplace comme avant et d'une égale quantité. Pendant ce temps, un des membres, accroupi sur le parquet, regarde attentivement sous la table, tandis que d'autres, placés en dehors du cercle, observent si personne ne s'approche de la table. Dans ces conditions, elle exécute de nombreux mouvements, en dehors de toute possibilité de contact de qui que ce soit ;

4° Tandis que l'on se tient ainsi à distance de la table, mais avec le bout des doigts posé dessus, tous, à un signal donné, lèvent les mains en même temps, et la table, à plusieurs reprises, *s'enlève du parquet* jusqu'à environ un pouce de hauteur ;

5° Tous tiennent les mains à une faible distance au-dessus de la table, mais sans la toucher. Au commandement, tous les lèvent brusquement, et la table s'enlève comme précédemment. Le membre accroupi sur le parquet et ceux qui observent en dehors du cercle ont continué à surveiller très attentivement, et tous constatent que le phénomène est incontestable.

5 avril. Huit membres présents. Séance à huit heures. Après cinq minutes, des coups sont frappés dans la tablette de la table. Diverses questions, telles que les places à occuper par les assistants, etc., sont posées, et il y est répondu par coups frappés. On demande l'alphabet et le mot « rire » est épilé. On demande si cela veut dire que nous devons rire. La réponse est affirmative, et les assistants éclatent de rire. Sur quoi la table donne une série de coups vigoureux et de mouvements semblant imiter et former l'accompagnement de nos rires, et cela de façon si comique que nous partons tous d'un réel éclat de rire devant lequel la table se secoue, tandis que les coups frappent en mesure pour nous accompagner¹⁰.

Pour essayer si les bruits continueraient en d'autres conditions, tous s'écartent à une certaine distance de la table et forment un cercle en se tenant les mains autour d'elle. Les coups, au lieu de venir de la table comme auparavant, sont frappés avec violence *dans toutes les parties du parquet et sur le fauteuil* dans lequel se trouve l'assistant servant de médium. Quelques-uns viennent de l'extrémité de la pièce, à quinze pieds au moins de distance de la personne la plus rapprochée. Une pluie de coups en part de tous les points de la table à la fois, produisant tout à fait le crépitement d'une averse de grêlons tombant sur elle. Tous les coups entendus pendant cette soirée ont été très nets et très distincts. On remarqua que si, pendant nos conversations, les coups semblaient singulièrement enjoués, ils s'arrêtaient cependant instantanément, dès qu'une question était posée, et on n'en entendait plus un seul, avant que la réponse fût terminée.

29 avril. Neuf assistants. Au bout d'un quart d'heure, la table exécute divers mouvements accompagnés de coups. Les coups, d'abord très doux, deviennent peu à peu plus violents. *Ils battent la mesure des airs joués par une boîte à musique, et se font entendre dans toutes les*

¹⁰ J'ai observé plusieurs fois le même fait dans les séances de 1861-1863, dont j'ai parlé plus haut.

parties de la table indiquées par les assistants. Plusieurs questions sont posées, et il y est répondu soit par des coups dans la table, soit, plus souvent, par coups frappés par les pieds de la table se soulevant de tout un côté, d'une hauteur variant d'un à quatre pouces. Les expérimentateurs s'efforcent en vain d'empêcher ces mouvements ; la table résiste à tous leurs efforts. A plusieurs reprises, la chaise sur laquelle est assis le médium est traînée sur le parquet. Elle est d'abord tirée à plusieurs pieds en arrière ; fait alors plusieurs tours et circonvolutions puis, finalement, retourne avec le médium à sa position première. La chaise n'a pas de roulettes, et ses mouvements sont cependant tout à fait silencieux, le médium restant absolument immobile et tenant ses pieds soulevés au-dessus du parquet, de telle sorte que, pendant toute la durée du phénomène, aucune partie de sa personne ou de ses vêtements ne touche le parquet. La pièce étant vivement éclairée au gaz, tout le monde peut voir parfaitement ce qui se passe. Pendant tout ce temps, des coups retentissent dans le parquet.

On propose d'essayer si la table exécutera des mouvements sans contact. Tout le monde, y compris le médium, se tient à distance de la table, tenant les mains à 3 ou 6 pouces au-dessus d'elle, sans que qui que ce soit la touche. Des surveillants se placent au-dessous d'elle pour s'assurer que rien ne la touche, et voici ce que l'on constate :

1° A plusieurs reprises, la table se déplace toujours dans la direction demandée. Ainsi, sur le désir qui en est exprimé, qu'elle aille d'une extrémité à l'autre de la pièce, elle prend cette direction, et, rencontrant un obstacle, se détourne pour l'éviter ;

2° A un signal donné, tous lèvent brusquement leurs mains et la table s'enlève aussitôt, d'un bond, à un pouce du parquet ;

Les membres du Comité surveillent à tour de rôle le dessous de la table, ou, se tenant autour, notent avec le plus grand soin tout ce qui se produit ; mais personne ne parvient à découvrir le moindre agent visible de leur production.

18 mai. On joue sur le piano, et un morceau est accompagné par des coups frappés sur tous les points de la table, tandis qu'un second est accompagné de soulèvements de la table, tantôt par un côté, tantôt par un autre. Tous ces bruits et mouvements se font en mesure avec la musique. Le même phénomène se reproduit lorsque l'on se met à chanter. Pendant toute la séance, les bruits sont répartis également sur tous les points et se localisent rarement en l'un des côtés de la table.

9 juin. Huit assistants. Les faits les plus intéressants de la soirée sont les suivants : les coups continuent à venir des différentes parties de la table, mais surtout de celle qui est voisine du médium : ils persistent à venir plus spécialement de ce dernier point, même lorsque le médium a quitté la table pour aller dans le vestibule recevoir une dépêche. L'alphabet étant récité conformément au signal reçu, on obtient les mots : « Drôles de Pauls ! » Ces mots amusent et intriguent les assistants et, comme on fait remarquer qu'ils s'appliquent probablement aux *Chanteurs chrétiens* dont les mélodies nègres, à Saint-Georges Hall, s'entendent distinctement par les fenêtres ouvertes de la salle, cette suggestion est accueillie par trois coups formidables dans la table.

17 juin. Le médium tient à bras tendu, au-dessus de la table, une feuille de papier par un de ses coins et à sa demande, on entend frapper sur elle des coups petits mais distincts. Les autres coins de la feuille sont alors saisis par d'autres assistants ; les bruits sont entendus par tous les membres présents, et ceux qui tiennent la feuille sentent les chocs produits par les coups invisibles. Une ou plusieurs questions reçoivent leurs réponses par cette voie, en coups frappés entendus distinctement et qui imitent la chute de gouttes d'eau sur le papier. Ce nouveau et curieux

phénomène a lieu tout à fait sous les yeux des assistants, sans qu'on puisse lui découvrir aucune cause physique.

21 Juin. Mouvement de l'harmonica sans contact. Le médium et deux assistants tiennent les mains au-dessus d'un harmonica, sans le toucher en aucune façon. Celui-ci, par petits bonds successifs, fait le tour presque complet de la table. Tandis que les doigts des assistants la touchent légèrement, la table est vivement entraînée à une distance de six pieds.

Un cylindre de toile de trois pieds de haut et de deux de diamètre est placé sous une petite table, dont il entoure les pieds. Dans le cylindre, une sonnette ne tinte pas, mais des coups sont donnés sur la table, qui bondit à plusieurs reprises. Ce cylindre s'oppose absolument à tout contact entre les pieds des assistants et ceux de la table. Pendant toute la séance, il se produit des bruits et des mouvements.

14 décembre. Coups de ton et d'intensité variés partant de tous les points de la table. En réponse à une question, trois violents coups retentissent sur la table, comme s'ils avaient été donnés avec le poing fermé. De temps à autre des coups partent de toutes les parties de la salle. Des coups battent la mesure des chants ou des morceaux exécutés sur le piano.

Bruits dans la table, sans contact. Tous les assistants se tiennent loin de la table, sans le moindre contact avec elle, et les bruits continuent à s'y faire entendre, quoique plus faibles.

Mouvements sans contact. Question : - La table voudrait-elle maintenant se déplacer sans contact ? - Oui, répondent trois coups dans la table.

Toutes les chaises sont alors retournées avec leurs dossiers vers la table et à 9 pouces d'elle. Tous les assistants s'agenouillent sur les chaises, laissant reposer leurs poignets sur les dossiers, de sorte que les mains sont à quelques pouces au-dessus de la table. Dans ces conditions, la lourde table à manger déjà décrite fait quatre mouvements, chacun de 4 à 6 pouces, et un autre de près de 12 pouces. Toutes les mains sont alors placées sur les dossiers des chaises, à près d'un pied de la table, et quatre mouvements sont exécutés. Chacun se faisant doucement et sans arrêt en près d'une minute.

Tous les assistants placent ensuite leurs mains derrière leur dos, restant agenouillés, le corps droit, ce qui les écarte à environ un pied de la table. On ouvre davantage le gaz, de façon à assurer un large éclairage, et dans ces conditions de contrôle il se produit des mouvements distincts, de plusieurs pouces chaque fois, visibles pour tous les assistants.

Les mouvements se font dans diverses directions, vers toutes les parties de la salle ; quelques-uns sont brusques, d'autres calmes. En même temps et dans les mêmes conditions, des coups bien nets sont frappés aussi bien dans la table que dans le parquet, en réponse à des questions posées.

Les mouvements ci-dessus sont tellement hors de contestation, que tous les assistants, à l'unanimité, manifestent leur conviction qu'ils ne peuvent être dus à aucune force physique émanant d'aucun des assistants. Ils déclarent ensuite par écrit qu'un rigoureux examen de la table a prouvé que c'est une table à manger ordinaire, dépourvue de tout rapport avec une machine ou un appareil quelconque. La table a été renversée sur le parquet, les pieds en l'air, et démontée aussi complètement que possible.

Ces expériences sont la répétition et la confirmation absolue de celles qui ont été exposées depuis les premières pages de cet ouvrage. Mais elles suffiraient, à elles seules, pour justifier les convictions. Ce premier sous-comité, dont nous venons de donner les principales expériences, n'avait pour but que les phénomènes physiques. Le sous-comité n° 2 s'est occupé plus spécialement des communications intelligentes, des dictées médiumniques. Nous n'avons pas à

nous en occuper ici ; elles seront à leur place dans un ouvrage spécial sur le spiritisme. Le même comité a publié dans ce Rapport général la lettre suivante, qu'il m'avait fait l'honneur de me demander :

« Je dois vous avouer d'abord, messieurs, que parmi ceux qui s'appellent médiums ou spirites, un nombre considérable sont des personnes d'intelligence limitée, incapables d'adapter une méthode expérimentale convenable à l'étude des phénomènes de cet ordre et qui, très souvent, sont dupes de leur ignorance et de leur crédulité. D'autres, au contraire, dont le nombre est également considérable, sont des imposteurs dont le sens moral est tellement oblitéré par les habitudes de fraude, qu'ils semblent bien incapables d'apprécier à quel point il est odieux d'abuser criminellement, comme ils le font, de la confiance de ceux qui recherchent dans ces phénomènes des moyens d'instruction ou des motifs de consolation.

Même quand la question est étudiée sérieusement et avec bonne foi, la force à laquelle sont dus ces phénomènes est si capricieuse dans son action, que leur étude expérimentale entraîne forcément beaucoup de désappointements et de perte de temps. Ce n'est donc pas chose facile d'éliminer les obstacles ainsi accumulés sous les pas des chercheurs, de supprimer les sources d'erreur, d'obtenir des manifestations authentiques de ces phénomènes, et de mettre en garde son esprit contre toute illusion dans l'examen méthodique des faits en question. Néanmoins, je n'hésite pas à affirmer ma conviction, basée sur l'examen personnel du sujet, que les savants qui déclarent que les phénomènes nommés magnétiques, somnambuliques, médiumniques et autres non encore expliqués par la science sont impossibles, doivent être rangés au nombre de ceux *qui parlent de ce qu'ils ignorent*. De même, l'homme habitué par ses occupations professionnelles à l'observation scientifique évitera de laisser envahir son esprit par des idées préconçues et de laisser obscurcir son intelligence par cette autre espèce d'illusion, malheureusement trop commune dans le monde des gens instruits, qui consiste à se figurer que toutes les lois de la nature sont connues et que tout ce qui semble franchir les limites de nos formules actuelles est impossible. On peut et on doit arriver à acquérir une certitude radicale expérimentalement fondée, de la réalité des faits dont il est question.

Après une affirmation aussi catégorique, j'ai à peine besoin d'assurer les membres de la Société dialectique que j'ai acquis par ma propre observation la certitude absolue de la réalité de ces phénomènes. Quoique, en l'absence de données concluantes sur la cause des phénomènes dits spirites, je sois porté à m'abstenir d'émettre aucune affirmation positive sur ce sujet, je dois ajouter cependant que l'affirmation unanime de leur origine spirituelle de la part de ces agents occultes qui, dans ce dernier quart de siècle, se sont ainsi manifestés sur toute la surface du globe, imprime à ce problème un caractère qui, par son universalité, mérite de fixer l'attention du chercheur impartial. L'histoire de la race humaine depuis les temps les plus reculés fournit des exemples de coïncidences, de prévisions et d'avertissements au sujet de choses futures, reçus dans certains moments critiques, d'apparitions plus ou moins nettement vues, que des témoignages aussi dignes de foi que tous ceux que nous possédons sur toute autre branche de la tradition historique, assurent s'être produits réellement.

Je dois ajouter aussi que mes recherches dans les domaines de la philosophie et de l'astronomie moderne m'ont amené, comme on le sait, à adopter une façon de voir personnelle au sujet de l'espace et du temps, de la pluralité des mondes habités, de l'éternité et de l'ubiquité des forces agissantes de l'Univers, de l'indestructibilité des âmes aussi bien que des atomes. La permanence de la vie intellectuelle doit être regardée comme le résultat de la succession harmonieuse des incarnations sidérales.

Notre globe étant une des terres de l'espace, une province de l'existence planétaire, et notre vie présente n'étant qu'un chapitre de notre durée éternelle, il semble tout naturel, car le surnaturel

n'existe pas, qu'il existe un lien permanent entre les sphères, les corps et les âmes de tout l'Univers, et il est probable que l'existence de ce lien sera démontrée dans le cours des temps, par les progrès des découvertes scientifiques.

Il serait bien difficile d'exagérer l'importance des questions présentées ainsi à nos réflexions, et j'ai vu avec une vive satisfaction la noble initiative que, par la constitution de votre Comité de recherches, un groupe d'hommes aussi justement considérés que les membres de la Société dialectique, a prise pour l'étude expérimentale de ces phénomènes si profondément intéressants. Je suis donc très heureux de répondre au vœu contenu dans votre lettre, en vous adressant l'humble tribut de mes observations sur le sujet en question, et d'avoir ainsi l'occasion d'offrir à votre Société l'assurance de ma plus sincère bonne volonté pour l'élucidation approfondie de ces mystères de la nature, que l'on n'avait pas encore introduits dans le domaine des sciences positives. »

Camille Flammarion
Paris, 8 mai 1870

Ce résumé des travaux de la Société dialectique de Londres établit de nouveau que, depuis longtemps déjà, l'étude des phénomènes produits par les médiums est entrée dans la voie de l'expérimentation scientifique. Il n'y a, semble-t-il, que les aveugles qui puissent nier désormais. Il répond également à une question souvent posée, c'est que l'on peut entreprendre ces expériences sans connaître de médium attitré. Il s'en trouve toujours dans une réunion d'une dizaine de personnes. C'est ce qu'avaient déjà établi les séances du comte de Gasparin.

Le même rapport contient aussi (25 mai 1869) une communication de l'électricien Cromwell Varley déclarant que les phénomènes médiumniques ne peuvent être contestés par tout observateur de bonne foi, et que, pour lui, l'hypothèse des esprits désincarnés est celle qui les explique le mieux, esprits vulgaires, en général, comme la majorité des citoyens de notre planète. Cette expérimentation scientifique a été continuée par la *Society for psychical Research*, fondée en 1882, qui a eu pour présidents successifs le professeur Sidgwick, le professeur Balfour Stewart, le professeur Sidgwick une seconde fois. A.J. Balfour (premier ministre), le professeur William James, sir William Crookes, Frédéric Myers, sir Oliver Lodge, le prof. Ch. Richet, c'est-à-dire des hommes éminents dans la science et dans l'enseignement. Signalons ici, à ce propos, les magnifiques travaux du docteur Hodgson et du professeur Hyslop dans la branche américaine de cette Société. Elle a été continuée, cette expérimentation, d'une manière magistrale, par le célèbre chimiste William Crookes, et lui a apporté les résultats les plus merveilleux. Nos lecteurs vont également s'en rendre compte.

Chapitre IX – Les expériences de Sir William Crookes

Le savant chimiste William Crookes, membre de la Société royale de Londres, auteur de plusieurs découvertes de premier ordre, notamment du Thallium, et des ingénieuses expériences sur la matière radiante, a publié ses premières recherches sur le sujet qui nous occupe ici dans une Revue dont il était directeur, *the Quarterly Journal of Science*, à laquelle il m'a fait l'honneur d'associer ma collaboration astronomique¹¹. Je présenterai d'abord à mes lecteurs un extrait de son article du 1^{er} juillet 1871, ayant pour titre *Expérimental investigation of a new force* (Recherches expérimentales sur une force nouvelle), dans lequel il expose ses expériences avec Home. J'ai eu, d'ailleurs, plusieurs fois l'occasion de m'en entretenir moi-même avec ce médium¹².

Il y a douze mois (1^{er} juillet 1870), j'ai écrit dans ce journal un article dans lequel, après avoir exprimé ma croyance à l'existence, sous de certaines conditions, de phénomènes inexplicables par les lois naturelles connues, j'indiquais plusieurs preuves que les hommes de science avaient le droit de demander, avant d'ajouter foi à la réalité de ces phénomènes. Parmi les preuves à fournir, je disais «qu'une balance délicatement équilibrée devrait se mouvoir sous des conditions déterminées, et que la manifestation d'un pouvoir équivalent à certains poids devrait se produire dans le laboratoire de l'expérimentateur, là où il pourrait le peser, le mesurer et le soumettre à des essais convenables». Je disais aussi que je ne pouvais pas promettre d'entrer pleinement dans cette étude, car il serait difficile de rencontrer des circonstances favorables, et parce que de nombreux échecs accompagneraient les recherches ; d'autant plus que « les personnes en présence de qui ces phénomènes se produisent sont en petit nombre, et que les occasions d'expérimenter avec des appareils préparés à l'avance sont encore plus rares ».

Depuis lors, les conditions convenables s'étant présentées, j'en ai profité avec joie pour appliquer à ces phénomènes l'expérience scientifique soigneusement contrôlée, et je suis ainsi arrivé à certains résultats précis que je crois utile de publier. Ces expériences paraissent établir d'une manière concluante l'existence d'une nouvelle force liée d'une manière inconnue à l'organisation humaine, et que, pour plus de facilité, on peut appeler *Force psychiques*¹³.

De toutes les personnes douées de pouvoir de développer cette force psychique, et qu'on a appelées médiums (d'après une tout autre théorie de son origine), M. Daniel Dunglas Home est la plus remarquable. Et c'est principalement à cause des nombreuses occasions que j'ai eues de faire mes recherches en sa présence, que j'ai été amené à pouvoir affirmer d'une manière aussi positive l'existence de cette Force. Les essais que j'ai tentés ont été très nombreux ; mais à cause de notre connaissance imparfaite des conditions qui favorisent ou contrarient les manifestations de cette force, de la manière capricieuse en apparence dont elle s'exerce, et du fait que M. Home lui-même est sujet à d'inexplicables flux et reflux de cette force, ce n'est que rarement que les résultats obtenus ont pu être confirmés et contrôlés avec des appareils construits pour ce but spécial.

Parmi les phénomènes qui se produisent sous l'influence de M. Home, les plus frappants et en même temps ceux qui se prêtent le mieux à l'examen scientifique, sont :

¹¹ Voir, entre autres, le numéro de janvier 1876, *Sidereal Astronomy*.

¹² Notamment à Nice, en 1881 et 1884. Home est mort à Paris, en 1886. Il était né en 1833, près d'Edimbourg.

¹³ J'ai été fier de voir le savant chimiste anglais proposer en 1871, le nom proposé par moi avant 1865, comme on l'a vu plus haut et dans la première édition de cet ouvrage, p. 135.

1° l'altération du poids des corps ;

2° l'exécution d'airs sur des instruments de musique (généralement sur l'accordéon, à cause de sa facilité de transport) sans intervention humaine directe, et en des conditions qui rendent impossible tout contact ou tout maniement des clefs. Ce n'est qu'après avoir été fréquemment témoin de ces faits et les avoir scrutés avec toute la rigueur dont je suis capable, que j'ai été convaincu de leur véritable réalité.

Mes expériences ont été faites *chez moi*, le soir, dans une vaste pièce *éclairée au gaz*. Les appareils préparés dans le but de constater les mouvements de l'accordéon consistaient en une cage, formée de deux cercles de bois, respectivement d'un diamètre de un pied dix pouces et de deux pieds¹⁴, réunis ensemble par douze lattes étroites, chacune d'un pied dix pouces de longueur, de manière à former la charpente d'une espèce de tambour, ouvert en haut et en bas. Tout autour, cinquante mètres de fils de cuivre isolés furent enroulés en vingt-quatre tours, chacun de ces tours se trouvant à moins d'un pouce de distance de son voisin.

Ces fils de fer horizontaux furent alors solidement reliés ensemble avec de la ficelle, de manière à former des mailles serrées. La hauteur de cette cage était telle qu'elle pouvait glisser sous la table de ma salle à manger, mais elle en était trop près par le haut pour permettre à une main de s'introduire dans l'intérieur, ou à un pied de s'y glisser par-dessous. Dans une chambre voisine, j'avais disposé deux piles de Grove, d'où partaient des fils électriques qui se rendaient dans la salle à manger, pour établir la communication, si on le désirait, avec ceux qui entouraient la cage. L'accordéon était neuf : je l'avais, pour ces expériences, acheté moi-même dans un bazar. M. Home n'avait ni vu, ni touché l'instrument, avant le commencement de nos essais.

Dans une autre partie de la pièce, un appareil était disposé pour expérimenter l'altération du poids d'un corps. Il consistait en une planche d'acajou, de trente-six pouces de long, sur neuf et demie de large et un d'épaisseur. L'un des bouts de la planche reposait sur une table solide, tandis que l'autre était supporté par une balance à ressort suspendue à un fort trépied. La balance était munie d'un index enregistreur, automoteur, de manière à indiquer le maximum du poids marqué par l'aiguille. L'appareil était ajusté de telle sorte que la planche d'acajou était horizontale, son pied reposant à plat sur le support. Dans cette position, son poids était de trois livres¹⁵, indiquées par l'index de la balance.

Avant que M. Home pénétrât dans la pièce, l'appareil avait été mis en place, et, avant de s'asseoir, on ne lui avait même pas expliqué la destination de quelques-unes de ses parties. Il sera peut-être utile d'ajouter que, l'après-midi, j'étais allé chez lui, dans son appartement, et que là, il me dit que, comme il avait à changer de vêtements, je ne ferais sans doute pas de difficulté de continuer notre conversation dans sa chambre à coucher. Je suis donc en mesure d'affirmer d'une manière positive que ni machine, ni appareil, ni artifice d'aucune sorte ne fut en secret mis sur sa personne. Parmi les investigateurs présents à cette expérience je signalerai : un savant éminent, haut placé dans les rangs de la Société Royale¹⁶, un docteur en droit réputé¹⁷, mon frère, et mon préparateur de chimie.

M. Home s'assit à côté de la table, sur une chaise longue. En face de lui, sous la table, se trouvait la cage dont je viens de parler. Je m'assis près de lui à sa gauche ; un autre observateur fut placé près de lui à sa droite ; quelques autres assistants s'assirent autour de la table.

¹⁴ Le pied anglais vaut 0m305 ; le pouce, 0m25.

¹⁵ La livre anglaise vaut 450 grammes.

¹⁶ Sir William Huggins, astronome bien connu par ses découvertes en analyse spectrale.

¹⁷ M. Cox.

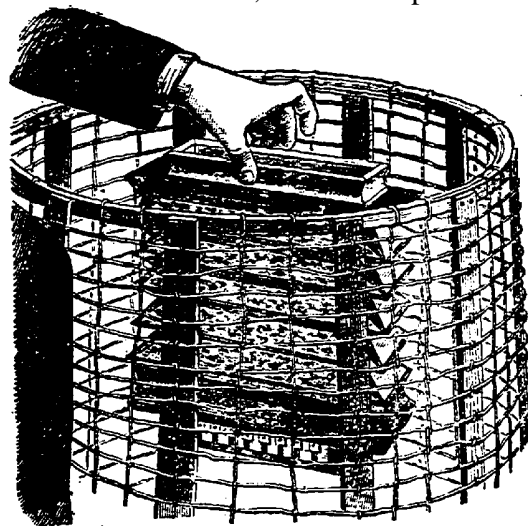
Pendant la plus grande partie de la soirée, et particulièrement lorsqu'un phénomène important avait lieu, les observateurs qui étaient de chaque côté du médium tinrent respectivement leurs pieds sur les siens, de manière à pouvoir découvrir le plus léger mouvement. La température de la pièce était ordinairement de 20 à 21 degrés centigrades. M. Home prit l'accordéon entre le pouce et le doigt du milieu d'une de ses mains, et par le bout opposé aux clefs (V. la fig. première).

Après avoir préalablement ouvert moi-même la clef de basse, la cage fut tirée de dessous la table, juste assez pour permettre d'y introduire l'accordéon avec la face aux clefs en bas. La cage fut ensuite repoussée dessous, autant que le bras de M. Home put le permettre, mais sans cacher sa main à ceux qui étaient près de lui (V. la fig. seconde). Bientôt ceux qui étaient de chaque côté virent l'accordéon se balancer d'une manière curieuse, puis des sons en sortirent, et enfin plusieurs notes furent jouées successivement. Pendant que ceci se passait, mon préparateur se glissa sous la table et constata que l'accordéon s'allongeait et se fermait. La main de M. Home qui tenait l'accordéon était tout à fait immobile, et l'autre reposait sur la table.

Puis ceux qui étaient de chaque côté de M. Home virent l'accordéon se mouvoir, osciller et tourner dans la cage, et jouer en même temps. Le docteur regarda alors sous la table et affirma que la main de M. Home restait immobile pendant que l'accordéon se mouvait et faisait entendre des sons distincts.

Nous entendîmes des notes distinctes et séparées résonner successivement, et ensuite un air simple fut joué. Comme un tel résultat ne pouvait être produit que par les différentes clefs de l'instrument mises en action d'une manière harmonieuse, tous ceux qui étaient présents le considérèrent comme une expérience décisive. Mais ce qui suivit fut encore plus frappant : M. Home éloigna entièrement sa main de l'accordéon, la sortit tout à fait de la cage, et la mit dans la main de la personne qui se trouvait près de lui. Alors l'instrument continua à jouer tout seul, personne ne le tenant.

De nouveau M. Home lâcha l'instrument et posa ses deux mains sur la table. Deux des assistants et moi nous aperçûmes distinctement l'accordéon flotter çà et là dans l'intérieur de la cage, sans aucun support visible. Après un court intervalle, ce fait se répéta une seconde fois.



Je voulus ensuite essayer quel effet on produirait en faisant passer le courant de la batterie autour du fil isolé de la cage. En conséquence, mon aide établit la communication avec les fils qui venaient des piles de Grove. De nouveau, M. Home tint l'instrument dans la cage de la même façon que précédemment, et immédiatement il résonna et s'agita de côté et d'autre avec vigueur. Mais il m'est impossible de dire si le courant électrique qui passa autour de la cage vint en aide à

la force qui se manifestait à l'intérieur.

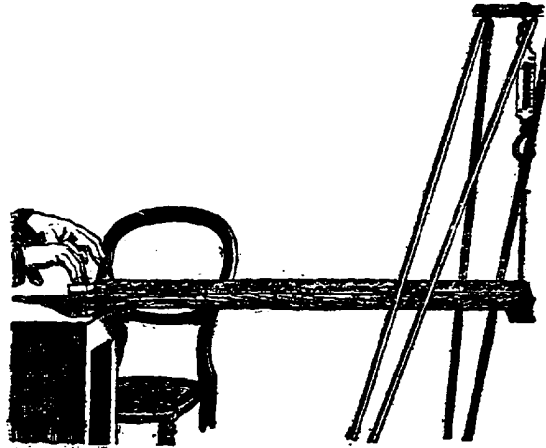
Après cette expérience, l'accordéon, toujours tenu d'une seule main, se mit à jouer d'abord des accords et des arpèges, et ensuite une douce et plaintive mélodie bien connue, qu'il exécuta parfaitement et d'une manière très belle. Pendant que cet air se jouait, je saisis le bras de M. Home au-dessous du coude, et fis glisser doucement ma main jusqu'à ce qu'elle touchât le haut de l'accordéon. Pas un muscle ne bougeait. L'autre main de M. Home était sur la table, visible à tous les yeux, et ses pieds étaient sous les pieds de ceux qui étaient à côté de lui.

Ayant obtenu des résultats aussi frappants pendant nos expériences de l'accordéon dans la cage, nous nous tournâmes vers l'appareil de la balance déjà décrit. M. Home plaça légèrement la pointe de ses doigts sur l'extrême bout de la planche d'acajou qui reposait sur le support, pendant que le docteur et moi, assis chacun de notre côté, nous épiâmes les effets qui pourraient se produire. Presque immédiatement, nous vîmes l'aiguille de la balance qui descendait. Au bout de quelques secondes elle remonta. Ce mouvement se répéta plusieurs fois, comme sous des émissions successives de la Force psychique. Nous observâmes que, pendant l'expérience, le bout de la planche oscilla doucement, montant et descendant.



Puis M. Home, de son propre mouvement, prit une petite sonnette et une petite boîte à allumettes, en carton, qui se trouvaient près de lui et plaça un de ces objets sous chacune de ses mains, pour nous montrer qu'il n'exerçait pas la moindre pression. (Voyez la fig. ci-après.) L'oscillation très légère de la balance à ressort devint plus marquée, et le docteur, regardant l'index, constata qu'il le voyait descendre à six livres et demie. Le poids normal de la planche ainsi suspendue étant de trois livres, il s'ensuivait que la poussée supplémentaire était de trois livres et demie. En regardant, immédiatement après, l'enregistreur automatique, nous vîmes qu'à un moment donné l'index était descendu jusqu'à neuf livres, ce qui montrait que le poids normal d'une planche, qui était de trois livres, avait atteint une pesanteur maximum de six livres de plus.

Afin de voir s'il était possible de produire un effet notable sur la balance à ressort en exerçant une pression à l'endroit où M. Home avait mis ses doigts, je montai sur la table et me tins sur un pied à l'extrémité de la planche. Le docteur, qui observait l'index de la balance, dit que l'action du poids entier de mon corps (140 livres) ne faisait fléchir l'index que d'une livre et demie – ou de deux livres quand je donnais une secousse. Or, M. Home étant resté assis sur une chaise longue, n'aurait pu, eût-il fait tous les efforts possibles, exercer aucune influence matérielle sur ces résultats. J'ai à peine besoin d'ajouter que ses pieds ainsi que ses mains étaient surveillés de près.



Cette expérience me paraît encore plus concluante, peut-être, que celle de l'accordéon. Comme on le voit, la planche était placée horizontalement, et il faut noter qu'en aucun moment les doigts de M. Home ne s'avancèrent à plus d'un pouce et demi de l'extrémité de la planche, ce qui fut démontré par une marque de crayon que je fis au moment même. Or, le pied en bois étant large aussi d'un pouce et demi et reposant à plat sur la table, il est évident qu'un accroissement de pression musculaire exercé dans cet espace d'un pouce et demi ne pouvait produire aucune action sur la balance.

Par conséquent, la disposition était celle d'un levier de trente-six pouces de long, dont le point d'appui se trouvait à un pouce et demi de l'un des bouts. Si donc M. Home avait exercé une pression dirigée vers le bas, elle aurait été en opposition avec la force qui faisait descendre l'autre extrémité de la planche.

La légère pression verticale indiquée par la balance lorsque j'étais debout sur la planche, était due probablement à ce que mon pied dépassait ce point d'appui. Je viens de faire un exposé des faits, complet et sans fard, tiré des nombreuses notes écrites au moment des expériences, et rédigées en entier immédiatement après.

Quant à la cause de ces phénomènes, quant à la nature de la force, quant à la corrélation existant entre elle et les autres forces de la nature, je ne m'aventurerai pas à la moindre hypothèse. Dans des recherches qui se lient d'une manière si intime avec des conditions fort rares de physiologie et de psychologie, il est du devoir de l'investigateur de s'abstenir complètement de tout système de théories, jusqu'à ce qu'il ait rassemblé un nombre de faits suffisants pour former une base solide sur laquelle il puisse raisonner. En présence des étranges phénomènes jusqu'ici inexplorés et inexplicables, qui se succèdent d'une manière si rapide, j'avoue qu'il est difficile de ne pas les décrire en un langage qui porte l'empreinte des sensations reçues. Mais, pour être couronnée de succès, une enquête de ce genre doit être entreprise par le philosophe, sans préjugés ni sentimentalité. Il faut bannir complètement les idées romanesques et superstitieuses ; les pas de l'investigateur doivent être guidés par une raison aussi froide et aussi peu passionnée que les instruments dont il fait usage.

M. Cox écrit à ce propos à M. Crookes :

« Les résultats me paraissent établir d'une manière concluante ce fait important : qu'il y a une force qui procède du système nerveux et qui est capable, dans la sphère de son influence, de donner aux corps solides du mouvement et du poids.

J'ai constaté que cette force était émise par pulsations intermittentes, et non sous la forme d'une pression fixe et continue, car l'index montait et baissait incessamment pendant l'expérience. Ce

fait me semble d'une grande importance, parce qu'il tend à confirmer l'opinion qui lui donne pour source l'organisation nerveuse, et il contribue beaucoup à asseoir l'importante découverte du docteur Richardson d'une atmosphère nerveuse d'intensité variable enveloppant le corps humain.

Vos expériences confirment entièrement la conclusion à laquelle est arrivé le comité de recherches de la Dialectical Society, après plus de quarante séances d'essais et d'épreuves.

Permettez-moi d'ajouter que *je ne vois rien qui puisse faire penser que cette force soit autre chose qu'une force émanant de l'organisation humaine*, ou du moins s'y rattachant directement, et qu'en conséquence, comme toutes les autres forces de la nature, elle est pleinement du ressort de cette rigoureuse recherche scientifique, à laquelle vous avez été le premier à la soumettre.

Maintenant qu'il est acquis, par les preuves données par des appareils, que c'est un fait de la nature (et si c'est un fait, il est impossible d'en exagérer l'importance au point de vue de la physiologie et de la lumière qu'il doit jeter sur les lois obscures de la vie, de l'esprit et de la science médicale), sa discussion, son examen immédiat et sérieux ne peuvent pas ne pas être faits par les physiologistes et par tous ceux qui ont à cœur la connaissance de l'homme, connaissance qui a été nommée avec raison la plus noble étude de l'humanité.

Pour éviter l'apparence de toute conclusion prématurée, je recommanderais d'adopter pour cette force un nom qui lui soit propre, et je me hasarde à suggérer l'idée qu'on pourrait l'appeler Force psychique ; que les personnes chez qui elle se manifeste avec une grande puissance s'appellent Psychistes, et que la science qui s'y rapporte se nomme Psychisme, comme étant une branche de la psychologie. »

L'article qui précède a été publié séparément par William Crookes, en une brochure spéciale que j'ai sous les yeux¹⁸, et qui contient, de plus, l'étude suivante, non moins curieuse au point de vue anecdotique humain qu'au point de vue de la physique expérimentale.

Il est édifiant de comparer quelques-unes des critiques actuelles avec ce qu'on écrivait il y a un an, lorsque, pour la première fois, j'annonçai que j'étais sur le point de porter mes recherches sur les phénomènes appelés spirites : cette annonce provoqua un sentiment universel d'approbation. L'un dit que mes « desseins méritaient une respectueuse considération » ; l'autre exprima « sa profonde satisfaction que ce sujet fût sur le point d'être étudié par un homme aussi compétent que... » etc. ; un troisième était « satisfait d'apprendre que cette matière était soumise à l'attention d'hommes froids, clairvoyants, et occupant un rang distingué dans la science » ; un quatrième affirmait que « personne ne pouvait douter de la capacité de M. Crookes à conduire ces recherches avec une impartialité rigide et philosophique », et enfin un cinquième était assez bon pour dire à ses lecteurs : « Si des hommes, comme M. Crookes, n'admettant rien que ce qui est prouvé, s'attaquent à ce sujet, nous saurons bientôt ce que nous pourrons croire. »

Ces remarques, cependant, furent écrites trop vite. Ces écrivains tenaient pour certain que les résultats de mes expériences concorderaient avec leurs idées préconçues. Ce qu'ils désiraient réellement, ce n'était pas la « vérité », mais un témoignage de plus en faveur des propres opinions qu'ils s'étaient déjà faites. Lorsqu'il se trouva que les faits établis par cette enquête ne pouvaient pas favoriser ces opinions, pourquoi dirent-ils « tant pis pour les faits ! » Ils essayèrent de revenir adroitement sur leurs recommandations de confiance en l'enquête, en déclarant que « M. Home est un habile magicien qui nous a tous dupés. M. Crookes aurait pu, tout aussi bien, examiner les tours d'un jongleur indien. M. Crookes devra se procurer de meilleurs témoins avant qu'on puisse

¹⁸ Experimental investigations on psychic force, by William Crookes, F. R. S., etc. London, Henry Gillman, 1871. Cette brochure a été traduite en français par M. Alidel. Paris, librairie des sciences psychiques, 1897.

le croire ; la chose est trop absurde pour être traitée sérieusement. C'est impossible, et par conséquent cela ne peut pas être¹⁹. Les observateurs ont tous été hallucinés, et se sont figuré voir des choses qui n'ont jamais réellement eu lieu. »

Ces remarques impliquent un oubli curieux des devoirs du savant. Je suis à peine surpris que les contradicteurs, sans avoir fait aucune recherche personnelle, prétendent que j'ai été trompé, simplement parce qu'ils ne sont pas convaincus, puisque le même système d'arguments, qui n'a rien de scientifique, a été opposé à toutes les grandes découvertes. Lorsqu'on me dit que ce que je décris ne peut pas s'expliquer en s'accordant avec les idées qu'on s'est faites des lois de la nature, celui qui fait cette objection sort en réalité de la question même, et a recours à un mode de raisonnement qui condamnerait la science à l'immobilité. L'argument tourne dans ce cercle vicieux : on ne doit pas affirmer un fait avant d'être sûr qu'il est d'accord avec les lois de la nature, tandis que notre seule connaissance des lois de la nature doit être basée sur une large observation des faits. Si un fait nouveau semble être en contradiction avec ce qu'on appelle une loi de la nature, cela ne prouve pas que le fait en question soit faux ; mais cela prouve seulement qu'on n'a pas encore bien établi quelles sont les lois de la nature, ou qu'on ne les connaît pas exactement.

Dans son discours d'ouverture prononcé cette année (1871) devant l'Association Britannique à Edimbourg, sir William Thomson a dit : « La science est tenue par l'éternelle loi de l'honneur à regarder en face et sans crainte tout problème qui peut franchement se présenter à elle. » Mon but, en mettant ainsi en lumière les résultats de séries d'expériences très remarquables, est de présenter un de ces problèmes que, d'après sir William Thomson, « la science est tenue par l'éternelle loi de l'honneur à regarder en face et sans crainte. » Il ne suffira pas de nier simplement son existence, ou d'essayer de l'ensevelir sous la moquerie. Qu'on se souvienne que je ne hasarde ni hypothèse, ni théorie quelles qu'elles soient ; j'affirme tout simplement certains faits, et n'ai qu'un seul objectif : la vérité. Doutez, mais ne niez pas ; montrez, par la critique la plus sévère, ce que dans mes épreuves expérimentales, il faut considérer comme erreurs, et suggérez des essais plus concluants ; mais ne nous faites pas à la hâte traiter nos sens de témoins menteurs, parce qu'ils auront témoigné contre vos idées préconçues. Je dirai à mes critiques : Essayez des expériences ; cherchez avec soin et patience comme je l'ai fait. Si, après examen, vous découvrez fraude ou illusion, proclamez-le et dites comment cela s'est fait. Mais si vous trouvez que c'est un fait, avouez-le sans crainte, comme « par l'éternelle loi de l'honneur » vous êtes tenu de le faire.

Ici William Crookes rappelle les expériences et les conclusions du comte de Gasparin et de Thury, exposées plus haut sur le fait du mouvement de corps sans contact, prouvé et démontré. Nous n'avons pas à y revenir. Il ajoute que la force ecténeique du professeur Thury et la force psychique sont des termes équivalents, et qu'il s'agit également ici de l'atmosphère nerveuse ou fluide du docteur Benjamin Richardson.

M. Crookes envoya ses observations à la Société Royale de Londres, dont il fait partie. Cette Société savante refusa ces mémoires. De toute évidence, on n'avait approuvé l'immixtion de l'ingénieur chimiste dans ses recherches occultes et hérétiques qu'avec l'idée qu'il démontrerait la fausseté de ces prodiges.

Le professeur Stokes, secrétaire, refusa de s'occuper de la question et d'en inscrire même le titre aux publications académiques. Ce fut exactement la répétition de ce qui était arrivé à l'Académie des Sciences de Paris, en 1853. M. Crookes dédaigna ces négations arbitraires et anti-

¹⁹ La citation me revient : « Je n'ai jamais dit que cela fût possible, j'ai dit que *cela était*. »

scientifiques, et leur répondit simplement en publiant la description détaillée des expériences. Voici cette description, dans ses points essentiels :

« La première fois, dit-il, que je tentai ces expériences, je pensais que le contact effectif des mains de M. Home et du corps suspendu, dont le poids devait être modifié, était nécessaire à la manifestation de la force ; mais je m'aperçus ensuite que ce n'était pas une condition indispensable, et, en conséquence, je disposai mes appareils de la manière suivante.

Les dessins qui suivent (fig. 1, 2, 3) montrent cette disposition. La figure 1 est une vue d'ensemble, et les figures 2 et 3 montrent plus en détail les parties essentielles. Les lettres de renvoi sont les mêmes dans chaque dessin. A B est une planche d'acajou de 0m91 de long sur 0m24 de large et 0m25 d'épaisseur. Son extrémité B est suspendue à une balance à ressort C, munie d'un marqueur automatique D. La balance est soutenue par un trépied très solide E.

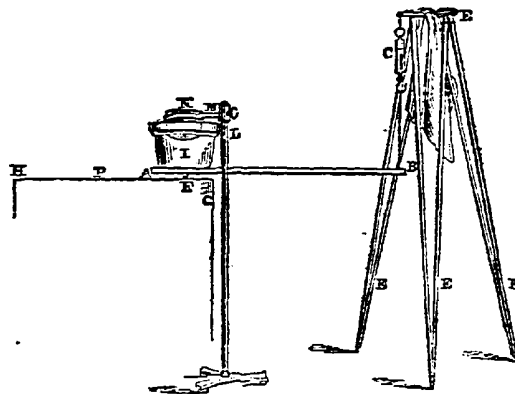


Fig. 1.

La pièce suivante de l'appareil ne se voit pas dans les figures. A l'index mobile 0 de la balance à ressort est soudée une fine pointe d'acier qui se projette horizontalement en dehors. En face de la balance, et solidement fixé à elle, se trouve un cadre à coulisse portant une boîte plate semblable à la chambre noire d'un appareil photographique. Un mouvement d'horlogerie fait mouvoir cette boîte horizontalement en face de l'index mobile, et elle renferme une feuille de verre à vitre, noircie à la fumée. La pointe d'acier qui fait saillie imprime une marque sur cette surface.

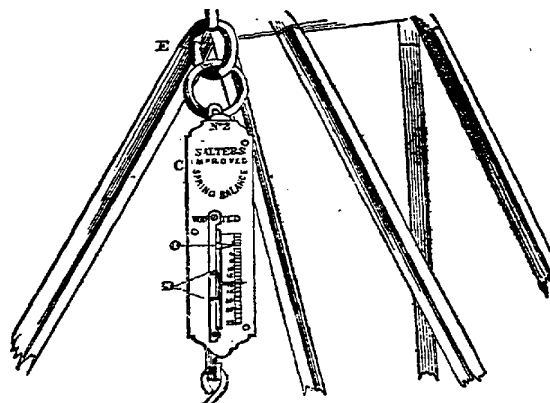


Fig. 2

Si la balance est au repos, et que le mouvement d'horlogerie vienne à marcher, il en résulte une

ligne horizontale parfaitement droite. Si le mouvement est arrêté, et qu'on place des poids sur l'extrémité B de la planche, il en résulte une ligne verticale dont la longueur dépend du poids appliqué. Si, pendant que le mouvement d'horlogerie entraîne la feuille de verre, le poids de la planche (ou la tension de la balance) vient à varier, il en résulte une ligne courbe, d'après laquelle on pourra calculer la tension en grammes, à n'importe quel moment de la durée des expériences. L'instrument pouvait indiquer une diminution aussi bien qu'un accroissement de la force de gravitation ; des indications de cette diminution furent souvent obtenues. Cependant, pour éviter des complications, je ne parlerai ici que des résultats où un accroissement de cette force fut constaté.

L'extrémité B de la planche étant supportée par la balance à ressort, l'extrémité A est posée sur une bande de bois F, vissée à travers son côté plat et coupée en lame de couteau (voy. fig. 3). Ce point d'appui repose sur un banc de bois GH, solide et lourd. Sur la planche, juste au-dessus du point d'appui, est placé un large vase de verre I, rempli d'eau. L est une barre de fer massive, munie d'un bras et d'un anneau MN, dans lequel repose un vase en cuivre hémisphérique dont le fond est percé de plusieurs trous.

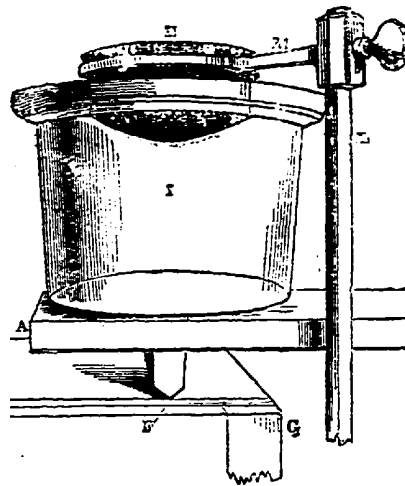


Fig. 3.

La barre de fer est à 2 pouces de la planche AB ; le bras et le vase de cuivre MN sont ajustés de telle sorte que ce dernier plonge dans l'eau d'un pouce et demi, et se trouve à 5 pouces et demi du fond du vase I, et à 2 pouces de sa circonférence. Si l'on secoue ou si l'on frappe le bras M ou le vase N, cela ne produit sur la planche AB aucun effet mécanique appréciable, qui puisse impressionner la balance. Si l'on plonge dans l'eau la main dans toute sa longueur au point N, cela ne produit pas sur la balance la moindre action sensible.

Comme la transmission mécanique de la puissance de M. Home est par ce moyen entièrement supprimée contre le vase de cuivre et la planche AB, il s'ensuit que le pouvoir de la force musculaire est complètement éliminé.

Dans la chambre où les expériences se faisaient (ma propre salle à manger), il y a toujours eu une lumière suffisante pour voir tout ce qui se passait. De plus, j'ai répété les expériences non seulement avec M. Home, mais aussi avec une autre personne douée de la même faculté. Voici le détail de ces expériences :

Expérience I. L'appareil ayant été convenablement disposé avant l'entrée de M. Home dans la chambre, il y fut introduit, et fut prié de mettre ses doigts dans l'eau du vase N. Il se leva, et y plongea le bout des doigts de sa main droite ; son autre main et ses pieds étaient tenus. Lorsqu'il

dit qu'il sentait un pouvoir, une force ou une influence s'échapper de sa main, je fis marcher le mouvement d'horlogerie, et presque immédiatement on vit l'extrémité B de la planche descendre lentement et rester abaissée pendant vingt secondes ; puis elle descendit un peu plus bas, et ensuite elle remonta à sa hauteur ordinaire. Ensuite elle descendit de nouveau, remonta tout à coup, baissa encore graduellement pendant 17 secondes, et enfin se releva à sa hauteur normale et s'y maintint jusqu'à la fin de l'expérience.



Fig. 4.

Le point le plus bas marqué sur le verre était équivalent à une poussée directe d'environ 5.000 grains²⁰. La figure 4 est une reproduction de la courbe tracée sur la plaque de verre enduite de noir de fumée.

Expérience II. Le contact par le moyen de l'eau ayant été démontré aussi efficace que le contact mécanique, je fus désireux de voir si la puissance ou force en question, pourrait impressionner le poids, soit par d'autres parties de l'appareil, soit au travers de l'air.

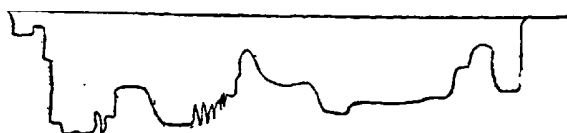


Fig. 5.

Le vase de verre, la barre de fer, etc., furent donc écartés comme complication inutile, et M. Home plaça ses mains en P sur le support de l'appareil (fig. I). Une personne de l'assistance plaça sa main sur les mains de M. Home, et son pied sur ses pieds : je l'observai aussi très attentivement pendant tout ce temps. Au moment voulu, le mouvement d'horlogerie fut remis en marche ; la planche descendit et monta d'une manière irrégulière et le résultat fut une courbe tracée sur le verre. La figure 5 en est la reproduction.

Expérience III. Cette fois, M. Home fut placé à un pied de la planche AB, et par côté. Ses mains et ses pieds étaient solidement tenus par une personne placée près de lui. Une autre courbe, dont la figure 6 est la reproduction, fut obtenue en faisant mouvoir le verre fumé.

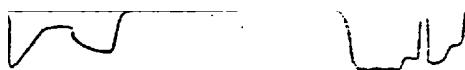


Fig. 6.

Expérience IV. Cette expérience fut faite un jour que le fluide (le pouvoir) était très intense. M. Home fut placé à trois pieds de l'appareil ; ses mains et ses pieds étaient solidement tenus. Quand il donna le signal, la machine fut mise en mouvement ; bientôt l'extrémité B de la planche descendit, puis remonta d'une façon irrégulière, comme le montre la figure 7.

²⁰ Le grain anglais = 0gr. 065.

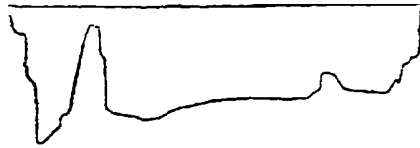


Fig. 7.

Les expériences qui suivent furent faites avec un appareil plus délicat, et en l'absence de M. Home, avec une autre personne douée des mêmes facultés (une jeune dame).

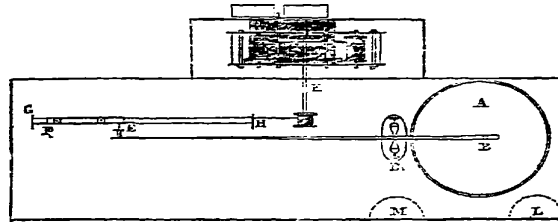


Fig. 8.

Un morceau de parchemin mince A (fig. 8 et 9) est fortement tendu sur un cercle de bois. BC est un léger levier pivotant en D. A l'extrémité B se trouve une pointe d'aiguille verticale touchant la membrane A, et au point C se trouve une autre pointe d'aiguille, faisant saillie horizontalement, et touchant une lame de verre EF, noircie à la fumée. Cette lame de verre est entraînée dans la direction H G par le mouvement d'horlogerie K.

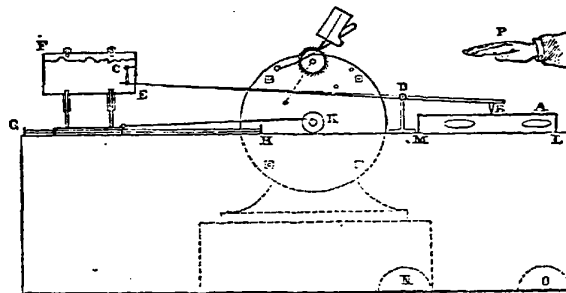


Fig. 9.

L'extrémité B du levier est chargée de telle manière qu'elle suit rapidement les mouvements du centre du disque A. Ces mouvements sont transmis à la lame de verre EF et y sont tracés par le moyen du levier et de la pointe d'aiguille C. Des trous sont percés dans les parois du cercle pour permettre à l'air de circuler librement au-dessous de la membrane. Au préalable, l'appareil fut éprouvé par moi-même et par d'autres personnes, afin de nous assurer que ni coup ni vibration sur la table ou sur le support ne troubleraient les résultats : la ligne tracée par la pointe C sur le verre fumé resta parfaitement droite, en dépit de tous nos efforts pour influencer le levier en secouant le support ou en frappant du pied sur le plancher.

Expérience V. Sans qu'on lui eût expliqué le but de l'instrument, la dame fut amenée dans la chambre, et on la pria de poser ses doigts sur le support en bois aux points L, M (fig. 8). Je plaçai alors mes mains sur les siennes, pour découvrir tout mouvement de sa part, conscient ou inconscient.

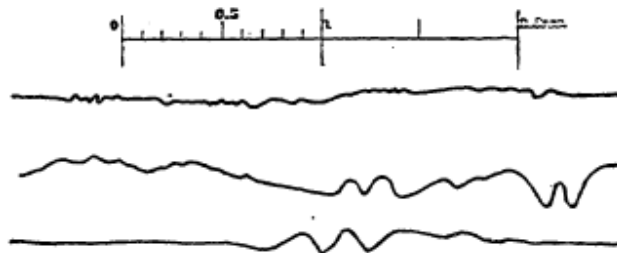


Fig. 10.

Bientôt on entendit des bruits (bruits de percussion) frappés sur le parchemin, semblables à ceux de grains de sable qu'on aurait jetés sur sa surface. A chaque coup, on voyait un fragment de graphite, que j'avais placé sur la membrane, être projeté en l'air à environ un cinquantième de pouce, et l'extrémité C du levier se mouvait légèrement et descendait. Quelquefois, les sons se succédaient aussi rapidement que ceux d'une machine d'induction, tandis que d'autres fois, il y avait plus d'une seconde d'intervalle. Cinq ou six courbes furent obtenues, et toujours on vit le mouvement de l'extrémité C du levier coïncider avec chaque vibration de la membrane. Dans quelques cas, les mains de la dame ne furent pas aussi rapprochées de la membrane que les points L, N, mais elles se trouvèrent en N, 0 (fig. 9). La figure 10 donne les tracés inscrits.

Expérience VI. Ayant obtenu ces résultats en l'absence de M. Home, j'étais impatient de voir quelle action sa présence produirait sur l'instrument. En conséquence, je le priai de l'essayer, mais sans lui en donner l'explication.



Fig. 11.

Je saisis son bras au-dessus du poignet, et je tins sa main au-dessus de la membrane, à environ 10 pouces de sa surface, et dans la position dessinée en P (fig. 9). Un ami tenait son autre main. Après être demeuré dans cette position environ une demi-minute, M. Horne déclara qu'il sentait le fluide passer. Alors je fis marcher le mouvement d'horlogerie, et nous vîmes tous l'index C qui montait et descendait. Les mouvements étaient beaucoup plus lents que dans le cas précédent, et n'étaient pas du tout accompagnés des coups vibrants dont j'ai parlé. Les figures 11 et 12 montrent les courbes produites sur les glaces dans deux de ces cas. »



Fig. 12.

Ces expériences *mettent hors de doute* les conclusions auxquelles je suis arrivé dans mon précédent mémoire, savoir : l'existence d'une force associée, d'une manière encore inexpliquée, à

l'organisme humain, force par laquelle un surcroît de poids peut être ajouté à des corps solides, sans contact effectif. Maintenant que j'ai pu observer davantage M. Home, je crois découvrir ce que cette force physique emploie pour se développer. En me servant des termes de *force vitale*, *énergie nerveuse*, je sais que j'emploie des mots qui, pour bien des investigateurs, prêtent à des significations différentes ; mais après avoir été témoin de l'état pénible de prostration nerveuse et corporelle dans laquelle quelques-unes de ces expériences ont laissé M. Home, après l'avoir vu dans un état de défaillance presque complète, étendu sur le plancher, pâle et sans voix, je puis à peine douter que l'émission de *la force psychique* ne soit accompagnée d'un épuisement correspondant de *la force vitale*.

Pour être témoin des manifestations de cette force, il n'est pas nécessaire d'avoir accès auprès de psychistes en renom. Cette force est probablement possédée par tous les êtres humains, quoique les individus qui en sont doués avec une énergie extraordinaire soient sans doute rares. Pendant l'année qui vient de s'écouler, j'ai rencontré, dans l'intimité de quelques familles, cinq ou six personnes qui possèdent cette force d'une manière assez puissante pour m'inspirer pleinement la confiance que, par leur moyen, on aurait pu obtenir des résultats analogues à ceux qui viennent d'être décrits, quoique moins intenses.

Ces expériences ont continué d'être l'objet d'une critique acharnée de la part des savants officiels anglais, qui se sont absolument refusé à en admettre la valeur. M. Crookes s'est quelquefois amusé à répondre à ces attaques grotesques, sans convaincre naturellement ses contradicteurs intransigeants. Il serait superflu de reproduire ici ces réponses que l'on trouve dans l'édition française des *Recherches*. Le savant chimiste a fait mieux ; il a continué ses recherches dans ce domaine de l'Inconnu, et a obtenu des résultats plus remarquables encore et encore plus extraordinaires, plus inexplicables, plus incompréhensibles.

Voici la suite de ses notes.

« Ainsi qu'un voyageur qui explore quelque contrée lointaine, dont les merveilles n'ont été jusqu'alors connues que par des rumeurs et des récits d'un caractère vague et peu exact ; ainsi depuis quatre ans je poursuis assidûment des recherches dans une région des sciences naturelles qui offre à l'homme de science un sol presque vierge.

De même que le voyageur aperçoit dans les phénomènes naturels dont il peut être témoin l'action de forces gouvernées par des lois naturelles, là où d'autres ne voient que l'intervention capricieuse de dieux offensés ; de même je me suis efforcé de tracer l'opération des lois et des forces de la nature, là où d'autres n'ont vu que l'action d'êtres surnaturels, ne dépendant d'aucune loi, et n'obéissant à aucune autre force que celle de leur libre volonté.

Les divers phénomènes que je viens attester sont si extraordinaires et si complètement opposés aux points de croyance scientifique les plus enracinés, entre autres l'universelle et invariable action de la force de gravitation, –que même à présent, en me rappelant les détails de ce dont j'ai été témoin, il y a antagonisme dans mon esprit entre ma raison, qui prétend que c'est scientifiquement impossible, et le témoignage de mes deux sens de la vue et du toucher (témoignage corroboré par les sens de toutes les personnes présentes) qui m'assurent qu'ils ne sont point des témoins menteurs.

Supposer qu'une sorte de folie ou d'illusion vienne fondre soudainement sur toute une réunion de personnes intelligentes, saines d'esprit, qui sont d'accord sur les moindres particularités et les détails des faits dont elles sont témoins, me paraît plus inadmissible que les faits mêmes qu'elles attestent. Le sujet est beaucoup plus difficile et plus vaste qu'il ne le paraît. Il y a quatre ans de cela, j'eus l'intention de consacrer un ou deux mois seulement à m'assurer si certains faits merveilleux dont j'avais entendu parler pourraient soutenir l'épreuve d'un examen rigoureux. Mais étant bientôt arrivé à la même conclusion que tout chercheur impartial : c'est-à-dire qu'il «

y a là quelque chose », je ne pouvais plus, moi, l'étudiant des lois de la nature, me refuser à continuer ces recherches, quel que fût le point où elles pourraient me conduire. C'est ainsi que quelques mois se changèrent en quelques années, et si je pouvais disposer de tout mon temps, il est probable que ces recherches se poursuivraient encore.

Mon but principal est de faire connaître ici la série des manifestations qui se sont produites *chez moi*, en présence de témoins dignes de foi, et sous les conditions de contrôle les plus sévères que j'aie pu imaginer. De plus, chaque fait que j'ai observé est corroboré par des observateurs indépendants qui l'ont observé en d'autres temps et d'autres lieux. On verra que tous ces faits ont le caractère le plus surprenant, et qu'ils semblent tout à fait inconciliables avec les théories connues de la science moderne. M'étant assuré de leur réalité, ce serait une lâcheté morale de leur refuser mon témoignage, parce que mes publications précédentes ont été ridiculisées par des critiques et autres gens qui ne connaissaient rien de ce sujet, et qui ont trop de préjugés pour voir et juger par eux-mêmes. Je dirai tout simplement ce que j'ai vu, et ce qui m'a été prouvé par des expériences répétées et contrôlées.

Excepté en quelques circonstances pour lesquelles l'obscurité a été une condition indispensable, comme par exemple les phénomènes d'apparitions lumineuses et quelques autres cas, *tout ce que je rapporte a eu lieu à la lumière*. Dans les quelques cas où les phénomènes décrits se sont produits dans l'obscurité, j'ai pris soin de le mentionner ; de plus, lorsque quelque raison particulière a exigé l'exclusion de la lumière, les résultats qui se sont manifestés l'ont été sous des conditions de contrôle si parfait, que la suppression d'un de nos sens n'a réellement pas pu affaiblir la preuve fournie.

J'ai dit que l'obscurité n'est pas essentielle. Cependant, c'est un fait bien reconnu que, lorsque la force est faible, une lumière vive exerce une action qui contrarie quelques-uns des phénomènes. La puissance de M. Home est assez intense pour surmonter cette influence contraire ; aussi n'admet-il pas l'obscurité pour ses séances. Excepté en deux circonstances, pour quelques expériences spéciales, tout ce dont j'ai été témoin a été produit par lui en pleine clarté. J'ai eu maintes occasions d'essayer l'action de la lumière provenant de différentes sources et de couleurs variées : lumière du soleil, lumière diffuse, clair de lune, gaz, lampe, bougie, lumière électrique, lumière jaune homogène, etc. Les rayons qui contrarient les manifestations semblent être ceux de l'extrémité violette du spectre. »

M. Crookes procède ici à la classification des phénomènes observés par lui, en allant des plus simples aux plus complexes, et en donnant rapidement, dans chaque chapitre, un aperçu de quelques-uns des faits.

1^{ère} classe : *Mouvement de corps pesants avec contact, mais sans effort mécanique*. Ce mouvement a été surabondamment prouvé dans tout ce livre, et il serait superflu d'y insister.

2^{ème} classe : *Phénomènes de percussion et autres sons de même nature*.

« Une question importante s'impose ici, écrit l'auteur : Ces mouvements et ces bruits sont-ils gouvernés par une intelligence ? Dès le premier début de mes recherches, j'ai constaté que le pouvoir qui produit ces phénomènes n'est pas simplement une force aveugle, mais qu'une intelligence le dirige ou, du moins, lui est associée. Ainsi, les bruits ont été répétés un nombre de fois déterminé ; ils sont devenus forts ou faibles, et, à ma demande, ils ont résonné dans différents endroits ; par un vocabulaire de signaux convenus à l'avance, il a été répondu à des questions, et des messages ont été donnés avec une exactitude plus ou moins grande.

L'intelligence qui gouverne ces phénomènes est quelquefois manifestement inférieure à celle du médium, et elle est souvent en opposition directe avec ses désirs. Quand une détermination a été

prise de faire quelque chose qui ne pouvait pas être considéré comme bien raisonnable, j'ai vu donner de pressants messages pour engager à réfléchir de nouveau. Cette intelligence est quelquefois d'un caractère tel qu'on est conduit à penser qu'elle n'émane d'aucun de ceux qui sont présents. »

3^{ème} classe : *Altération du poids des corps*. Expériences qui viennent d'être exposées.

4^{ème} classe : *Mouvements d'objets pesants placés à distance du médium*.

« Les exemples où des corps lourds, tels que tables, chaises, canapés, etc., ont été mis en mouvement, sans le contact du médium, sont très nombreux. J'en indiquerai brièvement quelques-uns des plus frappants. Ma propre chaise a en partie décrit un cercle, mes pieds ne posant pas sur le parquet. Sous les yeux de tous les assistants, une chaise est venue lentement, d'un coin éloigné de la chambre, et toutes les personnes présentes l'ont constaté ; dans une autre circonstance, un fauteuil vint jusqu'à l'endroit où nous étions assis, et sur ma demande, il s'en retourna lentement, à la distance d'environ trois pieds. Pendant trois soirées consécutives, une petite table se mut lentement à travers la chambre, dans des conditions que j'avais tout exprès préparées à l'avance, afin de répondre à toute objection qu'on aurait pu élever contre ce fait. J'ai obtenu plusieurs fois la répétition d'une expérience que le comité de la Société Dialectique a considérée comme concluante, savoir : le mouvement d'une lourde table en pleine lumière, le dos des chaises étant tourné vers la table, et chaque personne étant agenouillée sur sa chaise, les mains appuyées sur le dossier, mais ne touchant pas la table. Une fois, ce fait se produisit pendant que j'allais et venais, cherchant à voir comment chacun était placé. »

5^{ème} classe : *Tables et chaises enlevées de terre sans l'attouchement de personne*. Il serait bien superflu d'y revenir.

6^{ème} classe : *Enlèvement de corps humains*.

« Les cas d'enlèvement les plus frappants dont j'ai été témoin ont eu lieu avec M. Home. En trois circonstances différentes, je l'ai vu s'élever complètement au-dessus du plancher de la chambre. La première fois, il était assis sur une chaise longue ; la seconde, il était à genoux sur sa chaise, et la troisième, il était debout. En chaque circonstance, j'eus toute facilité de contrôler le fait. Il y a au moins cent cas bien constatés de l'enlèvement de M. Home, qui se sont produits en présence d'un grand nombre de personnes différentes ; et j'ai entendu de la bouche même de trois témoins, le comte de Dunraven, lord Lindsay et le capitaine C. Wynne, le récit des faits de ce genre les plus frappants, accompagné des moindres détails de ce qui se passa. Rejeter l'évidence de ces manifestations équivaut à rejeter tout témoignage humain, quel qu'il soit, car il n'est pas de fait, dans l'histoire sacrée ou dans l'histoire profane, qui s'appuie sur des preuves plus certaines. »

7^{ème} classe : *Mouvement de divers petits objets sans le contact de personne*. Comme pour la 6^e classe, trop commun également pour insister.

8^{ème} classe : *Apparitions lumineuses*.

« Ces manifestations étant un peu faibles exigent, en général, que la chambre ne soit pas éclairée. J'ai à peine besoin de rappeler que, dans de pareilles conditions j'ai pris toutes les précautions convenables pour éviter qu'on ne m'en imposât par de l'huile phosphorée ou par d'autres trucs. Bien plus, beaucoup de ces lumières étaient d'une nature telle que je n'ai pu arriver à les imiter

par des moyens artificiels.

Sous les conditions du contrôle le plus rigoureux, j'ai vu un corps solide, lumineux par lui-même, à peu près de la grosseur et de la forme d'un œuf de dinde, flotter sans bruit à travers la chambre, s'élever par moments plus haut que n'aurait pu faire aucun des assistants en se tenant sur la pointe des pieds et ensuite descendre doucement sur le parquet. Cet objet fut visible pendant plus de dix minutes, et, avant de s'évanouir, frappa trois fois la table avec un bruit semblable à celui d'un corps dur et solide.

Pendant ce temps, le médium était étendu sur une chaise longue et paraissait tout à fait insensible. J'ai vu des points lumineux jaillir de côté et d'autre et se reposer sur la tête de différentes personnes ; j'ai en réponse à des questions que j'avais faites par des éclats de lumière brillante qui se sont produits devant mon visage et le nombre de fois que j'avais fixé. J'ai vu des étincelles de lumière s'élaner de la table au plafond, et ensuite retomber sur la table avec un bruit très distinct. J'ai obtenu une communication alphabétique au moyen d'éclairs lumineux, se produisant dans l'air, devant moi, et au milieu desquels je promenais ma main. J'ai vu un nuage lumineux flotter au-dessus d'un tableau. Toujours en des conditions de contrôle absolument rigoureux, il m'est arrivé plus d'une fois qu'un corps solide, phosphorescent, cristallin, a été mis dans ma main par une main qui n'appartenait à aucune des personnes présentes. En pleine lumière, j'ai vu un nuage lumineux planer sur un héliotrope placé sur une table à côté de nous, en casser une branche, et l'apporter à une dame ; et j'ai vu également un nuage semblable se condenser sous nos yeux en prenant la forme d'une main et transporter de petits objets. »

9^{ème} classe : *Apparitions de mains*, lumineuses par elles-mêmes, ou visibles à la lumière ordinaire.

« On sent souvent des attouchements de mains pendant les séances obscures ou dans des conditions où l'on ne peut les voir ; mais je n'ai vu ces mains que rarement.

Dans une séance en pleine lumière, une petite main, d'une forme très belle, s'éleva d'une table de salle à manger et *m'offrit une fleur* : elle apparut, puis disparut à trois reprises différentes, en me donnant toute facilité de me convaincre que cette apparition était aussi réelle que ma propre main. Ce fait s'est produit en pleine lumière, dans mon cabinet, les pieds et les mains du médium étant tenus par moi avec certitude. Dans une autre circonstance, une petite main et un petit bras, semblables à ceux d'un enfant, apparurent se jouant sur une dame qui était assise près de moi. Puis l'apparition vint à moi, me frappa sur le bras, et tira plusieurs fois mon habit. Une autre fois, un doigt et un pouce furent vus *arrachant les pétales d'une fleur* qui était à la boutonnière de M. Home, et les déposant devant les personnes assises près de lui.

Nombre de fois, moi-même et d'autres personnes avons vu *une main pressant les touches d'un accordéon*, pendant qu'au même moment nous voyions les deux mains du médium, qui étaient tenues par ses voisins. Les mains et les doigts ne m'ont pas toujours paru être solides et comme vivants. Quelquefois ils offraient plutôt l'apparence d'un nuage vaporeux condensé en partie sous forme de main. Tous les assistants ne le voyaient pas également bien. Par exemple, on voit se mouvoir une fleur ou quelque autre petit objet : un des assistants verra une vapeur lamineuse planer au-dessus ; un autre découvrira une main d'apparence nébuleuse, tandis que d'autres ne verront rien autre chose que la fleur en mouvement. J'ai observé plus d'une fois, d'abord un objet se mouvant, puis un nuage lumineux qui semblait se former autour de lui, et enfin *le nuage se condensant*, prenant une forme, et *se changeant en une main parfaitement faite*. A ce moment, toutes les personnes présentes pouvaient voir cette main. Cette main n'est pas toujours une simple forme, quelquefois elle semble parfaitement animée et très gracieuse ; les doigts se meuvent et la chair semble être aussi humaine que celle d'une main normale. Au poignet ou au bras, elle

devient vaporeuse, et se perd dans un nuage lumineux. Au toucher, ces mains paraissent quelquefois froides comme de la glace et mortes : d'autres fois, elles m'ont semblé chaudes et vivantes, et ont serré la mienne avec la ferme étreinte d'un vieil ami. J'ai retenu une de ces mains dans la mienne, bien résolu à ne pas la laisser échapper. Aucune tentative ni aucun effort n'ont été essayés pour me faire lâcher prise, mais peu à peu cette main sembla se résoudre en vapeur, et ce fut ainsi qu'elle se dégagea de mon étreinte. »

10^{ème} classe : *Écriture directe*. Le savant chimiste cite quelques exemples remarquables obtenus par lui. Nous n'avons pas à en parler dans cet ouvrage-ci.

11^{ème} classe : *Formes et figures de fantômes*.

« Ces phénomènes sont les plus rares de tous ceux dont j'ai été témoin. Les conditions nécessaires pour leur apparition semblent être si délicates, et il faut si peu de chose pour contrarier leur manifestation, que je n'ai eu que de très rares occasions de les voir en des conditions de contrôle satisfaisantes. Je mentionnerai deux de ces cas.

An déclin du jour, pendant une séance de M. Home chez moi, je vis s'agiter les rideaux d'une fenêtre, qui était environ à huit pieds de distance de M. Home. Une forme sombre, obscure, demi-transparente, semblable à une forme humaine, fut aperçue par tous les assistants, debout près de la croisée, et *cette forme agitait les rideaux avec sa main*. Pendant que nous la regardions, elle s'évanouit, et les rideaux cessèrent de se mouvoir.

Le cas qui suit est encore plus frappant. Une forme de fantôme s'avança d'un coin de la chambre, alla prendre un accordéon, et ensuite *glissa à travers la pièce en jouant de cet instrument*. Cette forme fut visible pendant plusieurs minutes pour toutes les personnes présentes, et, en même temps, on voyait aussi M. Home. Le fantôme s'approcha d'une dame qui était assise à une certaine distance du reste des assistants ; cette dame poussa un petit cri, à la suite duquel l'ombre disparut. »

12^{ème} classe : *Cas particuliers semblant indiquer l'action d'une intelligence extérieure*.

« Il a déjà été prouvé que ces phénomènes sont gouvernés par une intelligence. Il serait très important de connaître la source de cette intelligence. Est-ce celle du médium ou bien celle d'une des personnes réunies en séance, ou bien cette intelligence est-elle en dehors d'elles ? Sans vouloir à présent me prononcer positivement sur ce point, je puis dire que, tout en constatant que dans bien des cas la volonté et l'intelligence du médium ont paru avoir beaucoup d'action sur les phénomènes, j'ai observé aussi plusieurs cas qui semblent montrer d'une manière concluante l'action d'une intelligence *extérieure et étrangère* à toutes les personnes présentes. L'espace ne me permet pas de donner ici tous les arguments qu'on peut mettre en avant pour prouver ces assertions, mais parmi un grand nombre de faits j'en mentionnerai brièvement un ou deux.

En ma présence, plusieurs phénomènes se sont produits en même temps, et le médium ne les connaissait pas tous. Il m'est arrivé de voir M^{elle} Fox *écrire automatiquement une communication* pour un des assistants, tandis *qu'une autre communication sur un autre sujet* lui était donnée pour une autre personne au moyen de l'alphabet et par « *coups frappés* », et pendant tout ce temps le médium *causait avec une troisième personne*, sans le moindre embarras, sur un sujet tout à fait différent des deux autres²¹.

Un cas peut-être plus frappant est le suivant. Pendant une séance avec M. Home, la petite latte

²¹ Exemple analogue à celui cité par Taine (v. plus haut) mais plus remarquable encore.

dont je m'étais servi pour des communications par l'écriture, *traversa la table pour venir à moi* en pleine lumière, et me dicta des mots en me frappant sur la main. J'épelais l'alphabet, et la latte me frappait aux lettres qu'il fallait. L'autre bout de la latte posait sur la table, à une certaine distance des mains de M. Home.

Les coups étaient si nets et si précis, et la règle était si évidemment sous l'influence d'une puissance invisible qui dirigeait ses mouvements, que je dis : « L'intelligence qui dirige les mouvements de cette règle peut-elle changer le caractère de ses mouvements, et me donner au moyen de coups frappés sur ma main un message télégraphique avec l'alphabet de Morse ? »

J'ai toutes les raisons pour croire que l'alphabet Morse était tout à fait inconnu des personnes présentes, et moi-même je ne le connaissais qu'imparfaitement. J'avais à peine prononcé ces paroles que le caractère des coups frappés changea ; et le message fut continué de la manière que j'avais demandée. Les lettres me furent données trop rapidement pour pouvoir faire autre chose que de saisir un mot par-ci par-là, et par conséquent ce message fut perdu ; mais j'en avais assez vu pour me convaincre qu'à l'autre bout de la latte il y avait un bon opérateur de Morse, quel qu'il pût être d'ailleurs.

Encore un autre exemple. Une dame écrivait automatiquement au moyen de la planchette. J'essayai de découvrir le moyen de prouver que ce qu'elle écrivait n'était pas dû à l'action inconsciente du cerveau. La planchette, comme elle le fait toujours, affirmait que quoi qu'elle fût mise en mouvement par la main et le bras de cette dame, *l'intelligence* qui la dirigeait était celle d'un être invisible, *qui jouait du cerveau de la dame* comme d'un instrument de musique, et faisait ainsi mouvoir ses muscles.

Je dis alors à cette intelligence : « Voyez-vous ce qu'il y a dans cette chambre ? – Oui, écrivit la planchette. – Voyez-vous ce journal et pouvez-vous le lire ? Ajoutai-je, en mettant mon doigt sur un numéro du *Times* qui était sur une table derrière moi, mais sans le regarder. – Oui, répondit la planchette. – Bien, dis-je, si vous pouvez le voir, écrivez le mot qui est maintenant couvert par mon doigt, et je vous croirai. » La planchette commença à se mouvoir lentement et, non sans une grande difficulté, elle écrivit le mot « *however* ». Je me retournai, et je vis que le mot *however* était couvert par le bout de mon doigt.

Lorsque je fis cette expérience, j'avais évité à dessein de regarder le journal, et il était impossible à la dame, l'eût elle essayé, de voir un seul des mots imprimés, car elle était assise à une table, le journal était sur une autre table derrière moi, et mon corps lui en cachait la vue. »

13^{ème} classe : *Manifestations diverses d'un caractère composé*. M. Crookes cite ici deux exemples de *transport de la matière à travers la matière* : une sonnette passant d'une salle voisine dans celle où ils étaient réunis, et une fleur se détachant elle-même d'un bouquet et *passant à travers la table*.

L'espace me manque pour donner ici plus de détails ; mais tous mes lecteurs apprécient assurément comme moi l'importance de ces expériences de l'éminent chimiste. J'appellerai surtout l'attention sur les preuves d'intelligence étrangère, sur les formations de mains et de fantômes et sur le passage de la matière à travers la matière.

Ces expériences datent des années 1871 à 1873. En cette dernière année, un nouveau médium, doué de facultés particulièrement remarquables, se manifestait à Londres : M^{elle} Florence Cook, née en 1856, et, par conséquent, alors âgée de 17 ans. Dès l'année précédente, en 1872, elle avait vu souvent apparaître auprès d'elle une ombre de jeune fille qui l'avait prise en affection, et qui lui disait se nommer *Katie King* dans l'autre monde, et avoir été une dame *Annie Morgan* pendant l'une de ses existences terrestres. Un certain nombre d'observateurs racontaient des merveilles de

ces apparitions, qu'ils voyaient aussi, entre autres M. William Harrison, M. Benjamin Coleman, M. Luxmore, le D^r Sexton, le D^r Gully, le prince de Sayn Wittgenstein, qui en ont publié des relations convaincues. M. William Crookes entra en relation avec ce nouveau médium en décembre 1873. Le journal *The Spiritualist*, rédigé par M. Harrison, dans la famille duquel plusieurs séances avaient eu lieu, a imprimé en février et mars 1874 deux lettres du savant chimiste²², dont voici quelques extraits :

« J'ai des raisons pour être certain que le pouvoir à l'œuvre dans ces phénomènes est comme l'amour, et qu'il « se rit des serrures ». La séance dont vous parlez, et à laquelle j'ai assisté, s'est tenue dans la maison de M. Luxmore ; le « cabinet » était un arrière-salon séparé par un rideau de la chambre de devant, dans laquelle se réunissaient les invités. La formalité ordinaire d'inspecter la chambre et d'examiner les fermetures ayant été effectuée, M^{elle} Cook pénétra dans le cabinet. Au bout de peu de temps, la forme de Katie apparut à côté du rideau ; mais elle rentra aussitôt, en disant que son médium n'était pas bien et ne pouvait pas être mis dans un sommeil suffisamment profond pour qu'il fût sans danger pour elle de s'en éloigner.

J'étais placé à quelques pieds du rideau derrière lequel M^{elle} Cook était assise, le touchant presque, et je pouvais fréquemment entendre ses plaintes et ses sanglots, comme si elle eût souffert. Ce malaise continua par intervalles pendant presque toute la durée de la séance, *et une fois, comme la forme de Katie était debout devant moi dans la chambre, j'entendis distinctement le son d'un sanglot plaintif, identique à ceux que M^{elle} Cook avait fait entendre par intervalles, et qui venait de derrière le rideau où elle devait être assise.*

J'avoue que la figure était frappante d'apparence de vie et de réalité, et autant que je pouvais distinguer à la lumière un peu indécise, ses traits ressemblaient à ceux de M^{elle} Cook ; mais cependant la preuve positive donnée par un de mes sens, que le soupir venait de M^{elle} Cook, dans le cabinet, tandis que la figure était au dehors, cette preuve, dis-je, est trop forte pour être renversée par une simple supposition.

Vos lecteurs, Messieurs, me connaissent, et voudront bien croire, j'espère, que je n'adopterai pas précipitamment une opinion, ni que je ne leur demanderai pas d'être d'accord avec moi, d'après une preuve insuffisante. C'est peut-être trop espérer que de penser que le petit incident que j'ai mentionné aura pour eux le même poids que celui qu'il a eu pour moi. Mais je leur demanderai ceci : Que ceux qui inclinent à juger durement M^{elle} Cook suspendent leur jugement jusqu'à ce que j'apporte une preuve certaine, qui, je le crois, sera suffisante pour résoudre la question.

En ce moment, M^{elle} Cook se consacre exclusivement à une série de séances privées auxquelles n'assistent qu'un ou deux de mes amis et moi. Ces séances se prolongeront probablement pendant quelques mois, et j'ai la promesse que toute preuve que je désirerai me sera donnée. Déjà je suis pleinement convaincu de la sincérité et de l'honnêteté parfaite de M^{elle} Cook, et j'ai tout lieu de croire que les promesses que Katie m'a faites seront tenues. »

William Crookes

Voici la seconde lettre du prudent expérimentateur.

« Dans une lettre que j'ai écrite à ce journal au commencement de février dernier, je parlais de formes d'esprits qui s'étaient manifestées par la médiumnité de M^{elle} Cook, et je disais : « Que ceux qui inclinent à juger durement M^{elle} Cook suspendent leur jugement jusqu'à ce que j'apporte une preuve certaine qui, je le crois, sera suffisante pour résoudre la question. »

Dans cette lettre, je décrivais un incident qui, selon moi, était très propre à me convaincre que

²² Publiées dans l'édition française de *Force psychique* de Crookes, et dans *Katie King*. (Paris, Librairie Leymarie.)

Katie et M^{elle} Cook étaient deux êtres matériels différents. Lorsque Katie était hors du cabinet, debout devant moi, j'entendis un son plaintif venant de M^{elle} Cook qui était dans le cabinet. Je suis heureux de dire aujourd'hui que j'ai obtenu « *la preuve absolue* » dont je parlais dans la lettre ci-dessus mentionnée.

Le 12 mars, pendant une séance chez moi, et après que Katie eut marché au milieu de nous, qu'elle nous eut parlé pendant quelque temps, elle se retira derrière le rideau qui séparait mon laboratoire, où l'assistance était réunie, de ma bibliothèque qui, temporairement, faisait l'office de cabinet. An bout d'un moment, elle revint au rideau et m'appela à elle en disant : « Entrez dans la chambre, et soulevez la tête de mon médium : elle a glissé à terre. » Katie était alors debout devant moi, vêtue de sa robe blanche habituelle et coiffée de son turban. Immédiatement, je me dirigeai vers la bibliothèque pour relever M^{elle} Cook, et Katie fit quelques pas de côté pour me laisser passer. En effet, M^{elle} Cook avait glissé en partie de dessus le canapé, et sa tête pendait dans une position très pénible. Je la remis sur le canapé, et malgré l'obscurité, j'eus la vive satisfaction de constater que M^{elle} Cook n'était pas revêtue du costume de Katie, mais qu'elle portait son vêtement ordinaire de velours noir, et gisait en une profonde léthargie. Il ne s'était pas écoulé plus de trois secondes entre le moment où je vis Katie en robe blanche devant moi, et celui où je relevai M^{elle} Cook sur le canapé en la tirant de la position où elle se trouvait.

En retournant à mon poste d'observation, Katie apparut de nouveau, et annonça qu'elle espérait pouvoir se montrer à moi en même temps que son médium. Le gaz fut baissé, et elle me demanda une lampe à phosphore que j'avais préparée. Après s'être montrée à sa lueur pendant quelques secondes, elle me la remit dans les mains en disant : « Maintenant, entrez, et venez voir mon médium. » Je la suivis de près dans ma bibliothèque et, à la lueur de ma lampe, je vis M^{elle} Cook reposant sur le sofa exactement comme je l'y avais laissée. Je regardai autour de moi pour voir Katie, mais elle avait disparu. Je l'appelai, mais je ne reçus pas de réponse.

Je repris ma place et Katie reparut bientôt, et me dit que tout le temps elle était restée debout auprès de M^{elle} Cook. Elle demanda alors si elle ne pourrait pas elle-même essayer une expérience, et prenant de mes mains la lampe à phosphore, elle passa derrière le rideau, me priant de ne pas regarder dans le cabinet pour le moment. Au bout de quelques minutes, elle me rendit la lampe en me disant qu'elle n'avait pas pu réussir, qu'elle avait épuisé tout le fluide du médium, mais qu'elle essaierait de nouveau une autre fois. Mon fils aîné, un garçon de quatorze ans, qui était assis en face de moi, dans une position telle qu'il pouvait voir derrière le rideau, me déclara qu'il avait vu distinctement la lampe à phosphore paraissant flotter dans l'espace au-dessus de M^{elle} Cook, et l'éclairant pendant qu'elle était étendue sans mouvement sur le sofa, mais qu'il n'avait pu voir personne tenir la lampe.

Je passe maintenant à notre réunion d'hier soir à Hackney. Jamais Katie ne m'était apparue avec une aussi grande perfection ; pendant près de deux heures elle s'est promenée dans la chambre, en causant familièrement avec tous les assistants. Plusieurs fois elle prit mon bras en marchant, et mon impression que c'était une femme vivante qui se trouvait à côté de moi, et non pas une ombre de l'autre monde, cette impression, dis-je, fut si forte, que la tentation de répéter une récente et curieuse expérience devint presque irrésistible.

Pensant donc que si je n'avais pas un esprit près de moi, il y avait tout au moins une dame, je lui demandai la permission de la prendre dans mes bras, afin de me permettre de vérifier les intéressantes observations qu'un expérimentateur hardi avait récemment fait connaître d'une manière tant soit peu proluxe.

Cette permission me fut gracieusement accordée, et en conséquence, j'en usai – comme tout homme bien élevé peut le faire. Je pus constater que le « fantôme » (qui, du reste, ne fit aucune résistance) était un être aussi matériel que M^{elle} Cook elle-même.

Katie assura alors qu'elle se croyait capable de se montrer en même temps que M^{elle} Cook. Je baissai le gaz, et ensuite, avec ma lampe à phosphore, je pénétrai dans la pièce qui servait de cabinet. Mais préalablement, j'avais prié un de mes amis, qui est habile sténographe, de noter toute observation que je pourrais faire pendant que je serais dans ce cabinet, car je connais l'importance qui s'attache aux premières impressions, et je ne voulais pas me confier à ma mémoire plus qu'il n'était nécessaire. Ses notes sont en ce moment devant moi.

J'entrai dans la chambre avec précaution ; il y faisait noir, et ce fut à tâtons que je cherchai M^{elle} Cook. Je la trouvai accroupie sur le plancher.

M'agenouillant, je laissai l'air entrer dans ma lampe, et à sa lueur je vis cette jeune fille vêtue de velours noir, comme elle l'était au début de la séance, et ayant toute l'apparence d'être complètement insensible. Elle ne bougea pas lorsque je pris sa main et tins la lampe tout à fait près de son visage, et continua à respirer paisiblement.

Élevant la lampe, je regardai autour de moi, et *je vis Katie qui se tenait debout, tout près de M^{elle} Cook, et derrière elle.* Elle était vêtue d'une draperie blanche et flottante comme nous l'avions déjà vue pendant la séance. Tenant une des mains de M^{elle} Cook dans la mienne, et m'agenouillant encore, j'élevai et j'abaissai la lampe, tant pour éclairer la figure entière de Katie que pour pleinement me convaincre que je voyais bien réellement la vraie Katie que j'avais pressée dans mes bras quelques minutes auparavant, et non pas le fantôme d'un cerveau malade. Elle ne parla pas, mais elle remua la tête en signe de reconnaissance. Par trois fois différentes, j'examinai soigneusement M^{elle} Cook accroupie devant moi, pour m'assurer que la main que je tenais était bien celle d'une femme vivante et, à trois reprises différentes, je tournai ma lampe vers Katie pour l'examiner avec une attention soutenue, jusqu'à ce que je n'eusse plus le moindre doute qu'elle était bien là devant moi. A la fin, M^{elle} Cook fit un léger mouvement, et aussitôt Katie me fit signe de m'éloigner. Je me retirai dans une autre partie du cabinet et cessai alors de voir Katie, mais je ne quittai pas la chambre jusqu'à ce que M^{elle} Cook se fût éveillée et que deux des assistants eussent pénétré avec de la lumière.

Avant de terminer cet article, je désire faire connaître quelques-unes des différences que j'ai observées entre M^{elle} Cook et Katie. La taille de Katie est variable : chez moi, je l'ai vue plus grande de six pouces que M^{elle} Cook. Hier soir, ayant les pieds nus et ne se tenant pas sur la pointe des pieds, elle avait quatre pouces et demi de plus que M^{elle} Cook. Hier soir, Katie avait le cou découvert, la peau était parfaitement douce au toucher et à la vue, tandis que M^{elle} Cook a au cou une cicatrice qui, dans des circonstances semblables, se voit distinctement et est rude au toucher. Les oreilles de Katie ne sont pas percées, tandis que M^{elle} Cook porte ordinairement des boucles d'oreilles. Le teint de Katie est très blanc, tandis que celui de M^{elle} Cook est plutôt brun. Les doigts de Katie sont beaucoup plus longs que ceux de M^{elle} Cook, et son visage est également plus allongé. Dans les façons et manières de s'exprimer, il y a aussi bien des différences marquées. »

Après les observations résumées par ces deux lettres, M. William Crookes continua ses expériences, chez lui, pendant deux mois. En voici le résultat, exposé par le savant chimiste lui-même.

« Katie s'est manifestée chez moi très régulièrement et m'a permis de la photographier à la lumière artificielle. Cinq appareils complets de photographie furent donc préparés à cet effet. Ils consistaient en cinq chambres noires, une de la grandeur de la plaque entière, une de demi-plaque, une de quart ; et de deux chambres stéréoscopiques binoculaires, qui devaient toutes être dirigées sur Katie en même temps, chaque fois qu'elle poserait pour laisser prendre son portrait. Cinq bains sensibilisateurs et fixateurs furent employés et nombre de glaces furent nettoyées à l'avance, prêtes à servir, afin qu'il n'y eût ni hésitation ni retard pendant les opérations

photographiques, que j'exécutai moi-même, assisté d'un aide.

Ma bibliothèque servait de cabinet noir : elle avait une porte à deux battants qui s'ouvrait sur le laboratoire, un de ces battants fut enlevé de ses gonds, et un rideau fut suspendu à sa place pour permettre à Katie d'entrer et de sortir facilement. Ceux de nos amis qui étaient présents étaient assis dans le laboratoire en face du rideau, et les appareils étaient placés un peu derrière eux, prêts à photographier Katie quand elle sortirait, et à prendre également l'intérieur du cabinet, chaque fois que le rideau serait soulevé dans ce but. Chaque soir il y avait trois ou quatre expositions de glaces dans les cinq chambres noires, ce qui donnait au moins quinze épreuves par séance. Quelques-unes se gâtèrent au développement, d'autres en réglant la lumière. Malgré tout, j'ai quarante-quatre négatifs, quelques-uns médiocres, quelques-uns ni bons ni mauvais, et d'autres excellents.

Katie donna pour instruction à tous les assistants de rester assis et d'observer cette condition ; seul je ne fus pas compris dans cette mesure, car elle m'avait autorisé à faire ce que je voudrais, à la toucher, à entrer dans le cabinet chaque fois qu'il me plairait. Je l'ai souvent suivie dans le cabinet et l'ai vue quelquefois, elle et son médium, en même temps ; mais le plus généralement je ne trouvais que le médium en léthargie, et reposant sur le parquet : Katie et son costume blanc avaient instantanément disparu.

Durant ces derniers mois, M^{elle} Cook a fait chez moi de nombreuses visites, et y est demeurée quelquefois une semaine entière. Elle n'apportait avec elle qu'un petit sac de nuit, ne fermant pas à clef ; pendant le jour, elle était constamment en compagnie de M^{me} Crookes, de moi-même, ou de quelque autre membre de ma famille, et, ne dormant pas seule, elle n'a pu, ni jour ni nuit, rien préparer, qui fût apte à jouer le rôle de Katie King. J'ai disposé moi-même ma bibliothèque ainsi que le cabinet, et d'habitude, après que M^{elle} Cook avait dîné et causé avec nous, elle se dirigeait droit au cabinet, et à sa demande, je fermais à clef la seconde porte, gardant la clef sur moi pendant toute la séance : alors on baissait le gaz, et on laissait M^{elle} Cook dans l'obscurité.

En entrant dans le cabinet, M^{elle} Cook s'étendait sur le plancher, sa tête sur un coussin, et bientôt elle était en léthargie. Pendant les séances photographiques, Katie enveloppait la tête de son médium avec un châle, pour empêcher que la lumière ne tombât sur son visage. Fréquemment, j'ai soulevé un côté du rideau lorsque Katie était debout tout auprès, et alors il n'était pas rare que les sept ou huit personnes qui étaient dans le laboratoire pussent voir en même temps M^{elle} Cook et Katie, sous le plein éclat de la lumière électrique. Nous ne pouvions pas, alors, voir le visage du médium à cause du châle, mais nous apercevions ses mains et ses pieds ; nous la voyions se remuer péniblement sous l'influence de cette lumière intense, et par moments nous entendions ses plaintes. J'ai une épreuve de Katie et de son médium photographiés ensemble ; mais Katie est placée devant la tête de M^{elle} Cook.

Pendant que je prenais une part active à ces séances, la confiance qu'avait en moi Katie s'accroissait graduellement, au point qu'elle ne voulait plus donner de séance à moins que je ne me chargeasse des dispositions à prendre, disant qu'elle voulait toujours m'avoir auprès d'elle. Dès que cette confiance fut établie, et quand elle eut la satisfaction d'être sûre que je tiendrais les promesses que je pouvais lui faire, les phénomènes augmentèrent beaucoup en puissance, et des preuves me furent données qu'il m'eût été impossible d'obtenir si je m'étais conduit d'une manière différente.

Elle m'interrogeait souvent au sujet des personnes présentes et sur la manière dont elles seraient placées, car, dans les derniers temps, elle était devenue très nerveuse à la suite de certaines suggestions malavisées qui conseillaient d'employer la force pour aider à des modes de recherches plus rigoureuses.

Une des photographies les plus intéressantes est celle où je suis debout à côté de Katie ; elle a son

pied nu sur un point particulier du plancher. J'habillai ensuite M^{elle} Cook comme Katie ; elle et moi nous nous plaçâmes exactement dans la même position, et nous fûmes photographiés par les mêmes objectifs placés absolument comme dans l'autre expérience, et éclairés par la même lumière. Lorsque ces deux dessins sont placés l'un sur l'autre, les deux photographies de moi coïncident exactement quant à la taille, etc., mais Katie est plus grande d'une demi-tête que M^{elle} Cook, et auprès d'elle semble une forte femme. Sur beaucoup d'épreuves la largeur de son visage et la grosseur de son corps diffèrent essentiellement de son médium, et les photographies font voir plusieurs autres points de dissemblance.

Mais la photographie est aussi impuissante à dépeindre la beauté parfaite du visage de Katie, que les mots le sont eux-mêmes à décrire le charme de ses manières. La photographie peut, il est vrai, donner un dessin de sa pose ; mais comment pourrait-elle reproduire la pureté brillante de son teint, ou l'expression sans cesse changeante de ses traits si mobiles, tantôt voilés de tristesse lorsqu'elle racontait quelque amer événement de sa vie passée, tantôt souriant avec toute l'innocence d'une jeune fille, lorsqu'elle avait réuni mes enfants autour d'elle, et qu'elle les amusait en leur racontant des épisodes de ses aventures dans l'Inde.

Autour d'elle elle créait une atmosphère de vie.
Ses yeux semblaient rendre l'air lui-même plus brillant.
Ils étaient si doux, si beaux, et si pleins
De tout ce que nous pouvons imaginer des cieux,
Sa présence subjuguait à tel point, que vous n'auriez pas cru
Que ce fût de l'idolâtrie de se mettre à ses genoux.

J'ai si bien vu Katie récemment, lorsqu'elle était éclairée par la lumière électrique, qu'il m'est possible d'ajouter quelques traits aux différences que dans un précédent article j'ai établies entre elle et son médium. J'ai la certitude la plus absolue que M^{elle} Cook et Katie sont deux individualités distinctes, du moins en ce qui concerne leurs corps. Plusieurs petites marques qui se trouvent sur le visage de M^{elle} Cook font défaut sur celui de Katie. La chevelure de M^{elle} Cook est d'un brun si foncé qu'elle paraît presque noire ; une boucle de celle de Katie, qui est là sous mes yeux, et qu'elle m'avait permis de couper au milieu de ses tresses luxuriantes, après l'avoir suivie de mes propres doigts jusque sur le haut de sa tête et m'être assuré qu'elle y avait bien poussé, est d'un riche châtain doré. Un soir, je comptai les pulsations de Katie : son pouls battait régulièrement 75, tandis que celui de M^{elle} Cook, peu d'instant après, atteignait 90, son chiffre habituel. En appuyant mon oreille sur la poitrine de Katie, je pouvais entendre un cœur battre à l'intérieur, et ses pulsations étaient encore plus régulières que celles du cœur de M^{elle} Cook, lorsqu'après la séance elle me permettait la même expérience. Éprouvés de la même manière, les poumons de Katie se montrèrent plus sains que ceux de son médium, car à cette époque, M^{elle} Cook suivait un traitement médical pour un gros rhume. »

Cet être mystérieux, cette étrange Katie King, avait annoncé, dès ses premières apparitions, qu'elle ne pourrait se manifester ainsi que pendant trois ans. La fin de ce temps approchait.

« Lorsque le moment de nous dire adieu fut arrivé pour Katie, écrit encore M. Crookes, je lui demandai la faveur d'être le dernier à la voir. En conséquence, quand elle eut appelé à elle chaque personne de la société et qu'elle leur eut dit quelques mots en particulier, elle donna des instructions générales pour notre direction future et la protection à donner à M^{elle} Cook. Ensuite elle m'engagea à entrer dans le cabinet avec elle, et me permit d'y demeurer jusqu'à la fin. Après avoir fermé le rideau, elle causa avec moi pendant quelque temps, puis elle traversa la

chambre pour aller à M^{elle} Cook qui gisait inanimée sur le plancher. Se penchant sur elle, Katie la toucha et lui dit : « Éveillez-vous, Florence, éveillez-vous ! Il faut que je vous quitte maintenant.

»

M^{elle} Cook s'éveilla, et, tout en larmes, elle supplia Katie de rester quelque temps encore. « Ma chère, je ne le puis pas ; ma mission est accomplie. Que Dieu vous bénisse ! » répondit Katie. Puis elle continua à lui parler. Pendant quelques minutes elles causèrent ensemble, jusqu'à ce qu'enfin les larmes de M^{elle} Cook l'empêchèrent de parler. Suivant les instructions de Katie, je m'élançai pour soutenir M^{elle} Cook qui allait tomber sur le plancher et qui sanglotait convulsivement. Je regardai autour de moi, mais Katie et sa robe blanche avaient disparu. Dès que M^{elle} Cook fut assez calmée, on apporta une lumière, et je la conduisis hors du cabinet. »

Un mot encore, à propos de ce phénomène extraordinaire. M. Home, employé comme on l'a vu, aux premières expériences de M. Crookes, m'a personnellement exprimé son opinion que M^{elle} Cook avait été une habile farceuse et avait indignement trompé l'illustre savant, et qu'en fait de médium, il n'y avait que lui, Daniel Dunglas Home, d'absolument sûr. Il m'a même ajouté que le fiancé de M^{elle} Cook avait donné (à M. Crookes) des témoignages frappants de sa vive contrariété.

Pour qui connaît et a observé de près les rivalités des médiums – aussi marquées que celles des médecins, des acteurs, des musiciens et des femmes ce propos de M. Home ne me paraît pas avoir de réelle valeur intrinsèque. Mais avouons que le dit phénomène est véritablement tellement extraordinaire qu'on est conduit à chercher toutes les explications possibles avant de l'admettre. C'est d'ailleurs là l'opinion de M. Crookes lui-même.

« Pour me convaincre, dit-il, j'ai été constamment en garde, et M^{elle} Cook s'est prêtée à toutes les investigations. Quelque épreuve que j'aie proposée, elle a accepté de s'y soumettre avec la plus grande bonne volonté ; sa parole est franche et va droit au but, et je n'ai jamais rien vu qui pût en rien ressembler à la plus légère apparence du désir de tromper. Vraiment, je ne crois pas qu'elle pût mener une fraude à bonne fin, si elle avait voulu l'essayer ; et si elle l'eût tenté, elle eût été très vite prise, car, une telle manière de faire est tout à fait étrangère à sa nature. Et quant à imaginer qu'elle ait été capable de concevoir et de mener pendant trois ans, avec un plein succès, une aussi gigantesque imposture, et que pendant ce temps elle se soit soumise à toutes les conditions qu'on a exigées d'elle, qu'elle ait supporté les recherches les plus minutieuses, qu'elle ait voulu être inspectée à n'importe quel moment, soit avant, soit après les séances ; qu'elle ait obtenu plus de succès dans ma maison que chez ses parents, sachant qu'elle y venait expressément pour se soumettre à de rigoureux essais scientifiques, – quant à imaginer, dis-je, que la Katie King des trois dernières années puisse être le résultat d'une imposture, cela fait encore plus de violence à la raison et au bon sens que de croire à sa réalité. »

Il n'est peut-être pas superflu de compléter encore ces récits de William Crookes par un extrait du journal *The Spiritualist*, du 29 mai 1874.

« Dès le commencement de la médiumnité de Miss Cook, l'Esprit Katie King ou Annie Morgan, qui avait produit le plus de manifestations physiques, avait annoncé qu'il n'avait le pouvoir de rester auprès de son médium que pendant trois ans, et qu'après ce temps il lui ferait ses adieux pour toujours. La fin de cette période arriva jeudi dernier, mais avant de quitter son médium, il accorda à ses amis encore trois séances.

La dernière eut lieu le jeudi 21 mai 1874. Parmi les spectateurs était M. William Crookes. A 7 heures 23 minutes du soir, M. Crookes conduisit Miss Cook dans le cabinet obscur, où elle s'étendit sur le sol, la tête appuyée sur un coussin. A 7 heures 28 minutes, Katie parla pour la première fois, et à 7 heures 30 minutes elle se montra en dehors du rideau et dans toute sa forme.

Elle était vêtue de blanc, les manches courtes et le cou nu. Elle avait de longs cheveux châtain clair, de couleur dorée, tombant en boucles des deux côtés de la tête et le long du dos jusqu'à la taille. Elle portait un long voile blanc qui ne fut abaissé qu'une ou deux fois sur son visage pendant la séance.

Le médium avait une robe bleu clair en mérinos. Pendant presque toute la séance, Katie resta debout devant nous ; le rideau du cabinet était écarté et tous pouvaient voir distinctement le médium endormi, ayant le visage couvert d'un châle rouge, pour le soustraire à la lumière. Katie parla de son départ prochain et accepta un bouquet que M. Tapp lui avait apporté, ainsi que quelques lys attachés ensemble et offerts par M. Crookes. Elle invita M. Tapp à délier le bouquet et à poser les fleurs devant elle sur le plancher ; elle s'assit alors à la manière turque et nous pria tous d'en faire autant autour d'elle. Alors elle partagea les fleurs et donna à chacun un petit bouquet qu'elle entourait d'un ruban bleu.

Elle écrivit aussi des lettres d'adieu à quelques-uns de ses amis, en les signant « Annie Owen Morgan » et en disant que c'était son vrai nom pendant sa vie terrestre. Elle écrivit également une lettre à son médium, et choisit pour ce dernier un bouton de rose comme cadeau d'adieu. Katie prit alors des ciseaux, coupa une mèche de ses cheveux et nous en donna à tous une large part. Elle prit ensuite le bras de M. Crookes, fit le tour de la chambre, et serra la main de chacun. Katie s'assit de nouveau, coupa plusieurs morceaux de sa robe et de son voile, dont elle fit des cadeaux. Voyant de si grands trous à sa robe, et tandis qu'elle était assise entre M. Crookes et M. Tapp, on lui demanda si elle pourrait réparer le dommage ainsi qu'elle l'avait fait en d'autres circonstances. Elle présenta alors la partie coupée à la clarté de la lumière, frappa un coup dessus, et, à l'instant, cette partie fut aussi complète et aussi nette qu'auparavant. Ceux qui se trouvaient près d'elle, examinèrent et touchèrent l'étoffe avec sa permission ; ils affirmèrent qu'il n'existait ni trou, ni couture, ni aucune partie rapportée, là où, un instant auparavant, ils avaient vu des trous de plusieurs pouces de diamètre. Elle donna ensuite ses dernières instructions à M. Crookes. Puis, paraissant fatiguée, elle ajouta tristement que sa force disparaissait, et réitéra à tous ses adieux de la manière la plus affectueuse. Les assistants la remercièrent pour les manifestations merveilleuses qu'elle leur avait accordées.

Tandis qu'elle dirigeait vers ses amis un dernier regard, grave et pensif, elle laissa tomber le rideau qui la cacha. On l'entendit réveiller le médium qui la pria, en versant des larmes, de rester encore un peu ; mais Katie lui dit : « Ma chère, je ne le puis. Ma mission est accomplie ; que Dieu te bénisse ! » Et nous entendîmes le bruit d'un baiser. Le médium se présenta alors au milieu de nous, entièrement épuisé, et profondément consterné. »

Telles sont les expériences de sir William Crookes. J'ai tenu à rapporter ses propres observations, exposées par lui-même. L'histoire de Katie King est assurément l'une des plus mystérieuses, des plus incroyables, qui existent dans toutes les recherches spirites, et en même temps, l'une des plus scrupuleusement étudiées par la méthode expérimentale, y compris la photographie.

Le médium, miss Florence Cook, a épousé, en 1874, M. Elgie Corner, et a, dès lors, à peu près cessé sa contribution aux recherches psychiques. On m'a assuré que plusieurs fois on l'a surprise, elle aussi, en flagrant délit de tricherie. Toujours l'hystérie ! Mais les investigations de Crookes ont été conduites avec un tel soin et une telle compétence qu'il est bien difficile de se refuser à les admettre.

D'ailleurs, ce savant n'a pas été le seul à étudier la médiumnité de Florence Cook. On peut consulter sur ce sujet, entre autres, un ouvrage contenant un grand nombre de témoignages, et plusieurs des photographies dont-il a été question plus haut²³. Ces témoignages forment un

²³ *Katie King, histoire de ses apparitions*. Paris, Leymarie, 1899. Je n'ai pas cru devoir reproduire ici ces

faisceau de documents dont l'étude est des plus instructives. Celui du grand chimiste les domine tous, assurément ; mais il ne diminue pas la valeur intrinsèque de chacun d'eux. Les observations concordent et se confirment mutuellement. Quant à l'explication, Crookes ne pense pas que nous puissions la trouver. Cette apparition était-elle ce qu'elle disait être ? Rien ne le prouve. Ne serait-ce pas un double du médium, une production de sa force psychique ?

Le savant chimiste n'a pas changé d'opinion, comme on l'a prétendu, sur l'authenticité des phénomènes étudiés par lui. Dans un discours prononcé au Congrès de l'Association britannique pour l'Avancement des sciences, réuni à Bristol en 1898, et dont il était président, il s'est exprimé comme il suit :

« Aucun incident de ma carrière scientifique n'est plus universellement connu que la part que j'ai prise à certaines recherches psychiques. Trente ans se sont écoulés depuis mes premiers comptes rendus d'expériences, tendant à démontrer qu'il existe une force utilisée par des Intelligences autres que les ordinaires intelligences humaines. Cet épisode de ma vie est naturellement bien connu de ceux qui m'ont fait l'honneur de m'inviter à devenir votre président.

Il y a peut-être dans mon auditoire plusieurs personnes qui se demandent curieusement si j'en parlerai ou si je garderai le silence. J'en parlerai, quoique brièvement. Je n'ai pas le droit d'insister ici sur une matière encore sujette à controverse, sur une matière qui, comme Wallace, Lodge, Barrett l'ont déjà montré, n'attire pas encore l'intérêt de la majorité des savants, mes collègues, bien qu'elle ne soit nullement indigne des discussions d'un congrès comme celui-ci. Passer ce sujet sous silence *serait un acte de lâcheté* que je n'éprouve aucune tentation de commettre.

Le chercheur n'a pas autre chose à faire qu'à marcher droit devant lui, « à explorer dans tous les sens, pouce par pouce, avec sa raison pour flambeau », à suivre la lumière partout où elle pourra le conduire, quand même cette lumière ressemblerait par moments à un feu follet.

Je n'ai rien à rétracter. Je m'en tiens à mes déclarations antérieurement publiées. Je pourrais même y ajouter beaucoup. Dans ces premiers exposés, je ne regrette qu'une certaine crudité qui, à bon droit sans doute, fut une des causes pour lesquelles le monde scientifique refusa de les accepter. Tout ce que je savais à cette époque se bornait à la certitude que certains phénomènes nouveaux pour la science avaient bien eu lieu, constatés par mes sens dans tout leur calme et, mieux encore, enregistrés automatiquement par des instruments. Je ressemblais alors à un être à deux dimensions ; qui serait arrivé au point singulier d'une surface de Niemann et se trouverait, d'une manière inexplicable, très légèrement en contact avec un plan d'existence autre que le sien. Aujourd'hui, je crois que je vois un peu plus loin. J'entrevois une certaine cohérence dans ces étranges et décevants phénomènes ; j'entrevois une certaine connexité entre ces forces inconnues et les lois déjà connues. Ce progrès est dû, pour la plus grande partie, à une autre association dont, cette année, j'ai l'honneur d'être aussi le président : la Société pour les Recherches psychiques. Si je présentais aujourd'hui pour la première fois ces recherches au monde scientifique, je choiserais un point de départ différent de celui que j'ai choisi jadis. Il serait bon de commencer par la *télépathie*²⁴, en posant, ce que je crois être une loi fondamentale, que les pensées et les images peuvent être transportées d'un esprit dans un autre sans l'emploi des sens, que des connaissances peuvent pénétrer dans l'esprit humain sans passer par aucun des chemins

photographies, parce qu'elles ne me paraissent pas provenir de M. Crookes même. Florence Cook est morte, à Londres, le 22 avril 1904.

²⁴ C'est ce que j'ai fait, pour ma part, en publiant d'abord (1900) mon ouvrage *l'Inconnu et les Problèmes psychiques*.

jusqu'aujourd'hui connus.

Bien que cette recherche nouvelle ait fait jaillir des faits importants en ce qui concerne la nature humaine, elle n'a pas encore atteint la position expérimentale qui lui permettrait d'être examinée utilement par l'un de nos comités. Partant, je me bornerai à signaler la direction dans laquelle l'investigation scientifique peut légitimement s'engager. Si la télépathie existe, nous sommes en présence de deux faits matériels : un changement physique produit dans le cerveau de A, le sujet suggestionneur, et un changement physique analogue produit dans le cerveau de B, le sujet récepteur de la suggestion. Entre ces deux faits physiques, il doit exister toute une chaîne de causes physiques. Quand on commencera à connaître cette série de causes intermédiaires, alors cette investigation rentrera dans le domaine de l'une des sections de l'Association britannique. Cette série de causes réclame la présence d'un milieu. Tous les phénomènes de l'Univers sont, on peut le présumer, en quelque sorte continus, et il est antiscientifique d'appeler à son aide des agents mystérieux, alors que chaque nouveau progrès de la science nous démontre que les vibrations de l'éther ont des pouvoirs et des qualités amplement suffisants pour rendre compte de tout, même de la transmission de pensée. Quelques physiologistes supposent que les cellules essentielles des nerfs ne sont pas en contact, mais qu'elles sont séparées par un étroit intervalle qui s'élargit pendant le sommeil et disparaît presque pendant l'activité mentale de la veille. Cette condition est si singulièrement semblable à celle d'un *cohéreur* de Branly ou de Lodge, qu'elle suggère une autre analogie.

La structure du cerveau et celle des nerfs étant pareille, on conçoit qu'il puisse y avoir dans le cerveau des masses de semblables cohéreurs nerveux dont la fonction spéciale peut être de recevoir les impulsions apportées du dehors par une série d'ondes de l'éther d'un ordre de grandeur appropriée. Roentgen nous a familiarisés avec un ordre de vibrations d'une petitesse extrême, à l'égard-même des ondes les plus ténues dont nous avons précédemment connaissance, et de dimensions comparables aux distances entre les centres des atomes dont notre Univers matériel est composé ; et il n'y a pas de raisons pour supposer que nous ayons atteint les extrêmes limites de la fréquence. On sait que l'action de la pensée est accompagnée de certains mouvements moléculaires dans le cerveau, et ici nous avons des vibrations physiques capables, par leur extrême petitesse, d'agir directement sur chaque molécule, puisque leur rapidité approche de celle des mouvements internes et externes des atomes eux-mêmes.

Les phénomènes télépathiques sont confirmés par toute une série d'expériences concordantes et par de nombreux faits spontanés qu'on ne peut expliquer autrement. Les preuves les plus variées sont peut-être tirées de l'analyse de l'activité subconsciente de l'esprit, quand cette activité, accidentellement ou intentionnellement, est amenée dans le champ d'observation de la conscience normale. Dès sa fondation, la Société pour les Recherches psychiques a démontré l'existence d'une région s'étendant en dessous du seuil de la conscience normale ; toutes ces preuves ont été pesées et réunies en un tout harmonieux par le génie opiniâtre de F. W. Myers.

Il nous faudra passer au crible de la science une masse énorme de phénomènes avant que nous puissions comprendre, en effet, une faculté aussi étrange, aussi déconcertante, demeurée pendant des âges aussi impénétrable, que l'action directe d'un esprit sur un autre esprit.

Un homme éminent, l'un de ceux qui m'ont précédé dans ce fauteuil présidentiel, a dit ceci : « Par nécessité intellectuelle, je franchis les limites des preuves expérimentales et je distingue dans cette Matière que, dans notre ignorance de ses pouvoirs latents et malgré le prétendu respect que nous avons pour son Créateur, nous avons jusqu'aujourd'hui couverte d'opprobre, la puissance de créer toute la vie terrestre et la probabilité qu'elle l'a fait. » J'aimerais mieux renverser l'apophtegme et dire : « Dans la vie, je vois la puissance de créer toutes les formes de la Matière et la probabilité qu'elle l'a fait. »

Aux vieux temps égyptiens, une inscription bien connue était gravée au-dessus du portail du temple d'Isis : « Je suis tout ce qui a été, est, ou sera ; et nul homme n'a encore soulevé mon voile. » Ce n'est pas ainsi qu'aux chercheurs modernes de la vérité apparaît la Nature – mot par lequel nous désignons l'ensemble des mystères déroutants de l'Univers. Fermement, sans fléchir, nous nous efforçons de pénétrer au cœur même de cette nature, de savoir ce qu'elle a été et de prévoir ce qu'elle sera. Nous avons déjà soulevé bien des voiles, et avec chaque nouveau voile qui tombe, sa face nous apparaît plus belle, plus auguste, plus merveilleuse. » Il serait difficile de mieux penser et de mieux dire. C'est là le langage de la véritable science, et c'est là aussi l'expression de la plus haute philosophie.

Chapitre X – Expériences diverses et observations

La preuve est faite, assurément, par tout ce qui précède. Les phénomènes médiumniques proclament l'existence de forces inconnues. Il est presque superflu d'entasser encore ici de nouveaux documents. Cependant, ces faits sont si extraordinaires, si incompréhensibles, si difficiles à admettre, que le nombre des témoignages n'est pas sans valeur, surtout lorsqu'ils sont fournis par des hommes d'un incontestable savoir. L'ancien adage juridique *Testis unus, testis nullus*, est applicable ici. Ce n'est pas une fois, c'est cent fois qu'il faut constater de pareilles extravagances scientifiques pour être sûr de leur existence. Et, en somme, tout cela est si curieux, si étrange, que l'étudiant de ces mystères n'est jamais rassasié.

Je présenterai donc encore, parmi l'immense collection d'observations que j'ai depuis longtemps réunies, celles qui méritent le plus de frapper l'attention et qui confirment une fois de plus les précédentes. Aux expériences de Crookes, il convient d'ajouter tout de suite celles du grand naturaliste anglais Sir Alfred Russel Wallace, membre aussi de la Société royale de Londres, président de la Société anglaise d'Anthropologie qui, en même temps que Darwin (juin 1858), présenta au monde la doctrine de la variation des espèces par la sélection naturelle.

Voici ce qu'il rapporte lui-même²⁵ de ses études sur la question qui nous occupe.

« C'est pendant l'été de l'année 1865 que je fus témoin, pour la première fois, des phénomènes appelés spirites. C'était chez un ami sceptique, homme de science et avocat. Les seules personnes présentes étaient de la famille même de mon hôte. Les notes suivantes, prises à cette époque, décrivent exactement ce qui s'est passé :

22 juillet 1865. Assis avec mon ami, sa femme et ses deux filles, à une large table de jeu, en plein jour. Après une demi-heure environ, de légers mouvements furent perçus et de légers coups entendus. Graduellement ils augmentèrent. Les coups devinrent très distincts, et la table se déplaça considérablement, nous obligeant tous à déranger nos chaises. Puis commença un curieux mouvement vibratoire de la table, presque comme le tremblement d'un animal vivant. J'en pouvais ressentir l'effet jusqu'à mes coudes.

Ces phénomènes furent répétés, avec des variantes, durant deux heures. En nous y essayant ensuite, nous trouvâmes que nous ne pouvions volontairement remuer la table de la même manière sans une grande dépense de force, et nous ne pûmes découvrir aucun moyen possible de produire ces coups.

A la réunion suivante, nous tentâmes l'expérience que chaque personne à son tour quittât la table, et nous constatâmes que les phénomènes continuaient identiques à ce qu'ils étaient auparavant ; et les coups non moins que le déplacement du meuble. Une fois, je priai mes compagnons de s'écarter de la table l'un après l'autre ; les phénomènes se poursuivirent, mais leur violence décroissait à mesure que diminuait le nombre des assistants, et aussitôt après que la dernière personne se fût retirée, me laissant seul à la table, il y eut deux coups violents frappés comme avec le poing.

Un gentleman qui m'avait parlé de phénomènes merveilleux constatés dans sa propre famille, entre autres, le mouvement d'objets massifs, alors que personne ne les touchait ni ne se trouvait à leur proximité, m'avait recommandé d'aller à Londres chez un médium public (M^{me} Marshall), où je pourrais voir des choses non moins surprenantes. Je céдай, et en septembre 1865, je commençai

²⁵ *On miracles and modern spiritualism*. Londres, 1875. Traduction française, Paris, 1889. (Le mot anglais *spiritualism* signifie toujours ici *spiritisme*.)

une série de visites à M^{me} Marshall. J'étais généralement accompagné d'un ami, chimiste, mécanicien, et sceptique. Voici quelques résultats de nos observations :

1. Une petite table sur laquelle étaient placées les mains de quatre personnes (y compris moi-même et M^{me} Marshall) s'éleva verticalement à environ un pied du parquet, et demeura suspendue, pendant peut-être vingt secondes, temps durant lequel mon ami, qui était assis à nous regarder, put voir la partie inférieure de la table avec ses pieds *librement suspendus au-dessus du plancher*.

2. Nous étions assis à une large table, Miss T. se trouvant à ma gauche et M. R. à ma droite : une guitare dont il avait été joué dans la main de Miss T. glissa sur le parquet, passa par-dessus mes épaules, et vint à M. R., le long des jambes duquel *elle s'éleva d'elle-même* jusqu'à ce qu'elle apparût sur la table. Moi et M. R. la surveillions soigneusement durant tout ce temps, et elle se comportait comme si elle eût été vivante elle-même, ou plutôt comme si un invisible petit enfant l'eût à grands efforts déplacée et soulevée. Les deux phénomènes furent constatés en éclatante lumière du gaz.

3. Une chaise sur laquelle était assis un parent de M. R. fût soulevée avec lui. Dans la suite, comme ce parent revenait du piano et allait s'asseoir sur cette chaise, elle s'éloigna de nouveau. Alors il voulut la saisir et la ramener à la table ; mais elle devint en apparence clouée au parquet, au point qu'il ne put la soulever. On finit pourtant par l'arracher du parquet. Cette séance eut lieu en pleine lumière du jour, par un après-midi très clair, dans une chambre au premier étage, éclairée par deux fenêtres. »

Si étranges et irréels que ces quelques phénomènes puissent sembler aux lecteurs qui n'ont rien vu de ce genre, j'affirme que ce sont des faits qui se sont présentés exactement tels que je viens de les décrire, et qu'il n'y a aucune tricherie ni illusion possibles. Dans chaque cas, avant de commencer, nous retournions sens dessus dessous les tables et les chaises, et constatons que c'étaient d'ordinaires pièces d'ameublement, et qu'il n'y avait nulle connexion entre elles et le parquet, et nous placions nos sièges où il nous plaisait, avant de nous asseoir. Plusieurs des phénomènes se produisirent entièrement sous nos propres mains, et tout à fait hors de la portée du « médium ». C'étaient des réalités tout autant que le mouvement de clous se portant vers un aimant, et l'on peut ajouter, réalités en elles-mêmes ni plus improuvables, ni plus incompréhensibles.

Les phénomènes mentaux qui se présentèrent le plus fréquemment sont le déchiffrement des noms de parents ou d'amis des personnes présentes, de leur âge, et de n'importe quelles autres particularités les concernant. L'opinion générale des sceptiques touchant ces phénomènes, est qu'ils dépendent simplement de la finesse et de l'habileté du médium à deviner les lettres qui forment le nom, par la manière dont les consultants appuient ou passent sur ces caractères, le mode ordinaire pour recevoir ces communications consistant, pour la personne intéressée, à parcourir l'alphabet imprimé, lettre par lettre, des coups indiquant les lettres qui composent le nom demandé. Je vais choisir quelques-unes de nos expériences, qui montreront combien cette explication est loin d'être acceptable.

Lorsque je reçus moi-même, pour la première fois, une communication, je pris un soin particulier d'éviter de donner aucune indication : je parcourus les lettres avec une constante régularité ; pourtant il y fut épelé correctement, d'abord le lieu où mon frère est mort, para ; puis son nom de baptême, Herbert et enfin, sur ma demande, le nom de l'ami commun qui fut le dernier à le voir, Henri Walter Bates. Notre compagnie de six personnes visitait M^{me} Marshall pour la première fois, et mon nom, aussi bien que ceux du reste des assistants, étaient inconnus de cette dame, sauf un, celui de ma sœur, mariée, et dont le nom n'était donc point un guide pour arriver au mien.

En la même réunion, une jeune fille, parente de M. R., fut avertie qu'une communication allait lui être faite. Elle prit l'alphabet, et au lieu de pointer les lettres une à une, elle glissa le crayon doucement le long des lignes avec la plus parfaite continuité. Je la suivais, et écrivais à mesure les lettres qu'indiquaient les frappements. Le nom obtenu était extraordinaire, les lettres disant : Thomas Doe Thacker. Je pensais qu'il devait y avoir une erreur dans la dernière partie ; mais le nom était bien Thomas Doe Thacker, le père de la jeune fille, chaque lettre étant exacte. Nombre d'autres noms, lieux et dates, furent déchiffrés avec une égale justesse ; mais je cite, ces deux cas, parce que je suis sûr que nulle clef n'était donnée par laquelle les noms eussent pu être devinés, même par l'intelligence la plus extranaturellement aiguë.

Un autre jour, j'accompagnais chez M^{me} Marshall ma sœur et une dame qui n'y était jamais allée, et nous eûmes une très curieuse illustration de l'absurdité qu'il y a à imputer le déchiffrement des noms à l'hésitation du consultant et à la finesse du médium. Cette dame souhaita que lui fût donné le nom d'un ami particulier décédé, et pointa les lettres de l'alphabet selon le procédé usuel : je les écrivais à mesure qu'elles étaient frappées. Les trois premiers caractères furent y, r, n. « Oh ! dit la dame, cela n'a pas de sens ». Aussitôt vint un e, et je crus deviner ce que c'était : « S'il vous plaît, dis-je, continuez, je comprends. » La communication fut ensuite donnée ainsi : yrnehkcoffej. La dame ne s'y reconnaissait pas davantage, jusqu'à ce que je séparai de la sorte : Yrneh Kcoffej, ou Henry Jeffcock, le nom de l'ami, épelé à l'envers²⁶.

Voici un phénomène qui nécessite, à la fois, force et intelligence : la table ayant été examinée au préalable, une feuille de papier à lettres fut marquée en secret par moi et placée avec un crayon de plomb sous le pied central du meuble, tous les assistants ayant leurs mains sur la table. Au bout de quelques minutes, des coups furent entendus, et, prenant le papier, j'y trouvai tracé, d'une écriture légère, le mot *William*. Une autre fois, un ami de province, totalement étranger pour le médium et dont le nom n'avait jamais été mentionné, m'accompagnait : lorsqu'il eut reçu ce qui était donné pour être une communication de son fils, un papier fut mis sous la table, et après très peu de minutes, nous y trouvâmes écrit : Charley T. Dodd, le nom exact. Il n'y avait aucune machinerie sous le meuble, et il reste simplement à se demander s'il était possible pour M^{me} Marshall de défaire ses bottines, saisir le crayon et le papier avec ses orteils, écrire sur celui-ci avec celui-là un nom qu'elle avait à deviner, et remettre ses chaussures, le tout sans ôter ses mains de dessus la table ni donner aucune indication de quoi que ce soit de ses efforts.

En novembre 1866, ma sœur découvrit qu'une dame vivant avec elle avait le don de déterminer des manifestations ; et je commençai alors dans ma propre maison une série d'observations dont je vais raconter brièvement les plus importantes.

Nous nous asseyions à une large table de jeu, sans tapis, avec toutes nos mains au-dessus, et les coups débutaient généralement au bout de peu de minutes. Il semblait qu'ils fussent frappés à la partie inférieure du battant de la table, en différentes places de ce battant. Ils changeaient de ton et de force, depuis un son analogue à celui que l'on produit en tapant avec une aiguille ou un ongle, jusqu'à d'autres pareils à des heurts de poings ou des claques. D'autres bruits rappelaient des grattements d'ongle, ou le frottement d'un doigt mouillé appuyé très fort sur le bois. La rapidité avec laquelle ces sons étaient produits et variaient est très remarquable. Ils imitaient plus ou moins exactement des bruits que nous faisons avec nos doigts sur le dessus de la table ; ils marquaient la mesure à une mélodie sifflée par quelqu'un de la compagnie ; quelquefois, à notre demande, ils exécutaient eux-mêmes un air connu, ou suivaient correctement une main battant un rythme sur la table.

²⁶ V. plus haut, les phrases qui m'ont été frappées de la même façon.

Quand de tels bruits sont entendus, à maintes reprises, dans une chambre à soi bien éclairée, sur une table à soi, et toutes les mains restant visibles, les explications que l'on donne ordinairement deviennent complètement insoutenables. Naturellement, la première impression, en entendant quelques coups seulement, est qu'un assistant les frappe avec ses pieds. Pour mettre à néant ce soupçon, nous nous sommes, plusieurs fois, agenouillés autour de la table, et pourtant les coups ont continué, et non seulement nous les avons entendus comme étant frappés sous le battant de la table, mais nous les sentions vibrer dans celle-ci. Une autre opinion est que les bruits sont dus à des glissements de tendons ou à des craquements de jointures en certaines parties du corps du médium ; et cette explication, je crois, est la plus communément acceptée par les hommes de science. Mais, dans ce cas, il faudrait expliquer comment les os ou les tendons d'une personne peuvent produire des martèlements, des tambourinements, des crépitements, des grattements, des raclements, des frottements, et répéter certains de ces sons assez rapidement pour suivre un à un les battements de doigts d'un observateur, on marquer une mesure de musique et, de plus, faire que pour chacun des assistants, ces bruits ne paraissent pas provenir du corps d'un individu mais de la table autour de laquelle on est assis, et qui vibre avec eux. Jusqu'à ce qu'on me donne cette explication, on me pardonnera de m'émerveiller de la crédulité de ceux qui acceptent une pareille naïveté.

Un phénomène encore plus remarquable, que j'ai observé avec le plus grand soin et le plus profond intérêt, est le déploiement de force considérable dans des conditions qui excluent l'action musculaire de qui que ce soit. Nous nous tenions autour d'une petite table à ouvrage, dont le dessus a environ vingt pouces de large, et nos mains étaient placées, toutes closes et serrées, les unes contre les autres, auprès du centre. Au bout d'un temps très court, le meuble oscilla de côté et d'autre, puis il sembla s'affermir sur lui-même, s'éleva verticalement de six pouces à un pied et demeura suspendu quinze ou vingt secondes. Durant ce temps, un ou deux d'entre nous purent frapper le meuble et appuyer dessus, car il opposait une résistance considérable.

Naturellement, la première impression est que le pied de quelqu'un soulève la table. Pour répondre à cette objection, je préparai le meuble, avant notre seconde tentative, sans en parler à personne, en glissant un fin papier de soie entre les supports, à un pouce ou deux de la base du pilier, de telle manière que quelque effort que ce soit pour insinuer le pied dût froisser ou déchirer le papier. La table s'éleva comme auparavant, résista à la pression exercée sur elle comme si elle eût reposé sur le dos d'un animal, s'abassa vers le plancher, s'éleva de nouveau un instant après, et enfin retomba subitement. Alors je la retournai avec quelque anxiété et, à la surprise de tous les assistants, leur montrai la délicate feuille passée au travers, absolument intacte. Trouvant que cette épreuve était ennuyeuse en ce que le papier ou le tissu devait être renouvelé chaque fois et était sujet à être brisé accidentellement avant l'expérience commencée, je construisis un cylindre de cercles et de lattes et le tendis en toile. La table fut placée à l'intérieur, comme dans un puits : ce cylindre, haut d'environ dix-huit pouces, tenait les pieds de tous et la toilette des dames à distance du meuble. La table se leva sans la moindre difficulté, toutes les mains se tenant au-dessus.

Un petit guéridon arriva tout seul vers la grande table, par le côté du médium, comme s'il était graduellement entré dans la sphère d'une puissante force attractive. Etant retombé sur le parquet, sans que personne l'eût touché, il s'agita de nouveau d'une manière étrange, presque ainsi qu'une chose vivante et comme s'il eût cherché des moyens d'aller de nouveau sur la table, il tournait ses pieds d'abord d'un côté et ensuite de l'autre. Un très large fauteuil de cuir qui se trouvait à au moins quatre ou cinq pieds du médium, roula soudain vers celui-ci, après quelques faibles mouvements préliminaires.

Il est sans doute aisé de dire que ce que je rapporte est impossible. Je maintiens que cela est

rigoureusement vrai, et que nul homme, quel que soit son talent, n'a une connaissance assez complète des pouvoirs de la Nature pour se croire autorisé à user du mot impossible à l'égard des faits que moi et bien d'autres ont constatés un si grand nombre de fois.

Nous retrouvons là, comme on le voit, ce que j'ai observé avec Eusapia et avec d'autres médiums. Sir Alfred Russel Wallace continue son récit par des faits analogues à tous ceux qui ont été décrits dans cet ouvrage, résume ensuite les expériences de Crookes, de Varley, de Morgan, et des autres savants anglais, me fait d'honneur de citer ma lettre à la société dialectique publiée plus haut, passe en revue l'histoire du spiritisme et déclare que 1° *les faits sont incontestables*, et que 2°, dans son opinion, la meilleure hypothèse explicative est celle des *esprits*, des *âmes de désincarnés*, la théorie de l'inconscient étant *manifestement insuffisante*.

Telle est aussi l'opinion de l'électricien Cromwell Varley. Pour lui, non plus, il n'y a rien de surnaturel. Les esprits désincarnés sont dans la nature, aussi bien que les incarnés. « La trivialité des communications ne doit pas étonner, si nous considérons les myriades d'êtres humains triviaux et fantasques qui chaque jour deviennent esprits, et sont les mêmes le lendemain de la mort que la veille. »

Le professeur de Morgan, le spirituel auteur du *Budget of paradoxes* (Provision de paradoxes), fine composition si remarquable dans l'*Athenium* de Londres, en 1865, exprime les mêmes opinions dans son livre sur l'Esprit (1863). Non seulement les faits sont incontestables pour lui, mais encore l'hypothèse explicative par des Intelligences extérieures à nous est la seule satisfaisante. Il raconte, entre autres, que dans une de leurs séances, un de ses amis, fort sceptique, se moquait un peu des esprits, lorsque, tandis qu'ils se tenaient tous debout (une dizaine d'expérimentateurs) autour d'une table de salle à manger, en faisant la chaîne au-dessus, *sans la toucher*, la lourde table se déplaça d'elle-même et se porta, en entraînant le groupe, vers le négateur, qu'elle poussa contre le dossier du sofa, jusqu'à ce qu'il criât : « *Arrêtez ! Assez !* »

Est-ce là, toutefois, une preuve d'esprit indépendant ? N'était-ce pas une expression de la pensée commune ? Et de même, dans les faits que Wallace vient de citer, les noms dictés n'étaient-ils pas dans le cerveau du questionneur ? Et aussi, le petit guéridon qui grimpe n'agit-il pas sous l'action physique et psychique du médium ?

Quelle que soit l'hypothèse explicative, les faits sont indéniables.

Nous avons ici, devant nous, un faisceau solide de savants anglais de premier ordre, pour lesquels la négation des phénomènes est une sorte de folie.

Les savants français sont un peu en retard sur leurs voisins. Cependant, nous en avons déjà remarqué quelques-uns dans le cours de cet ouvrage. J'y ajouterais avec satisfaction les noms du regretté Pierre Curie et du professeur d'Arsonval²⁷, de M. Branly, de M. Krebs, d'après le rapport publié par l'Institut général Psychologique en décembre 1908 sur leurs expériences faites avec Eusapia, en 1905, 1906, et 1907.

Parmi les expérimentateurs les plus judicieux des phénomènes psychiques, je dois également signaler M. J. Maxwell, docteur en médecine et (fonction bien différente), avocat général près la cour d'appel de Bordeaux. Le lecteur a déjà pu remarquer la part que ce magistrat doublé d'un savant a prise aux expériences faites à l'Agnelas en 1895. Eusapia n'est pas le seul médium avec lequel il ait étudié, et son savoir sur le sujet qui nous occupe est des mieux documentés. Il convient de présenter ici au lecteur les faits les plus caractéristiques et les conclusions essentielles

²⁷ Dans une conférence faite à la Fête du Soleil, le 22 juin 1907, M. d'Arsonval a déclaré publiquement, à propos de cet ouvrage-ci, que ces phénomènes sont *désormais inscrits dans le cadre de la science expérimentale*. C'est la première fois qu'un membre de l'Institut prononce ce jugement.

exposés dans son remarquable ouvrage²⁸. L'auteur a fait, notamment, un examen spécial des coups frappés.

*Raps ou Coups frappés*²⁹

Le contact des mains n'est pas nécessaire pour l'obtention des raps. Avec certains médiums, j'en ai obtenu très facilement sans contact. Lorsqu'on réussit à avoir des raps avec contact, un des moyens les plus sûrs pour les obtenir sans contact est de conserver un certain temps les mains appuyées sur la table, puis de les soulever avec *une extrême lenteur*, en maintenant la face palmaire tournée vers le plateau de la table, les doigts en légère extension, sans raideur. Il est rare, dans ces conditions, que les raps ne continuent pas à se faire entendre, au moins pendant quelque temps. Je n'ai pas besoin d'ajouter que les expérimentateurs doivent éviter non seulement le contact de leurs mains avec la table, mais même celui de toute autre partie de leur corps ou de leurs vêtements. Le contact de vêtements avec le meuble peut suffire à produire des raps qui n'ont rien de supranormal. Il faut donc veiller à ce que les robes des dames soient écartées avec soin des pieds de la table. En prenant les précautions nécessaires, les raps retentissent dans des conditions très convaincantes.

Avec certains médiums, l'énergie libérée est assez grande pour agir à distance ; j'ai eu l'occasion d'entendre des raps résonner sur une table qui était à près de deux mètres du médium. Nous avons fait une très courte séance et nous avons quitté la table. J'étais étendu dans un fauteuil, le médium, debout, causait avec moi, quand une série de coups fut frappée sur la table que nous venions d'abandonner. Il faisait grand jour, on était en plein été, vers cinq heures du soir. Les coups étaient forts et durèrent plusieurs minutes.

J'ai eu un grand nombre de fois l'occasion d'observer des faits du même genre. Il m'est advenu, en voyage, de rencontrer un intéressant médium. Il ne m'a pas donné la liberté de le nommer, mais je puis dire que c'est un homme honorable, instruit, occupant une situation officielle. J'ai obtenu avec lui – il ne soupçonnait pas cette faculté latente avant d'avoir expérimenté avec moi – des raps retentissants dans des salles de restaurant et dans des buffets de chemin de fer. Il suffirait d'avoir observé les raps produits dans ces conditions pour être convaincu de leur authenticité. Le bruit insolite de ces raps attirait l'attention des personnes présentes et nous gênait beaucoup. Le résultat dépassait notre attente : il est à remarquer que plus nous étions confus du bruit fait par nos raps, plus ceux-ci se multipliaient. On eût dit qu'un être taquin les produisait et s'amusait de notre embarras.

J'ai également obtenu de très beaux raps frappés sur le plancher, dans des musées, devant des tableaux de maîtres. Les plus communs sont ceux frappés, avec contact, sur la table ou sur le plancher; puis ceux qui sont frappés à distance sur des meubles. Plus rarement, je les ai entendus sur des étoffes, soit sur les assistants ou le médium, soit sur des meubles ; j'en ai entendu sur des feuilles de papier posées sur la table à expériences, sur des livres, sur des murailles, sur des tambourins, sur de menus objets en bois, notamment sur une planchette qui servait à l'écriture automatique. J'en ai observé de fort curieux avec un médium écrivain. Quand elle avait de l'écriture automatique, les raps se produisaient avec une extrême rapidité au bout du crayon. Celui-ci ne frappait pas la table ; j'ai à diverses reprises et avec beaucoup de soin mis la main sur le bout du crayon opposé à la pointe sans que celle-ci quittât un seul instant le papier appuyé sur la table : les raps retentissaient sur le bois, non sur le papier. Dans ces cas, bien entendu, le

²⁸ *Les Phénomènes psychiques*. 1 vol. In-8e. Paris, 1903.

²⁹ Rap, mot anglais signifiant coup frappé, adopté par un certain nombre de français.

médium tenait le crayon.

Les raps se produisent même quand je mets le doigt sur l'extrémité supérieure du crayon et que j'en presse la pointe contre le papier. On sent vibrer le crayon, mais il ne se déplace pas. Comme ces raps sont très sonores, j'ai calculé qu'il fallait donner un coup assez fort pour les reproduire artificiellement : le mouvement nécessaire exige un soulèvement de la pointe de 2 à 5 millimètres, suivant l'intensité des raps. Or la pointe ne paraît pas se déplacer. De plus, quand l'écriture est courante, ces raps se succèdent avec une grande rapidité et l'examen de l'écriture ne manifeste aucun temps d'arrêt : le texte est continu, aucune marque de coups n'y est perceptible, aucun épaississement des traits ne se laisse apercevoir. Ces conditions d'observation me paraissent exclure la possibilité d'une fraude.



Lévitacion très élevée d'une Table.

(Photographie instantanée.)

J'ai observé ces coups frappés, sans cause connue, jusqu'à trois mètres de distance du médium.

Ils se manifestent comme l'expression d'une activité et d'une volonté distinctes de celles des observateurs. Telle est l'*apparence* du phénomène. Il en résulte un fait curieux, c'est que non seulement les raps se révèlent comme les produits d'une action intelligente, mais encore qu'ils consentent généralement à frapper autant de fois qu'on le demande et à reproduire des rythmes déterminés, par exemple certains airs. De même ils imitent les coups frappés par les expérimentateurs, sur la demande de ceux-ci.

Souvent, les différents raps se répondent les uns aux autres, et c'est là une des plus jolies expériences auxquelles on puisse assister que d'entendre ces coups clairs, étouffés, secs ou doux, retentir simultanément sur la table, le plancher, le bois et l'étoffe des meubles. J'ai eu la bonne fortune de pouvoir étudier de près ces raps curieux, et je crois être arrivé à quelques conclusions. La première, et la plus certaine, *est leur étroite connexité avec les mouvements musculaires des assistants*. Je pourrais résumer ainsi mes observations sur ce point.

1° Tout mouvement musculaire, même faible, est généralement suivi d'un rap ;

2° L'intensité des raps ne m'a pas paru proportionnelle au mouvement fait ;

3° L'intensité des raps ne m'a pas paru varier proportionnellement à leur éloignement du médium.

Voici les faits sur lesquels s'appuient mes conclusions :

1. J'ai très fréquemment observé que lorsque l'on avait des raps faibles ou espacés, un excellent moyen pour les produire était de faire la chaîne sur la table, les mains appuyées sur celle-ci, les observateurs mettant leurs doigts en contact léger. L'un d'eux, sans rompre la chaîne, – ce qu'il fait en tenant dans la même main la main droite de son voisin de gauche et la main gauche de son voisin de droite, promène circulairement la main devenue libre au-dessus de la table, au niveau du cercle formé par les doigts étendus des observateurs. Après avoir fait ce mouvement, toujours dans le même sens, quatre ou cinq fois, c'est-à-dire après avoir tracé ainsi quatre ou cinq cercles au-dessus de la table, l'expérimentateur ramène sa main vers le centre à une hauteur variable et fait un mouvement d'abaissement de la main vers la table ; puis il arrête brusquement ce mouvement à quinze ou vingt centimètres du plateau. A l'arrêt brusque de la main correspond un rap. Il est exceptionnel que ce procédé ne donne pas un rap dès qu'il y a dans le cercle un médium capable, même faiblement, d'en produire.

On peut faire la même expérience sans toucher la table, en formant autour d'elle une sorte de chaîne fermée. L'un des assistants opère alors comme dans le cas précédent.

Je n'ai pas besoin de rappeler qu'avec certains médiums, il s'en produit sans qu'aucun mouvement ne soit exécuté : presque tous peuvent en obtenir ainsi avec l'immobilité et la patience ; mais on dirait que l'exécution d'un mouvement agit comme cause déterminante. L'énergie accumulée recevrait une sorte de stimulus.

Lévitations

Un jour, nous avons improvisé une expérience dans l'après-midi, et je me souviens d'avoir observé, dans ces conditions, une lévitation bien intéressante. Il était cinq heures du soir environ, en tout cas il faisait grand jour, dans le salon de l'Agnelas. Nous nous plaçâmes debout autour de la table ; Eusapia prit la main de l'un de nous ; l'appuya sur l'angle de la table à sa droite ; le meuble se souleva jusqu'à *la hauteur de notre front*, c'est-à-dire que le plateau de la table s'éleva jusqu'à 1m 50 au moins au-dessus du sol.

De semblables expériences sont très convaincantes, car il est impossible qu'Eusapia ait pu, dans les conditions où nous nous trouvions, soulever la table par un procédé normal. Il suffit de songer qu'elle touchait seulement l'angle de la table pour comprendre la lourdeur du poids qu'elle aurait eu à soulever si elle avait fait un effort musculaire. Elle n'avait aucune prise suffisante d'ailleurs.

Elle ne pouvait évidemment, étant données les conditions de l'expérience, employer un des procédés de fraude signalés par ses critiques, courroies ou crochets quelconques. Le phénomène n'est pas contestable. Le souffle paraît avoir une très grande action : les choses paraissent se passer comme si les assistants dégageaient, en soufflant, une force d'énergie motrice comparable à celle qu'ils dégagent en remuant rapidement les membres. Il y a là une particularité curieuse et difficilement explicable.

Une analyse plus complète des faits permet de penser que la mise en liberté de l'énergie employée dépend de la contraction des muscles et non du mouvement exécuté. Le fait qui révèle cette particularité est facile à observer. Quand on forme la chaîne autour de la table, on peut déterminer un mouvement sans contact en se serrant mutuellement les mains avec une certaine force, ou en appuyant fortement les pieds sur le sol ; le premier de ces deux moyens est de beaucoup le meilleur. Les membres n'ont exécuté qu'un mouvement insignifiant, et l'on peut dire que la contraction musculaire est à peu près le seul phénomène physiologiste observable ; il suffit cependant. Ces constatations tendent toutes à démontrer que l'agent qui détermine les mouvements sans contact a quelque connexion avec notre organisme, et probablement avec notre système nerveux.

Conditions des expériences

Il ne faut jamais perdre de vue l'importance relative des conditions morales et intellectuelles du groupe lorsqu'on expérimente. C'est là un des faits les plus difficiles à saisir et à comprendre. Mais dès que la force est abondante, la simple manifestation de la volonté peut quelquefois déterminer le mouvement. Par exemple, sur le désir exprimé par les assistants, la table se dirigera dans le sens demandé. Les choses se passent comme si cette force était maniée par une Intelligence distincte de celle des expérimentateurs. Je me hâte de dire que cela ne me paraît être qu'une apparence, et qu'il me semble avoir observé certaines ressemblances entre ces personnifications et les personnalités secondes somnambuliques.

Il y a dans ce lien apparent, entre la volonté *indirecte* des assistants et les phénomènes, un problème dont la solution m'échappe complètement encore. Je pressens que ce lien n'a rien de surnaturel, je me rends compte que *l'hypothèse spirite l'explique mal et n'y est pas adéquate* ; mais je ne puis formuler aucune explication.

L'observation attentive des rapports existant entre le phénomène et la volonté des assistants permet d'ailleurs d'autres constatations ; c'est d'abord l'effet mauvais que produit le désaccord entre les expérimentateurs. Il arrive quelquefois que l'un d'eux exprime le désir d'obtenir un phénomène déterminé ; si le fait tarde à se réaliser, le même expérimentateur, ou un autre, demandera un phénomène différent ; quelquefois plusieurs des assistants demandent plusieurs choses contradictoires en même temps. La confusion qui règne dans la collectivité se manifeste dans les phénomènes qui deviennent eux-mêmes confus et vagues³⁰.

Cependant les choses ne se passent pas absolument comme si les phénomènes étaient dirigés par une volonté qui ne serait que l'ombre ou le reflet de celle des assistants. Il arrive souvent qu'ils manifestent une grande indépendance et se refusent nettement de déférer aux désirs exprimés.

Formes de fantômes

A Bordeaux, en 1897, la pièce où nous tenions nos séances était éclairée par une très large

³⁰ Je le faisais remarquer plus haut : les forces psychiques ont autant de réalité que les forces physiques et mécaniques.

fenêtre. Les contrevents, à claire-voie, en étaient fermés ; mais quand le gaz était allumé dans une dépendance de la cuisine en retour d'équerre sur le jardin, une lumière faible pénétrait dans la pièce et éclairait les vitres de la fenêtre. Celle-ci constituait de la sorte un fond clair sur lequel, pour une moitié des expérimentateurs, certaines formes noires ont été aperçues.

Nous avons tous vu ces formes, ou plutôt cette forme, car c'est toujours la même qui s'est montrée : un profil allongé, barbu, avec un nez fortement busqué. Cette apparence disait être la tête de John, qui est la personnification habituelle avec Eusapia³¹. C'est un phénomène très extraordinaire. La première idée qui se présente à l'esprit est celle d'une hallucination collective. Mais le soin avec lequel nous observions ce curieux phénomène – et il me paraît inutile d'ajouter le calme avec lequel nous expérimentions – rend bien invraisemblable cette hypothèse.

Celle d'une fraude est encore moins admissible. La tête que nous apercevions était de grandeur naturelle et atteignait une quarantaine de centimètres du front à l'extrémité de la barbe. On ne s'explique pas comment Eusapia aurait pu cacher dans ses poches ou sous ses vêtements un carton quelconque découpé. On ne s'explique pas davantage comment elle aurait pu extraire à notre insu cette découpe, la monter sur un bâton ou sur un fil de fer, et la faire manœuvrer. Eusapia n'était pas endormie – elle voyait quelquefois elle-même le profil qui se montrait et manifestait sa satisfaction d'assister, éveillée et consciente, aux phénomènes qu'elle produisait. La faible clarté que répandait la fenêtre éclairée, était suffisante pour que l'on aperçût ses mains tenues avec soin par les contrôleurs de droite et de gauche. Il lui eût été impossible de faire manœuvrer ces objets. En effet, le profil observé paraissait se former au sommet du cabinet, à une hauteur de 1m. 25 environ *au-dessus* de la tête d'Eusapia, il descendait assez lentement et venait se placer au-dessus et en avant d'elle ; puis, après quelques secondes, il disparaissait pour reparaitre quelque temps ensuite dans les mêmes conditions. Nous nous sommes toujours assurés avec soin de l'immobilité relative des mains et des bras du médium, et l'étrange phénomène que je relate est l'un des plus certains, que j'aie jamais constatés, tant l'hypothèse de la fraude était incompatible avec les conditions dans lesquelles nous observions.

J'ai la persuasion que ces faits entreront un jour, bientôt peut-être, dans la discipline scientifique. Ils y entreront malgré tous les obstacles que l'entêtement et la crainte du ridicule accumulent sur la route. L'intolérance de certains hommes est égalée par celle de certains dogmes. Le catholicisme, par exemple, considère les phénomènes psychiques comme l'œuvre du démon. Est-il utile de combattre à l'heure actuelle une pareille théorie ? Je ne le pense pas.

Mais cette question est étrangère aux faits psychiques eux-mêmes. Ceux-ci n'ont, autant que mon expérience me permet d'en juger, rien que de naturel. Le diable n'y montre point ses griffes ; si les tables proclament qu'elles sont Satan lui-même, il n'y aura pas à les croire ; mis en demeure de prouver sa puissance, ce Satan grandiloquent sera un triste thaumaturge. Le préjugé religieux qui proscrit ces expériences comme surnaturelles est aussi peu justifié que le préjugé scientifique qui n'y voit que fraude et tromperie. Ici encore, le vieil adage d'Aristote trouve son application : la justice est dans une opinion intermédiaire.

Ces expériences du D^r Maxwell concordent, comme on le voit, avec toutes les précédentes. Les résultats constatés se confirment tous les uns par les autres.

A propos des médiums à effets physiques, je voudrais encore signaler ici celui qui a été examiné tout spécialement à Paris, en 1902, par un groupe composé en grande partie d'anciens élèves de l'École polytechnique, qui eut une douzaine de séances, en juillet et en août. Ce groupe était composé de MM. A. de Rochas, Taton, Lemerle, Baclé, de Fontenay et Dariex. Le médium était

³¹ C'est ce que j'ai observé à Montfort-l'Amaury. V. pl. haut.

Auguste Politi, de Rome. Il était âgé de quarante-sept ans.

Plusieurs lévitations de table extrêmement remarquables ont été constatées et photographiées. Je reproduis ici (Pl. X.) l'une de ces photographies, prise par M. de Fontenay, et que je dois à son obligeance. C'est, assurément, l'une des plus belles qui aient été obtenues, et l'une des plus frappantes. Toutes les mains, faisant la chaîne, se tiennent avec soin écartées de la table. Il me semble que ne pas reconnaître sa valeur documentaire serait se refuser à l'évidence même. Elle a été prise instantanément, dans un coup de lumière au magnésium, et les yeux du médium avaient été recouverts d'une bande de toile pour lui éviter toute secousse nerveuse. Le même médium a été étudié à Rome en février 1904, par un groupe composé du professeur Milési de l'université de Rome, de M. Joseph Squanquarillo, de M et M^{me} Franklin Simmons, américains de passage à Rome, et de M. et M^{me} Cartoni. Ils déclarent qu'ils ont entendu sur le piano, vertical, assez éloigné des assistants, des gammes fort bien jouées, quoiqu'aucun des assistants ne sait jouer du piano, tandis que la sœur du professeur Milési, évoquée, était une très bonne pianiste.

Un deuxième phénomène musical se produisit : une mandoline, placée sur le couvercle du piano, se mit à jouer seule, tout en se balançant dans l'air, jusqu'à ce qu'elle vînt tomber, sans cesser de jouer, entre les mains des expérimentateurs formant la chaîne. Plus tard, par intervalles, le piano se souleva à son tour, en retombant avec bruit. Il faut remarquer que pour soulever ce piano, même d'un seul de ses côtés, deux hommes suffirent à peine. Après la séance, on constata que le meuble avait été déplacé d'un demi-mètre.

Voici, du reste, le résumé des phénomènes observés avec ce médium :

« Dans chaque séance, on obtint des coups très forts, frappés dans la table autour de laquelle se tenaient les expérimentateurs et le médium formant la chaîne, pendant que la lampe à lumière rouge était sur la table même. « Si l'on voulait reproduire des coups aussi secs et puissants, dit M. C. Caccia, rapporteur des séances, on devrait frapper de toutes ses forces sur la table avec un corps solide, alors que ceux qui se produisaient avec Politi semblaient sortir de l'intérieur de la table, comme des éclats. »

La table s'agitait à son tour ; le rideau blanc du cabinet qui se trouvait derrière le médium, à 50 centimètres de distance, se gonflait et se balançait en tous sens, comme si un vent violent eût soufflé de l'intérieur ; on entendait se mouvoir, en glissant sur le sol, une chaise qui y avait été placée avant le commencement de la séance et qui fut ensuite jetée violemment à terre ; au cours de la cinquième séance, elle sortit même du cabinet, en présence de tout le monde, et elle s'arrêta près du médium.

Ces phénomènes se produisirent à la lumière rouge d'une lampe de photographe. A l'obscurité complète, au cours de la troisième séance, il se passa un phénomène extraordinaire, d'autant plus qu'on avait pris des mesures spéciales pour empêcher toute tentative de fraude. Le médium était contrôlé par deux assistants qui, fort défiants, s'étaient placés à sa droite et à sa gauche, et lui tenaient les mains et les pieds.

A un certain moment, le médium ordonna d'enlever les mains de la table et de ne pas en empêcher les mouvements ; surtout de ne pas rompre la chaîne. On entend aussitôt un grand tapage dans le cabinet. Le médium demande que l'on fasse la lumière, et à la grande stupéfaction de tous, on constate que la table, qui était de forme rectangulaire et ne pesait pas moins de 18 kilos, se trouvait renversée sur le sol du cabinet. Les contrôleurs déclarèrent que le médium était resté immobile. Il est à remarquer :

1° Que la table dut se lever assez haut pour dépasser les têtes des assistants ;

2° Qu'elle dut passer au-dessus du groupe formant la chaîne ;

3° Que, comme l'ouverture du cabinet ne mesurait que 92 centimètres, et la table, de son côté le plus étroit, 75 centimètres, il ne restait que 17 centimètres libres pour passer par cette ouverture ;

4° Que la table dut entrer par son côté le plus étroit, ensuite tourner dans le sens longitudinal, qui est de la longueur d'un mètre, se renverser et se placer sur le parquet ; que toute cette manœuvre si difficile a été exécutée en quelques secondes, dans l'obscurité la plus complète et sans qu'aucun des assistants ait été même légèrement touché³². »

On obtint aussi des phénomènes lumineux ; les lumières apparaissaient et disparaissaient en l'air ; quelques-unes dessinaient une courbe. Elles n'avaient aucune irradiation. Dans la cinquième séance, tout le monde put constater l'apparition de deux croix lumineuses de dix centimètres de hauteur environ.

Dans la dernière séance, le tambour de basque à grelots, qui avait été frotté de phosphore, tournoya de tous côtés dans la chambre, de telle façon qu'on pouvait suivre tous ses mouvements. Pendant presque toutes les séances, on constata aussi des attouchements mystérieux, ceux, entre autres, produits par une main énorme et velue.

Dans les première, quatrième et cinquième séances on eut des « matérialisations ». Le prof. Italo Palmarini crut reconnaître sa fille morte depuis trois ans. Il se sentit embrasser ; tout le monde entendit le bruit du baiser. La même manifestation eut lieu à la cinquième séance ; le professeur Palmarini crut encore reconnaître la personnalité de sa fille. On visitait le médium au début de chaque séance, et on le plaçait ensuite *dans une sorte de gros sac*, confectionné tout exprès, et *que l'on fermait au cou, aux mains et aux pieds*.

Un autre médium, le russe Sambor, a été l'objet de nombreuses expérimentations pendant six ans à Saint-Petersbourg (1897-1902). Il est intéressant de résumer encore ici le Rapport publié à cet égard par M. Petrovo-Solovovo³³.

« Dans les premières séances, on signala l'agitation violente d'un grand paravent placé derrière le médium, dont les pieds et les mains étaient soigneusement tenus ; une table remua seule dans une chambre voisine ; dans un cône de métal posé sur une table, enfermant un bout de papier et un crayon, *et cloué* ensuite, on trouva, en le déclouant, une phrase écrite sur le papier, par une écriture en miroir (écriture qu'il faut lire dans un miroir ou par transparence) et un ruban ; on a essayé d'autres passages de la matière à travers la matière, dont aucun n'a réussi ; mais ensuite les procès-verbaux relatent les expériences suivantes :

Au mois de février 1901, une séance de Sambor eut lieu chez moi, dans mon cabinet de travail, aux fenêtres duquel j'avais suspendu des rideaux de calicot noir, de sorte que la chambre était plongée dans une obscurité complète. Le médium occupa une place dans la chaise. Les voisins du médium étaient M. J. Lomatzsch à sa droite, moi-même à sa gauche. Les mains et les pieds de Sambor étaient tenus tout le temps d'une manière satisfaisante.

Les phénomènes commencèrent à se développer bientôt. Je n'ai pas l'intention de m'attarder à les décrire, mais je désire relater un cas remarquable de passage de la matière à travers la matière.

M. Lomatzsch, contrôleur de droite, déclare qu'on arrache de dessous lui la chaise sur laquelle il est assis. C'est en redoublant d'attention que nous continuons à contrôler le médium. La chaise de M. Lomatzsch est bientôt enlevée définitivement, de sorte qu'il est obligé de se tenir debout.

³² Les journaux italiens ont publié une photographie pittoresque de la table élevée presque à la hauteur du plafond, ayant passé par-dessus les têtes et se renversant (V. A. De Rochas, *Extériorisation de la Motricité*, 4^e éd.). Je ne la reproduis pas, parce qu'elle ne me paraît pas authentique. Les observateurs déclarent, d'ailleurs, n'avoir constaté ce fait qu'*après* sa production.

³³ *Annales des Sciences psychiques*, 1902.

Quelque temps après, il déclare qu'on essaie de lui suspendre la chaise sur la main avec laquelle il tient Sambor. Puis la chaise disparaît subitement du bras de M. Lomatzsch, et au même moment je sens une légère pression sur mon bras gauche (sur celui de mes bras qui était uni non au médium, mais à mon voisin de gauche, M. A. Weber) ; après quoi je sens que quelque chose de lourd est suspendu à mon bras. Lorsque la bougie eut été allumée, nous vîmes tous que *mon bras gauche avait été passé à travers le dossier de la chaise* ; de cette façon, la chaise était suspendue précisément sur celui de mes bras qui était uni non à Sambor, mais à mon voisin de gauche. Je n'avais pas lâché les mains de mes voisins. »

Une observation pareille se passe de commentaires, ajoute ici le rapporteur, M. Petrovo Solovovo. Le fait est tout simplement incompréhensible. Voici maintenant quelques autres phénomènes observés (mai 1902) :

« 1° Une pomme de cèdre, une vieille monnaie en cuivre qui se trouva être une monnaie persane de 1723, et un portrait photographique d'amateur d'une jeune femme en deuil, inconnue de tous les assistants, furent trouvés, venant on ne sait d'où ni de quelle façon, sur la table autour de laquelle on était assis ;

2° Divers objets, qui étaient dans la chambre, furent transportés sur la table par la force mystérieuse un thermomètre suspendu au mur, derrière le piano, à une distance d'à peu près deux ou trois archines (1m52 à 2m13) du médium ; une grande lanterne placée sur le piano et se trouvant à un archine ou un archine et demi (de 0m71 à 1m6) derrière le médium ; plusieurs tas de cahiers de notes qui se trouvaient sur ce même piano ; un portrait encadré ; la bobèche, la bougie et les différentes parties d'un chandelier appartenant au piano.

3° A plusieurs reprises, une sonnette en bronze placée sur la table fut soulevée dans l'air par la force mystérieuse et tinta bruyamment. A la demande des assistants, elle fut une fois transportée sur le piano (contre lequel elle frappa avec bruit) et, de là, de nouveau sur la table.

4° On avait placé derrière le médium des chaises inoccupées. Une d'elles fut, à plusieurs reprises, soulevée et placée avec bruit sur la table, au milieu des assistants, et sans accrocher aucun d'eux. Sur la table, cette chaise remua, tomba et se releva à plusieurs reprises ;

5° Une de ces mêmes chaises se trouva suspendue par le dossier sur les mains jointes du médium et de M. de Poggenpohl. Avant le commencement de la partie de la séance durant laquelle ce phénomène eut lieu, un ruban de toile, passé à travers les manches du médium, avait été, à plusieurs reprises, fortement enroulé autour du poignet de N. de Poggenpohl ;

6° A la demande des assistants, la force mystérieuse arrêta, à plusieurs reprises, le jeu de la boîte à musique placée sur la table autour de laquelle on était assis ; après quoi la boîte joua de nouveau ;

7° Une feuille de papier et un crayon, placés sur la table, furent jetés sur le parquet, et tout le monde entendit distinctement le crayon courir sur le papier en pressant fortement dessus, mettre avec bruit un point à la fin de ce qui avait été écrit ; après quoi, le crayon a été reposé sur la table ;

8° Cinq des expérimentateurs déclarèrent avoir été touchés par une main inconnue.

9° A deux reprises, la force mystérieuse tira des sons du piano. La première fois, cela eut lieu alors que le couvercle du clavier était ouvert. La seconde fois, les sons se firent entendre après que ce couvercle *eut été fermé à clé*, la clé restant sur la table au milieu de nous. D'abord, la force mystérieuse commença par jouer une mélodie sur les notes hautes et prit deux ou trois fois des trilles ; ensuite, des accords sur les notes basses se firent entendre simultanément avec cette mélodie et, alors que le piano jouait, la boîte à musique placée sur la table se mit à jouer aussi, le tout pendant plusieurs minutes ;

10° Durant tous les phénomènes qui ont été décrits, le médium paraissait plongé dans une transe

profonde et restait à peu près immobile ; les phénomènes n'étaient accompagnés d'aucun « remue-ménage ». Ses mains et ses pieds étaient tout le temps contrôlés par ses voisins. MM. de Poggenpohl et Loris-Melikow virent, à plusieurs reprises, quelque chose de long, de noir et de mince se détacher de lui pendant les phénomènes et se tendre vers les objets. »

J'ajouterai, en terminant, que ce médium était accusé de cupidité et d'intempérance. Ces séances ont été les dernières (il est mort quelques mois après). Mais, en vérité, je ne puis me défendre d'un attendrissement en pensant au défunt Sambor. Lui, ce Petit-Russien, ancien employé des télégraphes, dégrossi par les six ou sept hivers qu'il avait passés à Saint-Pétersbourg, se peut-il que la nature aveugle l'eût choisi pour être l'intermédiaire entre notre monde et le douteux Au-delà ? Ou, tout au moins, un autre monde d'êtres dont la nature précise, n'en déplaise aux spirites, serait pour moi une énigme, si j'y croyais absolument.

C'est sur cette parole de doute, le doute n'est-il pas, hélas, le résultat le plus certain des expériences médiumniques ? que je terminerai ce rapport.

A toute cette série si variée d'observations et d'expériences, nous pourrions en ajouter beaucoup d'autres encore. En 1905, MM. Charles Richet et Gabriel Delanne en ont fait de retentissantes à Alger ; mais il n'est pas impossible que la fraude s'y soit glissée, malgré toutes les précautions prises par les expérimentateurs. Les photographies du fantôme Bien-Boa ont un aspect artificiel. En 1906, le médium américain Miller a donné à Paris plusieurs séances dans lesquelles il semble bien que de véritables apparitions se soient manifestées. Je n'en puis rien affirmer personnellement, n'y ayant pas assisté. Deux expérimentateurs, entre autres, très compétents, ont étudié ce médium : MM. G. Delanne et G. Méry. Le premier³⁴ conclut que les apparitions vues représentent ce qu'elles disent être, c'est-à-dire des êtres décédés ; le second, au contraire, déclare dans L'Echo du Merveilleux, que « jusqu'à plus ample information, il faut se résigner à ne pas comprendre ».

Nous ne discuterons pas ici les apparitions, ni les matérialisations. On peut se demander si le fluide qui sûrement se dégage du médium, ne peut produire une sorte de condensation pouvant donner, au témoin le plus intéressé à la manifestation, l'illusion d'une identité chimérique ne durant d'ailleurs, en général, que quelques secondes. Mélange ou combinaison de fluides ? Mais il n'y a pas encore d'hypothèses à faire.

³⁴ *Revue scientifique et morale du spiritisme.*

Chapitre XI – Mon enquête sur l’observation des phénomènes inexplicés

Un certain nombre de mes lecteurs se souviennent peut-être de l’enquête générale que j’ai faite dans le cours de l’année 1899 sur l’observation des phénomènes inexplicés de télépathie, de manifestations de mourants, de rêves prémonitoires, etc., enquête publiée en partie dans mon ouvrage *L’Inconnu et les problèmes psychiques*. J’ai reçu 4.280 réponses, composées de 2.456 NON et de 1.824 oui. Sur ces dernières, il y a 1.758 lettres plus ou moins détaillées, dont un grand nombre étaient insuffisantes comme documents à discuter. Mais j’ai pu en réserver 786 importantes qui ont été classées, transcrites quant aux faits essentiels, et résumées dans l’ouvrage dont je viens de parler. Ce qui frappe dans toutes ces relations, c’est la loyauté, la conscience, la franchise, la délicatesse des narrateurs, qui tiennent à cœur de ne dire que ce qu’ils savent et comme ils le savent, sans rien ajouter ni retrancher. Chacun est là le serviteur de la vérité. Ces 786 lettres transcrites, classées et numérotées, contiennent 1.130 faits différents. Les observations exposées dans ces lettres ont présenté à mon examen plusieurs sortes de sujets, que l’on peut classer comme il suit :

Manifestations et apparitions de mourants,
Manifestations de vivants non malades,
Manifestations et apparitions de morts,
Vue de faits se passant au loin,
Rêves prémonitoires, prévision de l’avenir,
Rêves apprenant des morts,
Rencontres pressenties,
Pressentiments réalisés,
Doubles de vivants,
Communications de pensées à distance,
Impressions ressenties par des animaux,
Appels entendus à de grandes distances,
Mouvements d’objets sans cause apparente,
Portes fermées au verrou s’ouvrant seules,
Maisons hantées,
Expériences de spiritisme.

Depuis cette époque, j’ai reçu de nouveaux documents. Ce casier de ma bibliothèque manuscrite s’élève aujourd’hui à plus d’un millier de lettres, contenant environ 1.500 observations qui, scrupuleusement examinées, paraissent sincères et authentiques. Les douteuses ont été éliminées. Ces récits proviennent, en général, de personnes étonnées, soucieuses de recevoir, s’il est possible, une explication de ces faits si étranges, souvent fort impressionnants. Tous les récits qu’il m’a été possible de vérifier ont été trouvés exacts quant au fond, parfois modifiés ensuite, dans la forme, par une mémoire plus ou moins confuse.

Dans *L’Inconnu*, j’ai publié une partie de ces relations. Mais j’ai exclu de cet ouvrage³⁵ les phénomènes éloignés du plan principal, qui était la démonstration de facultés de l’âme inconnues. J’ai exclu, dis-je, les « mouvements d’objets sans cause apparente », les « portes fermées au

³⁵ Plusieurs observations publiées dans ce livre se rattachent néanmoins à celui-ci. Ainsi : un piano jouant seul (p. 108), porte s’ouvrant seule (p. 112), rideaux agités (p. 125), bonds désordonnés (p. 133), coups frappés (p.146), soumettes carillonnant (p. 168), et nombreux exemples de vacarmes inexplicés coïncidant avec des décès.

verrou et s'ouvrant seules », les « maisons hantées », les « expériences de spiritisme », c'est-à-dire précisément les faits étudiés dans cet ouvrage-ci, où j'espérais pouvoir les publier. Mais la place me manque. Dans mon désir d'offrir aux lecteurs la documentation la plus complète possible, pour fixer leur opinion définitive, j'ai été débordé, et ne puis maintenant ajouter encore ici ces observations, moins importantes, d'ailleurs, que les précédentes, et faisant souvent double emploi avec elles. Il est cependant particulièrement intéressant d'en signaler quelques-unes.

Tout d'abord, voici une communication d'une certaine valeur intrinsèque, qui m'a été remise par mon ami regretté Victorien Joncières, le compositeur de musique bien connu, auteur de *Dimitri*, inspecteur général du ministère des Beaux-arts. Il s'agit d'une observation faite par lui-même, à son complet ébahissement.

« J'étais en tournée d'inspection des écoles de musique de province, dans une ville que je ne puis nommer pour les raisons que je vous ai dites. Je sortais de la succursale de notre Conservatoire, après avoir examiné la classe de piano, lorsque je fus accosté par une dame qui me demanda ce que je pensais de sa fille, et si je jugeais qu'elle devait prendre la carrière artistique.

Après une conversation assez longue, dans laquelle je promis d'aller entendre la jeune artiste, je me trouvai engagé à me rendre le soir même (car je partais le lendemain) chez un de leurs amis, haut fonctionnaire de l'Etat, et à assister à une séance de spiritisme.

Le maître de la maison me reçut avec une extrême cordialité, me rappelant la promesse que j'avais faite de garder le secret sur son nom et sur celui de la ville qu'il habite. Il me présenta sa nièce, *le médium*, auquel il attribue les phénomènes qui ont lieu dans sa maison. C'est, en effet, depuis que cette jeune fille, après la mort de sa mère, est venue habiter chez lui, qu'ils ont commencé.

C'était, au début, des bruits insolites dans les murs, dans les planchers ; des meubles qui se déplaçaient sans qu'on y touchât ; des gazouillements d'oiseaux. M. X. crut d'abord à quelque farce organisée, soit par un des siens, soit par un de ses commis. Il ne découvrit, cependant, malgré la surveillance la plus active, aucune supercherie, et il finit par acquérir la conviction que les phénomènes étaient produits par des agents invisibles, avec lesquels il crut communiquer. Bientôt il obtint des coups frappés, de l'écriture directe, des apports de fleurs, etc., etc.

Il me conduisit, après ce récit, dans une grande salle aux murs nus, dans laquelle se trouvaient réunies plusieurs personnes, parmi lesquelles sa femme et un professeur de physique du lycée ; en tout, une dizaine d'assistants. Au milieu de la pièce se trouvait une énorme table en chêne, sur laquelle étaient placés du papier, un crayon, un petit harmonica, une sonnette et une lampe allumée.

– L'esprit m'a annoncé tantôt qu'il viendrait à dix heures, me dit-il ; nous avons une bonne heure devant nous. Je vais la mettre à profit pour vous lire les procès-verbaux de nos séances depuis un an.

Il déposa sur la table sa montre, qui marquait neuf heures moins cinq, et la recouvrit d'un mouchoir. Pendant une heure, il se mit à lire les histoires les plus invraisemblables. J'avais hâte, cependant, de voir quelque chose. Tout à coup, un bruyant craquement se fit dans la table. M. X. enleva le mouchoir qui recouvrait la montre : elle indiquait exactement dix heures.

– Esprit, es-tu là ? fit-il.

Personne ne touchait la table autour de laquelle, sur sa recommandation, nous formions la chaîne, nous tenant par la main. Un coup violent retentit. La jeune nièce appuya ses deux petits doigts contre le rebord de la table et nous pria de l'imiter. Et cette table, d'un poids énorme, s'éleva *bien au-dessus de nos têtes*, de telle sorte que nous fûmes obligés de nous lever pour la suivre dans son ascension. Elle se balança quelques instants dans l'espace et descendit lentement vers le sol où elle se posa sans bruit.

Alors, M. X. alla chercher un grand dessin de vitrail. Il le plaça sur la table et mit à côté un verre d'eau, une boîte à couleurs et un pinceau. Puis il éteignit la lampe. Il la ralluma au bout de deux ou trois minutes : le dessin, encore humide, était colorié en deux tons, en jaune et en bleu, *sans qu'aucun coup de pinceau eût dépassé les lignes tracées.*

En admettant que quelqu'un de l'assistance eût voulu jouer le rôle de l'esprit, comment, dans l'obscurité, aurait-il pu manier le pinceau sans sortir des limites du dessin ? J'ajouterai que la porte était hermétiquement fermée, et que pendant le très court espace de temps qu'avait duré l'opération, je n'entendis que le bruit de l'eau agitée dans le verre.

Des coups furent alors frappés dans la table, correspondant à des lettres de l'alphabet. L'esprit annonçait qu'il allait produire un phénomène spécial pour me convaincre personnellement.

Sur son ordre, la lampe fut éteinte de nouveau. L'harmonica fit alors entendre un petit motif guilleret, à *six-huit*. A peine la dernière note avait-elle cessé de résonner, que M. X... ralluma la lampe. Sur une feuille de papier à musique qui avait été mise près de l'harmonica, *le thème était écrit au crayon, très correctement.* Il n'eût pas été possible à l'un des assistants de le noter dans la nuit absolue sur *les portées* du papier.

Eparses sur la table, gisaient treize marguerites fraîchement coupées.

– Tiens, dit M. X..., ce sont des marguerites du pot de fleurs qui est au bout du couloir.

Comme je l'ai dit tout à l'heure, la porte de la salle où nous étions réunis était restée close, et personne n'avait bougé. Nous allâmes dans le couloir et nous pûmes vérifier, en voyant les tiges dégarnies de leurs fleurs, que celles-ci provenaient de la place indiquée. A peine étions-nous rentrés dans la pièce que la sonnette, qui était sur la table, s'éleva en tintant jusqu'au plafond, d'où elle retomba brusquement dès qu'elle l'eut touché.

Le lendemain, avant mon départ, j'allai rendre visite à M. X...

Il me reçut dans sa salle à manger. Par la fenêtre grande ouverte, un beau soleil de juin inondait la pièce de sa brillante clarté. Tandis que nous causions à bâtons rompus, une musique militaire retentit au loin. « S'il y a un esprit ici, dis-je en riant, il devrait bien accompagner la musique. » Aussitôt des coups rythmés, suivant exactement la cadence du pas redoublé, se firent entendre dans la table. Les crépitements s'évanouirent peu à peu, sur un *decrecendo* très habilement observé, à mesure que se perdaient les derniers éclats des cuivres.

« Un bon roulement pour finir ! » dis-je, quand ils eurent complètement cessé. Et un roulement serré répondit à ma demande, tellement violent que la table tremblait sur ses pieds. Je mis la main dessus, et je sentis très nettement les trépidations du bois frappé par une force invisible. Je demandai à visiter la table. On la renversa devant moi, et je me livrai à l'examen le plus attentif du meuble et du plancher. Je ne découvris rien. D'ailleurs, M. X... ne pouvait vraiment prévoir que pendant ma visite une musique militaire passerait, et que je demanderais à la table de l'accompagner en imitant le tambour.

Depuis, je suis retourné dans cette ville et j'ai assisté à d'autres séances également fort curieuses. Je serais enchanté, comme je vous l'ai dit, mon cher maître et ami, de vous y conduire un jour. Mais ce « haut fonctionnaire » tient absolument à rester inconnu. »

Ces observations remarquables de mon ami Joncières ont évidemment leur valeur, et sont à leur place ici, à la suite de toutes les précédentes. En voici d'autres, dues à un observateur sceptique et attentif, M. Castex-Dégrange, sous-directeur de l'École nationale des Beaux-arts de Lyon, dont la véracité et la sincérité ne peuvent pas, non plus, faire l'ombre d'un soupçon. J'ai reçu de son obligeance un grand nombre de lettres intéressantes, et je lui demanderai la permission d'en extraire les passages les plus importants.

La suivante est datée du 18 avril 1899.

« Pour la seconde fois, je vous affirme, sur l'honneur, que je ne vous dirai rien qui ne soit strictement vrai, et la plupart du temps facile à contrôler. Malgré le métier que je professe, je ne suis pas le moins du monde doué d'imagination. J'ai beaucoup vécu dans la compagnie des médecins, gens peu crédules, par état, et soit par suite de mes dispositions naturelles, soit à cause des principes que je puisais en cette société, j'ai toujours été très sceptique. C'est même une des causes qui m'ont fait abandonner mes expériences. J'obtenais des choses stupéfiantes, et pourtant il m'était impossible d'arriver à croire à moi-même. J'étais bien convaincu que je ne cherchais pas à me tromper moi-même ou à tromper les autres, et, ne pouvant me rendre à l'évidence, je cherchais toujours une raison en dehors. Cela me faisait souffrir. J'ai cessé. Je termine ici ce préambule et vais vous développer la marche de mes observations.

Je connaissais une réunion de gens s'occupant de spiritisme et de tables tournantes, j'en avais fait un peu ma tête de turc, ne leur ménageant jamais une bonne farce de rapin quand j'en trouvais l'occasion. Il me semblait que ces braves gens, très convaincus, d'ailleurs, étaient tous un peu... maboules ! (Soyons fin de siècle !)

J'arrive un jour chez eux. Le salon était éclairé par deux larges fenêtres. Je commence par les plaisanter comme d'habitude. Ils me répondent en m'invitant à me mêler à eux.

– Mais, répliquai-je, si je me mets à votre table, elle ne tournera plus, parce que, moi, je ne la pousserai pas !

– Venez tout de même !

Ma foi ! Pour rire, j'essaie.

A peine avais-je les mains sur la table, qu'elle se précipite sur moi.

Je dis à la personne en face de moi :

– Ne poussez donc pas si fort !

– Mais, monsieur, je n'ai pas poussé !

Je remets le guéridon en place.

Cela recommence !

Une fois, deux fois, trois fois.

Je m'impatiente et dis :

– Ce que vous faites là n'est pas adroit. Si vous voulez me convaincre, ne poussez pas.

Alors la personne me répond :

– On ne pousse pas, seulement vous avez probablement tant de fluide que la table se porte vers vous, *peut-être feriez-vous marcher seul !*

– Oh ! Si je la faisais marcher seul, ce serait différent !

– Essayez.

Tout le monde se retire. Je reste seul en tête-à-tête avec le meuble. Je le prends, le soulève, l'examine bien. Pas de truc ! Je fais passer tout le monde derrière moi. Je faisais face aux fenêtres et j'avais l'œil ouvert, je vous assure ! J'étends les bras le plus loin possible, pour bien voir, ne posant que le bout des doigts sur la table. Au bout de deux minutes à peine, elle se met à se balancer. J'avoue que j'étais bien un peu sot, mais ne voulant pas me rendre :

– Oui, elle bouge peut-être, dis-je ; il est possible qu'un fluide ignoré agisse sur elle, mais, en tout cas, elle ne vient pas à moi, et tout à l'heure on la poussait.

– Non, me dit un assistant, on ne la poussait pas, seulement quoique très chargé de fluide, il faudrait pour la reproduction du phénomène l'aide d'une autre personne ; seul vous n'êtes pas suffisant.

Voulez-vous permettre qu'une personne mette une main sur la vôtre, sans toucher la table ?

– Oui.

On pose une main et *j'observe*. Aussitôt, la table se met en mouvement et vient presser contre

moi. Les personnes présentes se récrièrent et prétendirent avoir mis la main sur un médium. J'étais peu flatté du titre, que je considérais comme synonyme de fou.

– Vous devriez chercher à écrire, me dit quelqu'un.

– Qu'entendez-vous par là ?

– Voici. Prenez du papier, une plume, laissez votre bras inerte, et demandez qu'on vous fasse écrire.

J'essaie. Au bout de cinq minutes, je sens mon bras comme enveloppé d'une couverture de laine, puis, malgré moi, ma main se met à tracer d'abord des barres, puis des o, des a, des lettres de toutes sortes, comme le ferait un écolier apprenant à écrire, puis, tout à coup, le mot fameux qu'on attribue à Cambronne à Waterloo !! Je vous assure, cher maître, que je n'ai nullement l'habitude de me servir de ce vocable, et qu'il n'y avait pas là d'autosuggestion. J'étais absolument stupéfait. Je continuai chez moi ces expériences.

1° Un jour que j'étais assis à mon bureau, je sens mon bras pris. Je laisse aller ma main. *On écrit* : « Ton ami Aroud va venir te voir. Il est en ce moment à tel bureau d'omnibus de banlieue : il demande le prix des places et l'heure des départs. » Ce M. Aroud est chef de bureau à la police. Préfecture du Rhône. En effet, une demi-heure après, Aroud arrive. Je lui conte le fait.

– Heureusement pour vous que vous vivez au dix-neuvième siècle, me dit-il. Il y a quelque cent ans, vous n'eussiez pas échappé au bûcher.

2° Une autre fois, encore à mon bureau, le phénomène s'annonce.

« Ton ami Dolard va venir te voir. »

Une heure après, il arrive en effet. Je lui raconte comment je l'attendais. Fort incrédule de sa nature, ce fait le rend pourtant rêveur. Je le vois revenir le lendemain,

– Pouvez-vous, me dit-il, obtenir une réponse à une question que je vous poserai ?

– Ne me la posez pas, lui répondis-je, pensez-la. Nous allons essayer.

J'ouvre ici une parenthèse pour vous dire que je connaissais depuis trente ans Dolard, qui avait été mon camarade aux Beaux-arts. Je savais qu'il avait perdu un frère aîné, qu'il avait été marié et avait eu successivement la douleur de perdre tous les siens. C'était tout ce que je savais de sa famille. Je prends la plume et l'*on écrit* :

« *Ta sœur SOPHIE vient de terminer sa peine.* »

Or, Dolard avait demandé mentalement ce qu'était devenu l'esprit d'une sœur qu'il avait perdue il y avait quarante-deux ans, qui se nommait Sophie, et dont je n'avais jamais entendu parler.

3° J'avais pour directeur à l'École de Lyon un ancien architecte de la ville de Paris, M. Hédin.

M. Hédin n'avait qu'une fille, qui était mariée depuis peu à un autre architecte, M. Forget, à Paris. Cette jeune femme devint enceinte. Un jour, où j'étais bien éloigné de penser à elle, le même phénomène se manifeste. *On écrit* :

« M^{me} Forget va mourir. »

M^{me} Forget n'était nullement malade, en dehors de sa grossesse. Le lendemain matin, M. Hédin me dit que sa fille était aux douleurs. Et, le même soir, il m'apprit que sa femme venait de partir à Paris auprès d'elle. Le lendemain de ce jour, je reçois l'ordre de prendre le service. M^{me} Hédin avait télégraphié à son mari d'accourir. Sa fille était atteinte de la fièvre puerpérale. Le père n'a trouvé, en arrivant, qu'un cadavre !

4° J'avais un cousin du nom de Poncet (mort depuis), ancien pharmacien à Beaune. Je ne connaissais nullement son appartement. Un jour, il vint à Lyon voir notre tante commune (celle qui eut la vision dont je vous ai entretenu. *L'Inconnu*, p. 169). Nous causons de ces choses extraordinaires. Il était incrédule.

– Essayez donc, me dit-il, de me faire retrouver une chose sans valeur aucune, mais à laquelle je tenais beaucoup, parce qu'elle avait appartenu à ma femme défunte. J'avais, d'elle un petit paquet

de dentelles qu'elle affectionnait, et je ne sais plus où il est.

On écrit « Il est dans le tiroir du milieu du secrétaire de la chambre à coucher, derrière un paquet de cartes de visite. »

Mon cousin écrit à sa domestique restée à Beaune, *sans lui dire de quoi il s'agissait* : « Envoyez par la poste un petit paquet, que vous trouverez à tel endroit, derrière un paquet de cartes de visite. » Par retour du courrier, les dentelles arrivaient. Notez, cher maître, que pendant les expériences, je n'étais nullement endormi, et que je causais comme d'habitude.

5° Un de mes amis d'enfance, M. Laloge, actuellement marchand de cafés et de chocolats à Saint-Etienne, avait eu pour professeur, ainsi que moi, un excellent homme que nous aimions beaucoup et qui se nommait Thollon³⁶. M. Thollon, après avoir fait l'éducation des enfants du prince d'Oldenbourg, oncle de l'empereur actuel de Russie, était revenu en France et était entré à l'Observatoire de Nice. Nous eûmes le chagrin de le perdre peu après. Laloge possédait son portrait en photographie, mais l'avait égaré. Il vint me supplier d'essayer de le retrouver. *On écrit : « La photographie est dans le tiroir d'en haut du secrétaire dans la chambre. »*

Laloge avait deux pièces, l'une qu'il nommait salon, l'autre « la chambre ».

– On se trompe, dit-il. J'ai tout bousculé à l'endroit indiqué, et n'ai rien trouvé.

Le soir, ayant un objet à chercher dans ce tiroir, au milieu d'un paquet de papier à lettres, il aperçoit un petit coin noir qui dépassait. Il tire. C'était la photographie.

6° Camille Bellon, 50, avenue de Noailles à Lyon, avait trois jeunes enfants dont il avait confié l'éducation à une jeune institutrice. Cette personne se retira quand les enfants entrèrent au lycée, et quelque temps après épousa un charmant homme, dont j'ai malheureusement oublié le nom, mais que je puis facilement retrouver au besoin. Cette jeune femme vint en voyage de noces visiter son ancien patron. Je fus invité à aller passer une journée avec eux au château de mon ami Bellon. Au cours de cette visite, on parla des phénomènes spirites, et le nouveau marié, médecin vétérinaire très instruit, me plaisanta sur ma soi-disant médiumnité. J'en riaais, comme de juste, et nous nous quittâmes les meilleurs amis du monde.

A quelques jours de là, je reçois une lettre de mon ami. Il en avait reçu lui-même une de cette jeune dame qui était désolée. Elle avait perdu son anneau de mariage, et en était au désespoir. Elle priait mon ami de me demander de le lui faire retrouver.

On écrit : « L'anneau est tombé de son doigt pendant son sommeil. Il est sur un des taquets qui soutiennent le sommier de son lit. »

Je transmets *la dépêche*. Le mari passe la main entre le bois de lit et le sommier ; la femme en fait autant. On ne trouve rien.

A quelques jours de là, ayant décidé de changer la disposition de leur logis, ils transportent leur lit dans une autre pièce. Naturellement, on enlève le sommier pour le passer dans l'autre chambre. L'anneau était sur un des taquets. On ne l'avait pas trouvé quand on l'avait cherché, parce qu'il avait glissé sous le sommier qui n'adhérait pas au taquet en cet endroit.

7° Un de mes amis, Boucaut, 15, quai de la Guillotière à Lyon, avait égaré une lettre dont il avait grand besoin. Il me prie de demander où elle était.

On répond : « Qu'il se souvienne qu'il a un four dans son jardin. »

Je me mets à rire à cette réponse, en lui disant que c'était une plaisanterie n'ayant aucun rapport avec sa demande. Comme il insistait pour la connaître, je la lui lis.

– Mais si ! me dit-il, cela répond très bien. Mon fermier avait fait cuire son pain. J'avais des tas

³⁶ Je l'ai beaucoup connu à l'Observatoire de Nice, où j'ai fait avec lui, en 1884 et 1885, des observations spectroscopiques sur la rotation du Soleil.

de papiers, dont je voulais me défaire, que je voulais brûler. Ma lettre a dû brûler dans le tas que j'ai incinéré.

8° Un soir, dans une réunion, composée d'une vingtaine de personnes, une dame vêtue de noir accueillit mon entrée par un petit ricanement. Après les présentations d'usage, cette dame m'adresse la parole :

– Monsieur, vous serait-il possible de demander à vos esprits de répondre à une question que je vais vous poser ?

– D'abord, madame, je n'ai pas d'esprits à ma disposition, mais j'en manquerais totalement, d'esprit, si je vous répondais affirmativement. Vous ne me supposez pas assez inintelligent pour ne pas trouver une réponse quelconque et, par conséquent, si mes Esprits, comme vous dites si bien, nous répondaient par hasard, vous ne seriez pas convaincue, et vous auriez raison. Ecrivez votre demande. Mettez-la sous enveloppe, là, sur la table, et nous allons essayer. Vous voyez que je ne suis pas en état de somnambulisme, et vous devez penser qu'il m'est de toute impossibilité de connaître le contenu de ce que vous allez y renfermer.

Ainsi fut fait. Au bout de cinq minutes, j'étais, je vous assure, bien embarrassé ! J'avais écrit une réponse, mais telle que je n'osais la communiquer. La voici d'ailleurs

– Vous êtes en très mauvaise voie, et, si vous persistez, vous serez vertement punie. Le mariage est chose sainte, et l'on ne doit pas voir en lui une question d'argent.

Après quelques précautions oratoires, je me décide à lui lire cette réponse. Cette dame devient rouge pourpre et allonge la main pour s'emparer de l'enveloppe.

– Pardon, madame, répliquai-je en mettant ma main dessus : vous avez commencé par vous moquer de moi. Vous avez désiré une réponse ; il est de toute justice, puisque nous faisons une expérience, que nous connaissions la demande faite.

Et je déchire le pli. Voici ce qu'il contenait :

– Le mariage que je cherche à faire aboutir entre M. X. et M^{elle} Z. aura-t-il lieu, et, dans ce cas, me donnera-t-on ce que l'on m'a promis ?

Cette dame ne se tint pourtant pas pour battue. Elle pose une seconde question dans les mêmes conditions.

Réponse : « F...-moi la paix ! Quand je vivais, tu m'abandonnais. A présent, laisse-moi tranquille ».

Sur ce, cette dame se lève et disparaît. Je vous ai dit qu'elle était en deuil. Sa demande était celle-ci :

– Qu'est devenue l'âme de mon père ?

Son père avait été malade pendant six mois. Durant sa maladie, me dirent les personnes présentes qui étaient stupéfiées du résultat, elle n'avait pas été lui rendre une seule visite.

9° Un jour, je venais de perdre un de mes bons camarades. J'étais accoudé à mon bureau, et je songeais à ce que pouvait bien être l'au-delà ; si tout le travail accompli était irrémédiablement perdu pour celui qui l'avait fait et, si l'au-delà existait, quelle pouvait bien être la vie qu'on y menait. Tout à coup, le phénomène bien connu de moi se produit. Naturellement, je laisse aller ma main, et voici ce que je lis :

– Vous désirez savoir quelles sont nos occupations ?... Nous organisons la matière, nous améliorons les esprits, et surtout nous adorons le Créateur de vos âmes et des nôtres. Arago.

Dans toutes les communications que j'ai obtenues, toutes les fois que venait sous ma plume un mot représentant l'idée de l'Être suprême, comme Dieu, le Tout-Puissant, etc., l'écriture doublait de volume, pour reprendre aussitôt après dans la même dimension que précédemment³⁷.

³⁷ Dans les séances dont j'ai parlé plus haut (deuxième lettre), lorsque le même mot était dicté, la table battait aux

Il me serait facile de vous présenter des exemples, plus nombreux encore, des phénomènes bizarres qui me sont arrivés, mais ceux-ci me paraissent déjà assez remarquables. Je m'estimerai heureux si cette relation véridique peut vous aider dans vos importantes recherches. »

La lettre que l'on vient de lire renferme une série de faits de si haut intérêt que je n'ai pas tardé à entrer en correspondance suivie avec l'auteur. Et d'abord, je crus devoir l'interroger sur les conclusions qu'il avait pu tirer lui-même de son expérience personnelle. Voici un extrait de ses réponses.

« 1^{er} mai 1899

Vous me demandez, mon cher maître,

1° si j'ai conclu avec certitude à l'existence d'un ou de plusieurs esprits ?

Je suis absolument de bonne foi. Je m'examine moi-même comme le ferait un chirurgien auprès d'un malade. Je suis tellement de bonne foi que j'ai longtemps cherché (sans parvenir à le trouver) un homme de l'art qui consentit à étudier sur moi le phénomène pendant qu'il se produit ; à constater l'état du pouls, la chaleur de la peau, etc., etc., en un mot le côté physique apparent.

Donc, à mon avis, il n'y a pas autosuggestion, et la preuve, c'est que *j'ignorais absolument les choses* que j'écrivais *mécaniquement*, tellement mécaniquement que lorsque, par hasard, mon attention était détournée, soit par une lecture, soit par une conversation, et que j'oubliais de regarder où en était ma main, quand j'arrivais au bord du papier, l'écriture continuait à *rebours* et aussi rapide, de telle sorte qu'il me fallait retourner le papier pour lire en transparence ce qui y était écrit. Donc, s'il n'y a pas autosuggestion ni état somnambulique (j'étais absolument éveillé et pas le moins du monde hypnotisé), il y a des « forces » externes agissant sur nos sens, « forces intelligentes ». C'est là mon opinion absolue.

Maintenant, ces forces sont-elles des « esprits » ? Appartiennent-elles à des êtres, nos semblables ?... Il est évident que cette hypothèse expliquerait beaucoup de choses, tout en en laissant pas mal d'obscures.

Comme j'ai constaté à diverses reprises un état mental des plus inférieurs chez ces « êtres », j'en ai conclu qu'il n'est pas absolument nécessaire que ce soient des « hommes ». Il y a, dit-on, des étoiles que la photographie seule peut révéler, et qui, possédant une couleur inappréciable pour notre œil, nous restent invisibles. D'autre part, on passe au travers d'un gaz sans éprouver de résistance. Qui nous dit qu'il n'y a pas autour de nous des êtres invisibles ? Et, voyez l'instinct de l'enfant, de la femme, des êtres faibles en général. Ils craignent l'obscurité, l'isolement leur fait peur. Ce sentiment est instinctif, irraisonné. N'est-ce pas une intuition de la présence de ces personnages invisibles et contre lesquels on est désarmé ? C'est là une pure hypothèse de ma part, mais enfin elle me semble soutenable. Quant à leur nombre, je les crois légion.

2° Vous me demandez si j'ai pu établir leur identité ?

Ils signent de n'importe quel nom, choisissant de préférence des noms illustres auxquels ils font parfois dire les plus grosses stupidités. De plus, l'écriture cesse souvent brusquement, comme si un courant électrique venait à être interrompu, et cela sans raison appréciable. Puis elle change ; puis des choses sensées se terminent par des absurdités, etc., etc. Comment nous y reconnaître ?

C'est dépit de ces résultats incohérents que j'avais depuis longtemps abandonné ces exercices quand vos recherches si attachantes sont venues réveiller le vieil homme. Si le dédoublement inconscient de l'individu, son extériorisation peut, à la rigueur, s'admettre parfois, il y a des cas, ce me semble, où cette explication devient impossible.

Je m'explique. Si, pour les faits qui me sont arrivés personnellement et *dont je vous affirme sur*

champs.

l'honneur l'authenticité, il en est quelques-uns ou cette extériorisation ait été possible, il en est d'autres où elle me semble impossible.

Oui, à la rigueur, j'ai pu, sans m'en douter, m'extérioriser ou plutôt être, à mon insu, influencé par mon ami Dolard quand, lui présent, il me demandait mentalement ce qu'était devenue l'âme d'une sœur défunte dont j'ignorais le nom et jusqu'à l'existence ; oui, le même fait peut, à la rigueur, expliquer les réponses faites à la dame qui m'interrogeait au sujet d'un mariage et de son père, quoiqu'il faille alors supposer qu'elle me dictait les mots que j'écrivais ; oui, mon ami Boucaud qui cherchait des lettres pouvait, au moment où il me les demandait, penser à ce four dont j'ignorais même l'existence ; oui, tout cela est à la rigueur possible, quoiqu'il faille déjà une forte dose de bonne volonté pour l'admettre.

Oui, encore, et toujours avec beaucoup de bonne volonté, une table peut être sous la domination inconsciente d'un musicien présent et dicter une phrase musicale ; mais, il est déjà difficile d'admettre le même phénomène à l'égard de Victor Hugo, dont vous venez de faire connaître au public les curieuses séances. Comment, voilà ce grand poète qui, sollicité par la table de poser en vers une ou plusieurs questions, et, ne se sentant pas de taille, malgré son génie, d'improviser quelque chose de passable, demande un répit pour préparer ses questions, et les remet au lendemain, et vous voudriez que, ce lendemain, une partie de lui-même fonctionne à *son insu* et fabrique *illico*, sans aucune préparation, des vers au moins aussi beaux que ceux qu'il a mis un jour entier à créer ! Des vers d'une logique impitoyable et plus profonds que les siens ?... Hum !... Hum ?...

Enfin, admettons encore cela. Vous voyez, cher maître, que j'y mets toute la bonne volonté possible, et que j'ai le plus profond respect pour les méthodes scientifiques ; mais pouvez-vous expliquer par l'extériorisation le fait de retrouver un objet perdu, alors qu'on ignore même la façon dont est organisé l'appartement où il a été perdu ; de savoir deux jours à l'avance la mort d'une personne à laquelle on ne songeait nullement ? Une coïncidence, me direz-vous, possible ! Mais du moins bien étrange. Et ces dictées à rebours ! Et celles où il faut sauter une lettre sur deux !

Non, je crois qu'il ne faut pas se donner tant de peine et se mettre la cervelle à l'envers, car il me semble que c'est chercher un peu midi à quatorze heures. Il faut un effort de tous les diables pour expliquer ce phénomène d'extériorisation se passant à l'insu de son propriétaire. Je ne vois pas bien une partie de mon être prenant la poudre d'escampette et réintégrant le domicile sans que je m'en doute.

Ah ! Quant à ce qui est de la production de cette extériorisation d'une façon que je puis nommer volontaire ; quand une personne qui se sent mourir pense violemment à ceux qu'elle aime et dont elle déplore l'absence, oui, il se peut que sa volonté suggestionnant même à son insu la personne absente, les phénomènes de télépathie se produisent, mais dans les phénomènes dont nous parlons, cela me semble plus que douteux. Je trouve bien plus simple l'explication par la présence et l'action d'un être indépendant, Esprit, Larve ou Élémental.

En somme, que cherchons-nous tous ? La preuve de la survivance de l'*individualité* après la mort ; TO BE OR NOT TO BE !... Tout est là ?... car je vous avoue franchement que si je dois être reversé au grand Tout, j'aime autant être absolument détruit. C'est de la faiblesse, peut-être, mais que voulez-vous, c'est surtout à mon individualité que je tiens ; non pas que j'en fasse grand cas, mais c'est instinctif, et je crois qu'au fond chacun est de cet avis. C'est donc là le but qui passionne, et qui a tant passionné à toutes les époques.

Une des preuves les plus sérieuses que j'aie eu l'occasion de rencontrer de la survivance de l'individu serait, selon moi, la vision qu'a eue ma tante *plusieurs jours* après la mort d'une amie qui, pour lui donner une preuve de la réalité de son apparition, l'a suggestionnée de la voir dans

le costume dont on l'avait revêtu dans son cercueil, *costume que ma tante ne connaissait pas.*

C'est un des bons et rares arguments que j'ai trouvés en faveur de la survie de l'âme. Avec cette survie, bien des choses s'expliquent surtout l'apparente et épouvantable injustice qui se montre partout. »

A ces importantes observations de M. Castex Dégrange je voudrais adjoindre celles d'un ingénieur distingué, qui s'est également longuement consacré à l'analyse et à la synthèse de ces phénomènes, M. L. Goupil. Il en est d'inédites que je dois à l'obligeance de ce savant. Il en est d'imprimées dans une curieuse brochure (*Pour et Contre*, Tours, 1893). Mais j'abuse de l'attention des lecteurs, même les plus curieux et les plus avides de savoir. Cependant, je signalerai au moins les conclusions tirées par M. Goupil de ses propres expériences. Les voici, extraites de l'ouvrage dont je viens de parler :

« Les séances de tables parlantes sont fort insignifiantes comme science acquise de par les esprits, mais elles ne manquent pas d'intérêt au point de vue de l'analyse des faits et de la science à constituer sur les causes et les lois qui régissent ces phénomènes. Je crois pouvoir en conclure que les deux théories (*réflexe et spirite*) sont représentées dans les faits. Il me semble impossible de soutenir qu'il n'intervient pas un facteur intelligent étranger. Quelle est cette intelligence ? Je croirais fort aventuré d'exprimer un avis ferme sur ce point, en présence du disparate de toutes ces communications.

Il est indéniable aussi que les intellects des opérateurs entrent pour une grosse part dans les phénomènes, et qu'ils semblent agir seuls dans bien des cas. On serait peut-être assez proche de la vérité en définissant le phénomène comme suit : « *Fonctions extérieures du principe animique des opérateurs et surtout du médium, et gouverné par leurs intellects, mais associé parfois avec un intellect inconnu et relativement indépendant de l'homme.* »

Des expérimentateurs ont soutenu que jamais les communications obtenues des soi-disant esprits, par l'intermédiaire des médiums, ne dépassaient, en facultés, la personne la plus développée de l'assistance. Cette assertion se justifie généralement, mais elle n'a rien d'absolu. Je signalerai, sur ce point, des séances qui ont eu lieu chez moi. Le médium était M^{me} G... dont je connais l'existence depuis vingt-sept ans, jour par jour, et par suite, le caractère, les mœurs, le tempérament et l'instruction.

Les communications qui ont été obtenues par l'écriture médiumnique ont duré quinze mois. M^{me} G... sentait comme une sorte d'audition *mentale* plutôt qu'auriculaire, psychique plutôt que physique, qui lui dictait bouts de phrases par bouts de phrases ce qu'elle avait à écrire, et cette impression était accompagnée d'une forte envie d'écrire... assimilable à une envie de femme grosse.

Si ce médium portait son attention sur le sens de ces écrits pendant la rédaction, l'influence cessait, et tout rentrait dans les conditions de sa rédaction ordinaire. C'était l'état d'un clerc qui, insouciant, écrivait machinalement sous la dictée du maître. Il en résultait que les écrits, faits au maximum de vitesse d'écriture du sujet, et généralement sans délai après les questions et sans arrêt, étaient d'une enfilée, sans ponctuation ni alinéas, et pleins de fautes d'orthographe résultant de ce que le médium n'était au courant du sens de ses écrits que quand elle s'était relue, du moins pour les communications un peu longues.

Le fond *des écrits* semble très souvent tiré de nos idées, de nos discours, de nos lectures ou de nos pensées ; mais il y a des exceptions nettement marquées. Pendant que M^{me} G... écrivait, je vaquais à d'autres occupations, calculs, musique etc., ou je me promenais par la chambre ; mais je ne prenais connaissance des réponses que quand elle cessait d'écrire. Rien ne distinguait l'état physique et physiologique du médium, pendant ses écrits, de son état ordinaire. M^{me} G... pouvait s'interrompre à son gré pour vaquer à d'autres occupations ou répondre sur des choses étrangères

à la séance. Or, jamais elle ne s'est trouvée à court de réplique. Il n'y a aucune analogie entre ces écrits et les aptitudes de M^{me} G..., par la promptitude de la répartie, l'ampleur des vues et de la philosophie.

En 1890, j'achetai le livre de Flammarion *Uranie*, que M^{me} G... n'a lu qu'en 1891 ; j'y trouvai des doctrines absolument semblables à celles que j'avais déduites de mes expériences et de nos communications. Quelqu'un qui comparerait ces écrits médiumniques aux ouvrages philosophiques de l'astronome français serait porté à croire que M^{me} G... les avait lus antérieurement.

Les phénomènes psychiques donnent en des lieux éloignés des assertions identiques, par des médiums qui ne se sont jamais connus ; ce qui tendrait à démontrer qu'à travers maintes déclarations contradictoires, du moins en apparence, il y a une certaine unité d'action de la puissance occulte intelligente.

En 1890, également, j'ai lu l'ouvrage du docteur Antoine Cros, *le Problème*, où j'ai trouvé aussi des concordances étonnantes entre les idées de cet auteur et celles de notre inspirateur inconnu, entre autres : *que l'homme se crée lui-même ses paradis et devient ce à quoi il a aspiré.*

On doit toujours aller au plus simple dans l'explication des faits, sans vouloir chercher de l'occulte et des esprits partout, mais aussi sans vouloir, quand même, repousser l'intervention d'agents inconnus et nier les faits quand ils ne peuvent s'expliquer. Il est assez curieux de remarquer que si l'on compare les dictées données par les tables et les autres phénomènes dits de médiumnité aux observations faites dans les états de somnambulisme hypnotique ou naturel, on trouve les mêmes phases d'incohérence, d'hésitation, d'erreur, de lucidité et de surexcitation des facultés. D'autre part, la surexcitation des facultés n'explique pas les cas de citation de faits inconnus ou de prédictions ; dans maints faits de télépathie ou autres, toute explication éliminant l'intervention d'intelligences étrangères devient boiteuse. Mais il est encore impossible de formuler une théorie. Il existe une lacune à combler par des découvertes nouvelles³⁸. »

A ces conclusions j'ajouterai deux courts extraits d'une lettre que m'écrivait l'auteur le 13 avril 1899, et d'une autre du 1^{er} juin de la même année.

« I. Répondant à la requête que vous adressez à vos lecteurs, je dirai que je n'ai jamais observé de cas télépathiques, mais que j'ai expérimenté longtemps les phénomènes *dits* spirites, desquels je fus simple analyste. Je ne conclus pas quant aux théories explicatives. Toutefois, je considère comme *probable* l'existence de puissances intelligentes autres que l'homme et intervenant en certaines circonstances. Mon opinion est fondée sur un grand nombre de faits curieux et personnels. A mon avis, il n'y a pas là réunion de simples coïncidences ; mais circonstances voulues, prévues et amenées par un x intelligent.

II. De l'ensemble de tout ce que j'ai vu, il y a à la fois réflexe des expérimentateurs et une personnalité indépendante. Cette hypothèse me paraît la vraie, en faisant toutefois cette réserve que l'esprit n'est pas un être fini, limité de forme, comme le serait un homme invisible, allant, venant, faisant des commissions pour les humains.

J'entrevois un système plus vaste, plus grandiose.

Prenez un volume quelconque de l'océan,
vous avez de l'*eau*.

Prenez un volume quelconque de l'atmosphère,
vous avez de l'*air*.

Prenez un volume quelconque de l'espace,
vous avez de l'*esprit*.

³⁸ A. Goupil, *Pour et contre*, P. 113

C'est ainsi que je l'interprète. Voilà pourquoi l'Esprit est toujours présent, prêt à répondre s'il trouve en un lieu une excitation qui le provoque et un organisme qui lui permette de se manifester.

Avouons que le problème est complexe, et que toutes les hypothèses sont utiles à comparer³⁹.

Parmi les nombreux documents étalés en ce moment sur mon bureau, je ne puis en insérer ici qu'un petit nombre, quoiqu'ils aient tous leur intérêt particulier. La richesse du sujet nous déborde. Voici pourtant une pièce de l'enquête dont je parlais plus haut, que je regretterais de laisser en dehors du cadre actuel.

L'ancienne gouvernante d'Alfred de Musset, Madame Martelet, née Adèle Colin, qui vit encore à Paris, et qui vient d'assister (en 1906) à l'inauguration de la statue du poète (quoique la mort du charmant écrivain date de l'an 1857), a raconté l'histoire suivante, qui peut être adjointe ici à celle des mouvements sans contact.

« Un fait inexplicable dont ma sœur, M^{me} Charlot, et moi fûmes témoins, nous impressionna vivement. C'était au moment de la dernière maladie de M. de Musset ; jamais je n'oublierai l'émotion que nous eûmes ce soir là, et j'ai encore les moindres incidents de cette étrange aventure présents à la mémoire. Mon maître, qui n'avait point reposé du tout la nuit précédente, s'était, sur la fin du jour, assoupi dans un large fauteuil. Ma sœur et moi étions entrées sur la pointe des pieds dans la chambre, pour ne point troubler ce repos si précieux, et nous nous assîmes en silence dans un coin, où nous étions dissimulées par les rideaux du lit.

Le malade ne pouvait nous apercevoir, mais nous le voyions très bien, et je contemplais avec peine ce visage de souffrance que je savais n'avoir plus longtemps à regarder. Maintenant encore, quand je veux me rappeler les traits de mon maître, je les vois tels qu'ils m'apparurent ce soir-là. Les yeux fermés, sa belle tête penchée sur le fauteuil, et ses longues mains, maigres, pâles, d'une pâleur déjà de mort, croisées sur ses genoux et crispées. Nous restions immobile et silencieuses, et la chambre, éclairée seulement par une faible lampe, semblait entourée d'ombres et répandait cette tristesse particulière des chambres de mourants.

Tout à coup, nous entendîmes un grand soupir : monsieur venait de se réveiller, et je vis ses regards se porter sur le cordon de sonnette qui se trouvait auprès de la cheminée, à quelques pas du fauteuil. Il voulait évidemment sonner, et je ne sais quel sentiment me retint clouée à ma place. Toutefois, je ne bougeai pas, et mon maître, ayant horreur de la solitude et la croyant autour de lui dans la chambre, se leva, allongea le bras dans l'intention bien évidente d'appeler quelqu'un ; mais, fatigué déjà par cet effort, il retomba dans le fauteuil sans avoir avancé d'un pas. C'est à ce moment que nous eûmes une surprise qui nous épouvanta. La sonnette – que le

³⁹ J'ai tenu à donner ici le résultat de l'expérience personnelle d'un grand nombre d'hommes soucieux de connaître la vérité, surtout pour répondre aux publicistes ignorants qui invitent leurs lecteurs à se gaudir superbement de ces recherches et des expérimentateurs. Précisément, au moment où je corrige les épreuves de ces dernières pages, je reçois un journal, *Le Lyon républicain*, du 25 janvier 1907, qui porte comme article de tête une assez violente diatribe contre moi signée Robert Estienne. On y constate que l'auteur ne sait ni de qui ni de quoi il parle. Il n'y a, évidemment, aucune raison pour que la ville de Lyon soit plus disposée à l'erreur que tout autre point du globe. Mais voyez la coïncidence : on m'apporte, en même temps, un numéro de *L'Université catholique de Lyon*, dans lequel un certain abbé Delfour parle des « faits surnaturels contemporains » sans en comprendre un mot. Non, la ville de Lyon n'y est pour rien. Il y a des aveugles partout. Une dissertation *ejusdem farinae*, signée du jésuite Lucien Roure, a été publiée dans *les Etudes religieuses* de Paris, avec des jugements critiques de commis voyageur. A ce propos, on peut lire dans *le Nouveau Catéchisme du diocèse de Nancy* : D. Que faut-il penser des faits qui seraient démontrés en spiritisme, somnambulisme, et magnétisme ? R. Il faut les attribuer au démon, et ce serait un péché que d'y prendre part d'une façon quelconque.

malade n'avait pas atteinte – répondit, et, instinctivement, au même moment, ma sœur et moi nous nous saisîmes la main, nous interrogeant anxieusement.

– As-tu entendu ?... As-tu vu ?... Il n'a pas bougé de son fauteuil !

A ce moment, la bonne entra, demanda innocemment :

– Monsieur a sonné !

Cette aventure nous jeta dans un trouble extraordinaire, et si je n'avais eu ma sœur avec moi, j'aurais cru à une hallucination; mais toutes deux nous vîmes, et nous fûmes trois à entendre. Il y a bien des années que tout cela est passé, mais j'ai encore dans l'oreille l'impression sinistre de ce coup de sonnette tintant dans le silence de la chambre. »

Cette relation ne paraît pas, non plus, dépourvue de valeur. Il y a, sans contredit, plusieurs manières de l'expliquer. La première est celle qui vient à l'esprit de tout le monde. Le Français, né malin, dit Boileau, n'y va pas par quatre chemins, et s'écrie tout simplement, dans son langage toujours imagé et affranchi de distinction littéraire : « Quelle bonne blague ! » Et c'est tout. Quelques-uns peuvent réfléchir un instant de plus et ne pas admettre nécessairement une invention pure de la narratrice, penser qu'elle a cru, ainsi que sa sœur, que Musset n'a pas touché le cordon de la sonnette, tandis qu'en réalité, il l'a touché du bout des doigts. Mais ces dames peuvent répondre que la distance entre la main du poète et l'objet était trop grande, que l'objet était inaccessible dans cette position, et que c'est précisément là le fait qui les a frappées et sans lequel il n'y aurait pas d'histoire du tout. On peut supposer aussi que la sonnette a sonné, sans que le cordon eût été agité, par un choc étranger. On peut supposer encore que, dans l'inquiétude de ces heures d'agonie, la femme de chambre soit venue sans avoir rien entendu, et que la coïncidence de son arrivée avec le geste de l'auteur de Rolla aura surpris les deux veilleuses, qui auront cru ensuite avoir entendu. Enfin, tout en le regardant comme inexplicable, on peut admettre le fait raconté. C'est ce qui me paraît le plus logique, d'autant plus que le doux poète a, plusieurs fois dans sa vie, donné d'autres témoignages de facultés de cet ordre.

Voici encore une observation de *mouvements d'objets sans contact* qui n'est pas sans valeur. Elle a été publiée par le docteur Coues dans *les Annales des sciences psychiques* de l'année 1893. Les considérations exposées méritent aussi d'être résumées ici.

Les observateurs, M. et M^{me} Elliot Coues parlent d'après leur propre expérience.

« C'est un principe de physique qu'un corps ne peut être mis en mouvement que par l'application d'une force mécanique suffisante pour vaincre son inertie, et la science orthodoxe soutient que l'idée d'une action à distance est une idée erronée.

Les auteurs de la présente étude avancent, au contraire, que des corps pesants peuvent être mus sans aucune espèce d'application directe de force mécanique, et que l'action à distance est un fait bien établi. Nous donnons des preuves de ces propositions par une série d'expériences entreprises dans ce but.

Ces expériences, nous les avons faites à de nombreuses reprises, *pendant plus de deux ans*, avec des résultats concluants non seulement pour nous-mêmes, mais pour beaucoup d'autres témoins.

Nous ne comprenons pas comment on a pu accepter dans le monde scientifique l'idée que l'expression : action à distance, soit fausse, à moins que ceux qui y voient une erreur n'attachent à ces mots un sens particulier que nous ignorons.

Il est certain que le Soleil agit à distance sur la Terre et les autres mondes du système solaire. Il est certain qu'une pièce jetée en l'air retombe par suite de l'attraction de la pesanteur, et cela à n'importe quelle distance. La loi de la gravitation, autant que nous le savons, est universelle, et il n'est pas prouvé qu'il existe un milieu pondérable ou autrement sensible, servant à transmettre la

force⁴⁰. Nous allons un peu plus loin même, et nous déclarons que, probablement, toute action de la matière est une action à distance, d'autant plus que, d'après ce que nous savons, il n'y a pas dans l'univers deux particules de matière en contact absolu, et, par conséquent, si elles agissent l'une sur l'autre, ce doit être à quelque distance, cette distance étant infiniment petite et tout à fait inappréciable à nos sens. Nous soutenons donc que la loi du mouvement à distance est une loi universelle, et que sa négative est une sorte de paradoxe, un simple ergotage. »

Les deux auteurs de cette étude, ordinairement tous deux ensemble, quelquefois séparément, le plus souvent avec un ou plusieurs autres expérimentateurs, quelquefois avec quatre, cinq, six, sept ou huit, ont été témoins, à différentes reprises, en pleine lumière, de mouvements énergiques et même violents, d'une grande table que nul ne touchait, directement ou indirectement. Ces personnes étaient toutes de leurs amis, habitant comme eux la ville de Washington, et voulant toutes sincèrement se rendre compte de la réalité. Pas de médium professionnel.

« La scène se passe dans un petit salon, dans notre maison, écrivent-ils. Au centre est une grande et lourde table en chêne marqueté, qui pèse environ 100 livres. Le dessus est ovale et mesure quatre pieds et demi sur trois pieds et demi. Elle a un seul support, au milieu, se divisant en trois pieds à roulettes. Au dessus est le lustre, dont plusieurs becs sont allumés et permettent aux dames de lire et de travailler auprès de la table. Le docteur Coues est dans son large fauteuil, dans un coin de cette grande pièce, loin de la table, lisant ou écrivant à la lumière de deux autres becs. Les dames veulent voir si la table « fera quelque chose », comme elles disent.

Le tapis est enlevé. M^{me} C... assise dans un fauteuil à bascule, bas, met ses mains sur la table. M^{me} A... assise également dans un fauteuil bas, en fait autant, en face d'elle, à l'autre extrémité du petit diamètre. Leurs mains sont tendues et posées sur le dessus de la table. Dans cette position, elles ne peuvent soulever la table de leur côté avec les mains : cela est de toute impossibilité. Elles ne peuvent pas, non plus, la pousser en appuyant pour la faire se soulever en face, à moins d'un effort musculaire facilement observable. Elles ne peuvent pas, non plus, soulever la table de leur côté avec leurs genoux, parce que ceux-ci sont à un pied au moins de distance du dessus et que, de plus, jamais leurs pieds ne quittent le parquet. Enfin, elles ne peuvent soulever la table au moyen des doigts de pieds passés sous un pied de la table, parce que la table est trop lourde.

Dans ces conditions, et sous la pleine lumière d'au moins quatre becs de gaz, la table, habituellement, commençait à craquer, à produire divers bruits étranges, différents de ceux qu'on pouvait obtenir en appuyant dessus. Ces bruits ont bientôt montré, si j'ose ainsi dire, quelque raison dans leur incohérence, et certains coups ou frappements définis, arrivaient à représenter « oui » et « non ». Suivant un code convenu de signaux, on a pu entreprendre une conversation avec un être inconnu. Alors la table a été généralement assez polie pour faire ce qu'on lui demandait. Un de ses côtés ou un autre se soulevait suivant notre désir : elle allait d'un côté ou de l'autre, comme nous le demandions. Les choses marchant ainsi, nous avons fait l'expérience suivante.

Les deux dames ont retiré leurs mains de la table, et *éloigné leurs fauteuils, en y restant assises, à un pied ou deux*. Le D^r Coues, de son fauteuil, voyait parfaitement au-dessus et au-dessous de la table. Chacun des pieds des dames était éloigné des pieds de la table d'une distance comprise entre 30 et 90 centimètres. Leurs têtes et leurs mains en étaient encore plus loin ; il n'y avait

⁴⁰ On sait que Newton déclare, dans sa lettre à Bentley, qu'il ne s'explique pas la gravitation sans un milieu qui la transmette. Cependant, pour nos sens, l'éther n'est pas matériel. Quoi qu'il en soit, les corps célestes agissent à distance les uns sur les autres.

aucun contact, aucun voisinage de vêtement, même à un ou deux pieds. *Dans ces conditions, la table soulève un de ses pieds*, et le laisse retomber lourdement. *Elle lève deux pieds* à une hauteur qui va de trois à six pouces, et quand ils retombent, le coup est assez lourd pour faire trembler le parquet et résonner les globes de verre du lustre. En outre de ces mouvements forts, même violents, la table déploie ses facultés au moyen de frappaements ou de balancements.

Ses « oui » ou ses « non » sont ordinairement raisonnables, coïncident quelquefois avec les idées de celui qui questionne, ou, au contraire, sont en opposition persistante avec elles ; quelquefois l'agent affirme être une certaine personne, et maintient cette individualité pendant toute une séance. Ou bien ce caractère s'en va, pour ainsi dire, ou du moins cesse de se manifester, et un autre être le remplace, avec des idées et des opinions différentes : alors les coups ou les mouvements diffèrent aussi. Enfin le meuble inanimé, et que l'on croyait inerte, prend toutes les apparences d'un être animé, doué d'une intelligence analogue à celle d'une personne ordinaire, et s'exprime avec autant de volonté et d'individualité que nous le faisons nous-mêmes. Et pourtant, pendant tout ce temps, *aucune des trois personnes présentes ne touche la table*. Si ce n'est pas là de la télékinésie, ou mouvement d'objets sans contact, absolument différent du mouvement mécanique ordinaire et normal, nous ne pouvons certainement plus nous fier à nos sens. »

Ces observations de M. et M^{me} Elliott Coues sont tout aussi certaines que celles d'un tremblement de terre, d'un bolide, d'une combinaison chimique, d'une expérience de machine électrique. Les négateurs qui en sourient et n'admettent que la fraude sont des êtres dépourvus de logique. Quant à l'explication à en donner, c'est une question différente de celle de la constatation pure et simple des faits.

« Les auteurs de cette étude, ajoute le narrateur, refusent *catégoriquement d'aborder la question de la source ou de l'origine de l'intelligence ainsi manifestée*. C'est là une question tout autre, dont nous ne nous mêlons pas. Cette étude est publiée avec l'intention unique, ou du moins principale, d'établir le fait du mouvement sans contact.

Mais ayant constaté le fait bien nettement, et l'ayant établi par les preuves en notre possession, on pourrait peut-être s'attendre à ce que nous offrions quelque explication des choses extraordinaires que nous attestons. Nous répondrons respectueusement que nous sommes tous deux trop vieux et peut-être assez sages pour ne rien prétendre expliqué. Quand nous étions plus jeunes et que nous nous figurions tout savoir, nous pouvions tout expliquer, du moins à notre propre satisfaction. Maintenant que nous avons assez vécu, nous avons découvert que chaque explication d'une chose soulève au moins deux nouvelles interrogations, et nous ne nous sentons aucune envie de nous heurter à de nouvelles difficultés, se multipliant en proportion géométrique par rapport à l'étendue et l'exactitude de nos recherches. Nous nous en tenons à ce principe que rien n'est expliqué tant qu'il y a encore après une explication à chercher ; dans ces conditions, nous croyons mieux faire de reconnaître l'inapplicabilité de tout cela, avant plutôt qu'après de futiles théories. »

Voilà qui est absolument raisonnable, quoi qu'on en puisse dire. Nous terminerons par là cette enquête complémentaire. Tous ces faits d'observation mettent sous nos yeux bien des « impossibilités », bien des « incompréhensibilités ». Je pourrais en ajouter d'autres, comme comparaison, qui n'ont aucun rapport avec les précédents, mais sont tout aussi extraordinaires, comme, par exemple, celui de tremper les mains dans de la fonte en fusion, dont la température est de 1600°, et de n'en éprouver aucune sensation de brûlure, lorsqu'il semble, au contraire, que l'on devrait avoir la chair carbonisée jusqu'aux os.

Boutigny a expliqué l'innocuité par l'état sphéroïdal de la vapeur d'eau qui sort des mains et les isole, mais ce n'en est pas moins stupéfiant, et le physicien Robert Houdin, après avoir fait cette expérience, avouait n'avoir jamais exécuté un tour aussi extraordinaire que celui-là.

Et maintenant, après ces innombrables constatations de faits, et après toutes ces professions de foi, aurai-je moi-même le courage, la prétention, l'orgueil ou la naïveté de chercher l'explication tant désirée ? Que nous la trouvions ou non, les faits n'en existent pas moins. Le but de ce livre était d'en convaincre les lecteurs attentifs, indépendants, et de bonne foi, ayant les yeux de l'esprit absolument sains et librement, entièrement ouverts.

Chapitre XII – Les hypothèses explicatives. Théories et doctrines, conclusions

Il est, en général, de très bon ton de professer un scepticisme absolu à l'égard des phénomènes qui font l'objet du présent ouvrage. Pour les trois quarts des citoyens de notre planète, tous les bruits inexplicables des maisons hantées, tous les déplacements sans contact de corps plus ou moins lourds, tous les mouvements de tables, de meubles, d'objets quelconques déterminés dans les expériences dites spirites, toutes les communications dictées par des coups frappés ou par l'écriture inconsciente, toutes les apparitions, partielles ou totales, de formes fantomatiques, sont des illusions, des hallucinations ou des farces. Nulle explication n'est à chercher. La seule opinion raisonnable est que tous les « médiums », professionnels ou non, sont des imposteurs, et les assistants des imbéciles.

Quelquefois, l'un de ces juges éminents consent, non à cesser de cligner de l'œil et de sourire, dans sa royale compétence, mais à daigner assister à une séance. Si, comme cela n'arrive que trop souvent, on n'obtient rien qui obéisse à la volonté, l'illustre observateur se retire, fermement convaincu que, dans sa pénétration hors ligne, il a découvert le truc et tout empêché par sa clairvoyante intuition. Il écrit aussitôt aux journaux, explique la fraude, et verse des larmes de crocodile humanitaire sur le triste spectacle de voir des hommes, intelligents en apparence, se laisser prendre à des fourberies découvertes par lui du premier coup.

Cette première, et simpliste explication, que tout est fraude dans ces manifestations, a été si souvent exposée, discutée, et renversée dans le cours de cet ouvrage, que mes lecteurs la considèrent probablement, je l'espère, comme entièrement, absolument, et définitivement jugée et jetée hors cadre.

Toutefois, je ne vous engage pas à trop parler de ces choses à table ou dans un salon, si vous n'aimez pas voir les gens se gaudir de vous plus ou moins discrètement. Vous produiriez le même effet que ces originaux du temps de Ptolémée qui osaient parler du mouvement de la Terre, et qui excitaient une telle risée dans l'honorable société que les échos d'Athènes, d'Alexandrie et de Rome en résonnent encore. C'est comme lorsque Galilée parlait des taches du Soleil, Galvani de l'électricité, Jenner de la vaccine, Jouffroy et Fulton du bateau à vapeur, Chappe du télégraphe, Lebon de l'éclairage au gaz, Stephenson des chemins de fer, Daguerre de la photographie, Boucher de Perthes de l'homme fossile, Mayer de la thermodynamique, Wheatstone du câble transatlantique, etc., etc. Si l'on pouvait réunir tous les sarcasmes lancés à la tête de ces originaux, on emplirait une belle corbeille de vieilles brioches.

N'en parlons donc pas trop, à moins que cela ne nous amuse, à notre tour, de poser quelques questions aux plus jolies poupées de la compagnie. ... L'une d'elles s'informait, devant moi, hier soir, de quoi s'occupait le nommé Lavoisier, et s'il était mort ; une autre pensait qu'Auguste Comte avait écrit des romances et demandait si l'on n'en connaissait pas une facile à chanter pour une voix de mezzo-soprano ; une autre s'étonnait que Louis XIV n'eût pas fait mettre l'une des deux gares de Versailles plus près du palais.

Du reste, un soir, à mon balcon, un membre de l'Institut qui voyait briller, en plein sud, Jupiter passant au méridien au-dessus de l'une des coupes de l'Observatoire, me soutenait mordicus que cet astre était l'étoile polaire. Je ne l'ai pas contrarié trop longtemps. Il y a aussi pas mal de gens qui croient à la fois à la valeur du suffrage universel et à celle des titres de noblesse. Nous ne les ferons pas voter non plus sur l'admissibilité des phénomènes psychiques dans le cadre de la science. Mais nous considérons désormais cette admissibilité comme acquise, nous renvoyons aux joyeux sceptiques, aux habitués des clubs et des cercles, l'opinion mondaine générale dont il

vient d'être question, et nous commencerons notre analyse logique. Nous avons eu sous les yeux dans le cours de cet ouvrage plusieurs théories d'expérimentateurs scientifiques dignes d'attention. Résumons-les tout d'abord.

Pour le comte de Gasparin, ces mouvements inexplicables sont produits par un *fluide* émanant de nous sous l'action de notre volonté.

Pour le professeur Thury, ce fluide, qu'il appelle *psychode*, est une substance qui réunirait l'âme au corps ; mais il peut aussi exister certaines volontés étrangères et de nature inconnue agissant à côté de nous.

Le chimiste Crookes attribue les faits à la force psychique, comme étant l'agent par lequel les phénomènes se produisent ; mais il ajoute que cette force pourrait bien être, en certains cas, saisie et dirigée par quelque autre intelligence. « La différence entre les partisans de la force psychique et ceux du spiritisme, écrit-il, consiste, en ceci : – nous soutenons qu'on n'a pas encore *prouvé* qu'il existe un agent de direction autre que l'intelligence du médium et que ce soient les esprits des morts qui agissent là, tandis que les spirites acceptent comme article de foi, sans en demander plus de preuves, que ces esprits sont les seuls agents de la production des faits observés.

Albert de Rochas définit ces phénomènes « une extériorisation de la motricité », et les considère comme produits par le double fluidique, le « corps astral » du médium, fluide nerveux pouvant agir et sentir à distance.

Lombroso déclare que l'explication doit être cherchée simplement dans le système nerveux du médium, et que ce sont là *des transformations de forces*.

Le D^r Ochorowicz affirme qu'il n'a pas trouvé de preuves en faveur de l'hypothèse spirite, ni davantage en faveur de l'intervention d'intelligences étrangères, et que les phénomènes ont pour cause *un double fluidique* se détachant de l'organisme du médium.

L'astronome Porro a une tendance à admettre l'action possible d'esprits inconnus, de formes de vie différentes de la nôtre, non pas pour cela âmes de morts, mais entités psychiques à étudier. Dans une lettre récente, il m'écrivait que la doctrine théosophique lui paraissait être la plus approchée de la solution⁴¹.

Le professeur Charles Richet pense que l'hypothèse spirite est loin d'être démontrée, que les faits observés se rapportent à un tout autre ordre de causes encore très difficiles à dégager, et que, dans l'état actuel de nos connaissances, aucune conclusion définitive ne peut être arrêtée.

Le naturaliste Wallace, le professeur de Morgan, l'électricien Varley, se déclarent, au contraire, suffisamment documentés pour accepter, sans réserves, la doctrine spirite des âmes désincarnées.

Le professeur James H. Hyslop, de l'Université de Colombie, qui a fait une étude spéciale de ces phénomènes dans les *Proceedings de la Société des recherches psychiques* de Londres et dans ses ouvrages *Science and a Future Life* et *Enigmas of psychical Research*, pense que les constatations rigoureuses ne sont pas encore suffisantes pour autoriser aucune théorie.

Le Dr Grasset, disciple de Pierre Janet, n'admet pas comme prouvés les déplacements d'objets sans contact, ni la lévitation, ni la plupart des faits exposés ici, et proclame que ce qu'on appelle le spiritisme est une question médicale de biologie humaine, de « *physiopathologie des centres nerveux* », dans laquelle un célèbre polygone cérébral, avec un chef d'orchestre nommé O, joue un rôle automatique des plus curieux.

⁴¹ Les adeptes savent que d'après cette doctrine l'être humain terrestre serait composé de cinq entités : le corps physique, le double entérique, un peu moins grossier, survivant quelque temps au premier, le corps astral, encore plus subtil, le corps mental, ou l'intelligence, survivant aux trois précédents, et enfin l'Égo ou âme indestructible.

Le D^r Maxwell conclut de ses observations que la plupart des phénomènes, dont la réalité n'est pas douteuse, sont produits par une force existant en nous, que cette force est intelligente, et que l'intelligence manifestée vient des expérimentateurs ; ce serait une sorte de conscience collective. M. Marcel Mangin n'adopte pas cette « conscience collective » et déclare qu'il est certain que l'être qui assure se manifester est « la subconscience du médium. »

Ce sont là quelques-unes des opinions principales. Il y aurait tout un livre à écrire sur les explications proposées. Ce n'est, pas mon but, lequel était de mettre au point la question en ce qui concerne l'admissibilité des phénomènes dans le cadre de la science positive. Maintenant que c'est fait, nous ne pouvons pas, néanmoins, ne pas nous demander quelles conclusions peuvent être tirées de toutes ces observations.

Si nous voulons obtenir nous-mêmes, après ce faisceau de constatations, une explication rationnelle satisfaisante, il nous faut, me semble-t-il, procéder graduellement, classer les faits, les analyser, ne les admettre qu'à mesure que leur certitude absolue est démontrée. Nous voyageons ici à travers un monde extrêmement complexe, et les confusions les plus singulières ont été faites entre des phénomènes très distincts les uns des autres. Comme je le disais en 1869, sur la tombe d'Allan Kardec, « les causes en action sont d'espèces diverses et plus nombreuses qu'on ne le suppose. »

Pouvons-nous expliquer les phénomènes observés, ou au moins une partie ? Notre devoir est de l'essayer. Dans ce but, je les classerai dans l'ordre croissant des difficultés. Il est toujours convenable de commencer par le commencement. Je prie le lecteur d'avoir présentes à l'esprit toutes les expériences et observations exposées dans cet ouvrage, car il serait un peu insipide de renvoyer chaque fois aux pages où les phénomènes ont été décrits.

1° Rotation de la table, *avec contact des mains d'un certain nombre d'opérateurs*. Cette rotation peut s'expliquer par une impulsion inconsciente. Il suffit que chacun pousse un peu dans le même sens, pour que le mouvement s'établisse.

2° Promenade de la table, *les mains des expérimentateurs y étant appuyées*. On pousse et on conduit le meuble, sans le savoir, chacun agissant plus ou moins. On croit le suivre, mais on le conduit réellement. Il n'y a là que le résultat d'efforts musculaires généralement assez légers.

3° Soulèvement de la table *du côté opposé à celui sur lequel les mains du principal acteur sont appuyées*. Rien n'est plus simple. La pression des mains sur un guéridon à trois pieds suffit pour opérer le soulèvement du pied éloigné, et pour frapper ainsi toutes les lettres de l'alphabet. Le mouvement est moins facile pour une table à quatre pieds. Mais on l'obtient également. Ces trois mouvements sont les seuls, me semble-t-il, qui s'expliquent sans le moindre mystère. Toutefois, le troisième n'est expliqué que si la table n'est pas trop lourde.

4° Animation de la table. Plusieurs expérimentateurs étant assis autour d'une table, et faisant la chaîne avec le désir de la voir se soulever, on constate certains frémissements, d'abord légers, parcourant le bois. Puis on observe des balancements, dont plusieurs peuvent être dus à des impulsions musculaires. Mais il y a déjà ici quelque chose de plus. La table semble s'agiter d'elle-même. Parfois elle se soulève, non plus par l'effet d'un levier, d'une pression sur un côté, mais sous les mains, comme s'il y avait adhérence. Ce soulèvement est contraire à la pesanteur. On dégage donc là une force. Cette force émane de notre organisme. Il n'y a aucune raison suffisante pour chercher autre chose. Mais c'est là, néanmoins, un fait capital.

5° Rotation sans contact. La table étant en rotation rapide, on peut en détacher les mains, et voir

se continuer le mouvement.

La vitesse acquise peut expliquer cette continuation du mouvement pendant un instant, et l'explication du cas n° 1 peut suffire. Mais il y a plus. On obtient la rotation en tenant les mains à quelques millimètres au-dessus de la table, sans aucun contact. Une légère couche de farine saupoudrant la table n'est pas touchée. Donc la force émise par les assistants pénètre le meuble.

Les expériences prouvent que nous possédons en nous une force capable d'agir à distance sur la matière, une force naturelle, généralement latente, mais développée à des degrés divers chez les « médiums », et dont l'action se manifeste en des conditions encore imparfaitement déterminées.

Nous pouvons agir sur la matière brute, sur la matière vivante, sur le cerveau, et sur l'esprit.

Cette action de la volonté se montre dans la télépathie. Elle se montre plus simplement encore par une expérience bien connue. Au théâtre, à l'église, à la musique, un homme habitué à exercer sa volonté, placé à plusieurs rangs derrière une femme, l'oblige en moins d'une minute à se retourner. Une force émane de nous, de notre esprit, agissant sans doute par ondes éthérées dont le point de départ est un mouvement cérébral.

Il n'y a d'ailleurs là rien de bien mystérieux. J'approche ma main d'un thermomètre, et je constate que quelque chose d'invisible et d'actif s'échappe de ma main et fait monter, à distance, la colonne de mercure : ce quelque chose, c'est de la chaleur, c'est-à-dire des ondes aériennes en mouvement. Pourquoi d'autres radiations ne pourraient-elles émaner de nos mains et de tout notre être ? Mais ce n'en est pas moins là un fait scientifique très important à établir. Cette force physique est plus considérable que celle des muscles, comme on va le constater.

6° Soulèvement de poids. On charge une table de sacs de sable et de pierres pesant ensemble 75 à 80 kilogrammes. La table lève successivement, à plusieurs reprises, chacun des trois pieds. Mais elle succombe sous la charge et se brise. Les opérateurs constatent que leur force musculaire n'aurait pas suffi pour déterminer les mouvements observés. La volonté agit par un prolongement dynamique.

7° Soulèvement sans contact. Les mains formant la chaîne, à quelques millimètres au-dessus du côté de la table qui doit être soulevé, et toutes les volontés étant réunies, le soulèvement s'opère successivement pour chacun des pieds. Ces soulèvements s'obtiennent plus facilement que les rotations sans contact. Une volonté énergique paraît indispensable. La force inconnue se communique des expérimentateurs à la table, sans aucun contact. La table est saupoudrée de farine, avons-nous dit, et aucun doigt n'y a marqué la plus légère empreinte. La volonté des assistants est en œuvre. On ordonne à la table de faire tel ou tel geste et elle obéit. Cette volonté semble se prolonger, en dehors de nos corps, par une force assez intense. Cette puissance se développe par l'action. Les balancements préparent aux soulèvements ; ceux-ci aux lévitations.

8° Allègement de la table ou d'objets divers. On suspend une table quadrangulaire, par un de ses petits côtés, à un dynamomètre, attaché à une corde tenant du haut à un crochet quelconque. L'aiguille du dynamomètre, qui marquait, au repos, 35 kilogrammes, descend graduellement à 3, 2, 1, 0 kilogramme.

Une planche d'acajou est placée horizontalement, avec un bout suspendu à une balance à ressort. Cette balance porte une pointe qui touche une feuille de verre noircie à la fumée. En mettant cette feuille de verre en marche, cette aiguille trace une ligne horizontale. Pendant les expériences, cette ligne cesse d'être droite, et marque des allègements et des alourdissements, produits sans aucun contact. Nous avons vu, dans les expériences de Crookes, le poids d'une planche augmenter de près de trois kilos. Le médium pose sa main sur le dos d'une chaise et soulève la

chaise.

9° Augmentation du poids *d'une table ou d'autres objets. Pressions exercées.* Les expériences dynamométriques que nous venons de rappeler viennent déjà de montrer cette augmentation. J'ai vu plus d'une fois, en d'autres circonstances, une table devenir si lourde qu'il était absolument impossible à deux hommes de la détacher du parquet. Lorsqu'on y parvenait par des secousses, elle paraissait rester collée comme par de la glu ou du caoutchouc, qui la ramenait instantanément au sol. Dans toutes ces expériences, on constate l'action d'une force naturelle inconnue émanant de l'expérimentateur principal ou de l'ensemble du groupe, force organique sous l'influence de la volonté. Il n'est pas nécessaire d'imaginer l'œuvre d'esprits étrangers.

10° Soulèvement complet d'une table ou lévitation. Comme il peut y avoir confusion en appliquant le mot *soulèvement* à une table qui ne se lève que d'un côté sous un certain angle, en restant appuyée sur le sol, il convient d'appliquer le mot *lévitation* aux cas où elle est complètement détachée. Généralement, elle s'élève ainsi à quinze ou vingt centimètres du sol, pendant quelques secondes seulement, et retombe. Elle se lève en se balançant, en ondulant, en hésitant, en faisant des efforts, et retombe ensuite d'un seul coup. En appuyant nos mains sur elle, nous éprouvons la sensation d'une résistance fluïdique, comme si elle était dans l'eau, sensation fluïdique que nous éprouvons également lorsque nous présentons un morceau de fer dans la sphère d'activité d'un aimant. Une table, une chaise, un meuble s'élèvent parfois, non seulement à quelques décimètres, mais à la hauteur des têtes, et jusqu'au plafond. La force mise en jeu est considérable.

11° Enlèvement de corps humains. Ce cas est du même ordre que le précédent. Le médium peut être enlevé avec sa chaise, et posé sur la table, parfois en équilibre instable. Il peut aussi être enlevé seul⁴². Ici, la Force inconnue ne paraît plus simplement mécanique ; il s'y mêle une intention, des idées de précautions, qui peuvent d'ailleurs ne provenir que de la mentalité du médium lui-même, aidée peut-être par celle des assistants. Ce fait nous paraît contraire aux lois scientifiques connues. Il en est de même de celui du chat qui sait se retourner de lui-même, sans appui extérieur, en tombant d'un toit, et qui retombe toujours sur ses pattes, fait contraire aux principes de mécanique enseignés dans toutes les universités du monde.

⁴² On peut rapprocher ces observations d'un petit jeu de société assez connu, qui est indiqué notamment dans un des premiers ouvrages de sir David Brewster (Lettres à Walter Scott sur la Magie naturelle) dans les termes suivants : « La personne la plus lourde de la société s'étend sur deux chaises, les épaules reposant sur l'une et les jambes sur l'autre. Quatre personnes, une à chaque épaule et à chaque pied, cherchent à la soulever et constatent d'abord que la chose est difficile. Alors la personne couchée donne deux signaux en frappant des mains l'une contre l'autre une première fois et une seconde fois. Au premier signal, elle et les quatre autres aspirent fortement : dès que les cinq personnes sont pleines d'air, elle donne le second signal pour l'élévation, qui se fait sans la moindre difficulté, comme si la personne soulevée était aussi légère qu'une plume. » J'ai vu souvent faire la même expérience sur un homme assis, en posant deux doigts sous ses jambes et deux sous les aisselles, et en aspirant tous ensemble uniformément. Il y a sans doute là une action biologique. Mais quelle est l'essence de la pesanteur ? Faraday la regardait comme une force « électromagnétique ». Weber explique les mouvements des planètes autour du Soleil par « l'électro-dynamisme ». Les queues des comètes, toujours opposées au Soleil, indiquent une répulsion solaire coïncidant avec l'attraction. Nous ne savons pas plus aujourd'hui que du temps de Newton en quoi consiste réellement la pesanteur.

12° Soulèvement de meubles très lourds. Un piano pesant plus de trois cents kilogrammes se soulève de ses deux pieds antérieurs, et l'on constate que son poids varie. La force dont il est animé provient du voisinage d'un enfant de onze ans. Mais ce n'est pas la volonté consciente de cet enfant qui agit. Une table de salle à manger en chêne massif peut s'élever assez haut pour qu'on en vérifie le dessous pendant la lévitation.

13° Déplacements d'objets sans contact. Un lourd fauteuil marche tout seul dans un salon. De lourds rideaux tombant du plafond au plancher, sont gonflés avec violence, comme par un vent de tempête, et vont encapuchonner les têtes des personnes assises à une table, à un mètre de distance et davantage. Un guéridon s'obstine à vouloir grimper sur la table d'expériences – et y arrive. Tandis qu'un spectateur sceptique raille « les esprits », la table autour de laquelle on expérimente se dirige vers l'incrédule, entraînant les assistants, et le bloque contre le mur jusqu'à ce qu'il demande grâce. Comme les précédents, ces mouvements peuvent être l'expression de la volonté du médium et ne pas nécessiter la présence d'un esprit extérieur au sien. Cependant... ?

14° Coups frappés *et typtologie*. On entend dans la table, on en perçoit les vibrations au toucher, on entend dans les meubles, dans les murs, dans l'air, des coups ressemblant assez à ceux que l'on peut frapper de la jointure du doigt plié contre un morceau de bois. On se demande d'où viennent ces bruits. On pose la question à haute voix. Ils se répètent. On demande qu'un certain nombre de coups soient frappés : ils le sont. Des airs connus sont rythmés par coups et reconnaissables, des morceaux joués sont accompagnés. Les choses se passent comme si un être invisible entendait et agissait. Mais comment un être sans nerf acoustique et sans tympan pourrait-il entendre ? Les ondes sonores doivent frapper quelque chose pour être interprétées. Est-ce une transmission mentale ? Ces coups sont frappés. Qui les frappe ? Et comment ? La force mystérieuse émet des radiations de longueurs d'ondes inaccessibles à notre rétine, mais puissantes et rapides, sans doute plus rapides que celles de la lumière, et situées au delà de l'ultra-violet. La lumière, d'ailleurs, gêne leur action.

A mesure que nous avançons dans l'examen des phénomènes observés, l'élément psychique, intellectuel, mental, se mêle de plus en plus à l'élément mécanique et physique. Ici, nous sommes forcés d'admettre la présence, l'action d'une pensée. Cette pensée est-elle simplement celle du médium, de l'expérimentateur principal, ou la résultante de celles des assistants réunis ?

Comme ces coups, ou ceux des pieds de la table interrogée, dictent des mots, des phrases, expriment des idées, ce n'est plus là une simple action mécanique. La force inconnue que nous avons été obligés d'admettre dans les observations précédentes est ici au service d'une intelligence. Le mystère se complique. C'est à cause de cet élément intellectuel que j'ai proposé (avant 1865) de donner le nom de psychique à cette force, nom proposé de nouveau par Crookes en 1871. Nous avons vu aussi que dès l'année 1855, Thury avait proposé le nom de *psychode*, et *force ecténeique*. A partir de maintenant, il nous sera impossible, dans notre examen, de ne pas tenir compte de cette force psychique.

Jusqu'ici, le fluide de Gasparin pouvait suffire, comme l'action musculaire inconsciente pour les trois premières classes de faits. Mais à partir de cette quatorzième classe – et même déjà on commence à en deviner la présence dans les précédentes – l'ordre psychique se manifeste avec évidence.

15° Coups de maillet. J'ai entendu et tous les expérimentateurs comme moi, non seulement des coups secs, légers, comme ceux dont il vient d'être question, mais des coups de maillet sur une table, ou des coups de poing sur une porte, capables d'assommer celui qui les aurait reçus.

Généralement, ces coups violents sont une protestation contre une dénégation d'un assistant. Il y a là une intention, une volonté, une intelligence. Ce peut être aussi celle du médium qui se révolte ou qui s'amuse. L'action n'est pas musculaire, car on tient les mains et les pieds du médium, et cela peut se passer assez loin de lui.

16° Attouchements. La fraude pourrait expliquer ceux qui sont opérés à la portée des mains du médium, car ils n'ont lieu que dans l'obscurité. Mais on en a ressenti à une distance supérieure à cette portée, comme si ces mains s'étaient prolongées.

17° Action de mains invisibles. Un accordéon est tenu d'une main dans une cage empêchant toute autre main d'y atteindre, par le bout opposé aux clés ; l'instrument s'allonge et se referme de lui-même en jouant certains airs. Une main invisible, avec des doigts, ou quelque chose d'analogue, agit donc. (Expérience de Crookes avec Home.) J'ai renouvelé, comme on l'a vu, cette expérience avec Eusapia. Une autre fois, une boîte à musique tournée par une main invisible a joué synchroniquement avec les gestes qu'Eusapia faisait sur sa joue. Une main invisible m'a arraché violemment de la main un cahier de papier que je tenais avec le bras allongé, à la hauteur de ma tête. Des mains invisibles ont enlevé de la tête de M. Schiaparelli ses lunettes à ressort fortement serrées derrière les oreilles, et cela si prestement et si légèrement qu'il ne s'en est aperçu qu'après.

18° Apparitions de mains. Les mains ne sont pas toujours invisibles. On en voit apparaître, semi-lumineuses, dans l'obscurité. Mains d'hommes, mains de femmes, mains d'enfants. Elles sont parfois nettement formées. Au toucher, elles sont généralement solides et tièdes, quelquefois glacées. Parfois elles fondent dans la main. Pour moi, je n'ai jamais pu en saisir une : c'est toujours la main mystérieuse qui a pris la mienne, souvent à travers un rideau, parfois à nu, me pinçant l'oreille ou s'enfonçant à travers mes cheveux, avec une extrême agilité.

19° Apparitions de têtes. Pour ma part, je n'en ai vu que deux : la silhouette barbue de Montfort-L'amaury, et la tête de jeune fille au front bombé, dans mon salon. Dans le premier cas, j'avais cru à un masque porté par une tringle. Mais chez moi, il n'y avait pas de compère possible, et maintenant je ne suis pas moins sûr du premier. D'autre part, les témoignages des autres observateurs sont trop précis et trop nombreux pour ne pas être associés aux miens.

20° Fantômes. Je n'ai pu ni en voir, ni en photographier. Mais il me paraît impossible de douter de celui de Katie King, observé pendant trois ans, par Crookes et les autres étudiants de Florence Cook. On ne peut guère douter, non plus, de ceux de la Société dialectique de Londres. Nous avons vu que dans ces sortes d'apparitions, la supercherie joue un rôle fréquent. Mais il y a vraiment des observations menées avec une telle clairvoyance qu'elles sont à l'abri de toute objection et portent en elles un caractère nettement scientifique. Ces fantômes, comme ces têtes, comme ces mains, paraissent être des condensations de fluides produites par les facultés du médium, et ne prouvent pas l'existence d'esprits indépendants. On peut sentir le frôlement d'une barbe sur la main tendue. C'est ce qui m'est arrivé, ainsi qu'à d'autres. La barbe existait-elle réellement, ou n'y a-t-il eu que des sensations tactiles et visuelles ? Ce qui suit plaide en faveur de la réalité.

21° Empreintes *de têtes et de mains*. Les têtes et les mains formées sont assez denses pour mouler leur empreinte dans du mastic ou de la terre glaise. Le plus curieux, peut-être, est qu'il n'est pas

nécessaire que ces formations, ces forces, soient visibles pour produire ces empreintes. Nous avons vu un geste vigoureux s'imprimer à distance dans la terre glaise.

22° Transport de la matière à travers *La matière. Apports*. Un livre a été vu passant à travers un rideau. Une sonnette est passée d'une salle de bibliothèque fermée à clé dans un salon. Une fleur a été vue traversant perpendiculairement, de haut en bas, une table de salle à manger. On a cru observer des apports de plantes, de fleurs, de fruits, d'objets divers, qui auraient traversé les murs, les plafonds, les portes. Ce phénomène s'est opéré plusieurs fois en ma présence. Mais je n'ai jamais pu le constater avec certitude, en des conditions de sûreté complète et j'ai dépisté maintes tricheries. Les expériences de Zællner (anneau de bois entrant dans un autre anneau de bois, ficelle attachée des deux bouts se nouant, etc.), seraient vraiment d'un intérêt exceptionnel, comme l'écrivait plus haut M. Schiaparelli, si le médium Slade n'avait pas une réputation d'habile prestidigitateur probablement trop méritée. Celles de Crookes doivent être sûres. L'espace n'a-t-il que trois dimensions ? Question réservée.

23° Manifestations dirigées par une intelligence. Elles sont déjà évidentes dans un certain nombre des cas précédents. Les forces en action sont d'ordre psychique autant que physique. La question est de savoir si l'intellect du médium et des assistants suffit pour tout expliquer. Dans tous les cas qui précèdent, cet intellect paraît suffire mais en lui attribuant des facultés occultes prodigieuses. Dans l'état actuel de nos connaissances, il nous est impossible de nous rendre compte de la manière dont notre esprit, conscient ou inconscient, peut soulever un meuble, frapper des coups, former une main ou une tête, imprimer une empreinte. Ce mode d'action nous demeure absolument inconnu. La science future le découvrira peut-être. Mais tous ces actes restent dans le domaine humain, et même, ne le dissimulons pas, dans un domaine assez vulgaire.

L'hypothèse d'esprits étrangers aux vivants ne paraît pas nécessaire. Celle du dédoublement psychique du médium est la plus simple. Suffit-elle entièrement à nous satisfaire ? Des coups de poing violents sur la table, contrastant avec des caresses, peuvent avoir cette cause, malgré l'apparence. Il en est de même des apparitions de mains, de têtes, de fantômes. On ne peut déclarer impossible cette origine. Et elle est plus simple que de chercher l'explication dans des esprits errants. Le transport d'objets au-dessus des têtes des expérimentateurs sans toucher ni lustre ni têtes, en pleine obscurité, n'est guère compréhensible. Mais comprenons-nous mieux un esprit ayant des mains, et qui s'amuserait ainsi ?

Des lunettes sont détachées d'un visage sans qu'on s'en aperçoive, un mouchoir autour du cou est enlevé, puis arraché des dents qui veulent le retenir, un éventail est porté d'une poche dans une autre. Des facultés latentes de l'organisme humain suffisent-elles pour expliquer ces actions intentionnelles ? Nous ne sommes en droit ni de l'affirmer, ni de le nier.

Tel est l'ensemble des phénomènes à expliquer, du moins de ceux auxquels je me suis tenu dans cet ouvrage. Une première conclusion certaine, c'est que l'être humain possède en soi une force fluidique et psychique de nature encore inconnue, capable d'agir à distance sur la matière et de la faire mouvoir. Cette force est l'expression de notre volonté, de nos désirs, pour les dix premiers cas de la classification précédente. Pour les cas suivants, il s'y ajoute de l'inconscience, de l'imprévu, des volontés différentes de notre volonté consciente.

La force est à la fois physique et psychique. Si le médium exerce un effort de cinq ou six kilogrammes pour soulever un meuble, son poids subit un accroissement correspondant. La main que nous voyons se former dans son voisinage peut prendre un objet. Elle existe réellement, et se résorbe ensuite.

Ne pourrions-nous comparer la force qui lui donne naissance à celle qui reproduit la patte de l'écrevisse ou la queue du lézard ? L'intervention des esprits n'est pas du tout indispensable⁴³.

Dans les expériences médiumniques, les choses se passent comme si un être invisible était là, capable de transporter dans l'air divers objets sans heurter, en général, les têtes qui sont là, dans une obscurité assez grande, agissant sur un rideau comme un vent violent qui le pousserait au loin, pouvant jeter ce rideau sur votre tête, vous en coiffant, et le serrer fortement contre votre figure, comme par deux mains nerveuses, et vous toucher par une main vivante et chaude. Ces mains, je les ai senties avec la certitude la plus incontestable. Cet être invisible peut se condenser assez pour devenir visible, et je l'ai vu passer dans l'air. Supposer que j'aie été dupe d'une hallucination, ainsi que les autres expérimentateurs, n'est pas une hypothèse soutenable un seul instant, et dénoterait simplement chez ceux qui l'imagineraient une hallucination intérieure incomparablement plus probable que la nôtre ou un parti pris inexcusable. Nous étions dans les meilleures conditions requises pour l'observation et l'analyse d'un phénomène quelconque, et nul négateur ne nous fera rien accroire sur ce point.

Il y a certainement un prolongement invisible de l'organisme du médium. Ce prolongement peut être comparé à la radiation qui sort de l'aimant pour aller toucher un morceau de fer et le mettre en mouvement ; on peut le comparer aussi à l'effluve qui émane des Corps électrisés⁴⁴ ; nous le comparions également tout à l'heure aux ondes calorifiques.

Quand le médium fait le geste de frapper la table avec son poing fermé, en restant à une distance de 20 à 30 centimètres, et qu'à chaque geste un coup de poing sonore est frappé, nous voyons là la preuve d'un prolongement dynamique du bras du médium. Quand elle fait sur ma joue le simulacre de la rotation de la manivelle d'une boîte à musique, et que cette boîte joue synchroniquement au simulacre, s'arrête lorsque le doigt s'arrête, précipite l'air lorsque le doigt précipite son tracé, le ralentit lorsqu'il le ralentit, etc., c'est encore là une preuve d'une action dynamique à distance. Quand un accordéon joue tout seul, quand une sonnette sonne seule, quand un levier indique telle ou telle pression, une force réelle est en action. Nous devons donc admettre, tout d'abord, ce prolongement de la force musculaire et nerveuse du sujet. Je sens bien que c'est là une proposition hardie, à peine croyable, bizarre, extraordinaire, mais enfin les faits sont là, et que cela nous contrarie ou non, c'est un mince détail. Ce prolongement est réel, et ne s'étend qu'à une certaine distance du médium, distance que l'on peut mesurer et qui varie avec les circonstances. Mais suffit-il pour expliquer tous les phénomènes observés ?

Nous sommes forcés d'admettre que ce prolongement, généralement invisible et impalpable, peut devenir visible et palpable, prendre, notamment, la forme d'une main articulée, avec de la chair et

⁴³ Elle ne l'est même pas en certains cas où elle le paraît. Prenons un exemple. A une séance à Gênes (1906) avec Eusapia, M. Youriéwich, secrétaire général de l'Institut psychologique de Paris, prie l'esprit de son père, qui disait se manifester, de lui donner une preuve d'identité en produisant dans l'argile l'empreinte de sa main, et surtout d'un doigt dont l'ongle était allongé et pointu. La demande est faite en russe, que le médium ne comprend pas. Cette empreinte est obtenue quelques instants après, avec la marque de l'ongle en question. Ce fait prouve-t-il que l'âme du père de l'expérimentateur a vraiment agi avec « sa main » ? Non. Le médium a reçu la suggestion mentale de produire le phénomène, et l'a, en effet, produit. La langue russe n'y fait rien. La suggestion a été reçue. La main, d'ailleurs, était beaucoup plus petite que celle de l'évoqué. L'expérimentateur demande ensuite à son père défunt de le bénir, et il sent une main qui lui fait un signe de croix, à la russe, avec les trois doigts réunis, sur le front, la poitrine et les deux côtés. La même explication peut être appliquée. L'évoqué et son fils n'ont pas du tout causé ensemble, en langue russe, comme le disent les relations publiées. M. Youriéwich a seulement entendu quelques sons inintelligibles. On exagère toujours, et ces exagérations font le plus grand tort à la vérité. Pourquoi amplifier. N'y a-t-il pas assez d'inconnu dans ces mystérieux phénomènes ?

⁴⁴ Dans certains pays (Canada, Colorado) on peut allumer un bec de gaz en lui présentant le doigt.

des muscles, montrer une tête, un corps.

Le fait est incompréhensible, mais après tant d'observations différentes, il me paraît impossible de ne voir là que supercherie ou hallucinations. La logique a des droits qui s'imposent. Du médium (car sa présence est indispensable) peut donc s'échapper momentanément un double fluide et condensable.

Comment concevoir que ce double, ce corps fluide présente une consistance de chair et de muscles ? Nous ne le comprenons pas. Mais il ne serait ni sage, ni intelligent de n'admettre que ce que nous comprenons. La plupart du temps d'ailleurs, nous nous imaginons comprendre les choses, parce que nous en donnons une explication, tout simplement. Or, cette explication n'a, presque toujours, aucune valeur intrinsèque. Elle ne consiste qu'en mots joints ensemble. Ainsi, vous vous imaginez comprendre pourquoi une pomme tombe du haut d'un arbre, en disant que la Terre l'attire. Naïveté. En quoi consiste cette attraction de la Terre ? Vous n'en savez rien, mais vous êtes satisfaits, parce que la chose est constante.

Lorsque le rideau se gonfle, comme poussé par un poignet, et que vous vous sentez pincé à l'épaule par une main au moment où le rideau vous touche, vous avez l'impression d'être dupe d'un compère caché derrière le rideau. Il y a là quelqu'un qui vous fait une farce. Vous écartez le rideau : Rien !

Comme il vous est impossible d'admettre un truc quelconque, puisque c'est vous, vous seul, qui avez attaché ce rideau entre deux murs, et que vous savez que personne n'est entré derrière, que vous êtes tout près, que vous ne l'avez pas perdu de vue, que le sujet est assis auprès de vous, les mains et les jambes tenues, vous êtes forcé d'admettre une matérialisation momentanée qui vous a touché.

Il est certain que l'on peut nier ces faits et qu'on les nie. Ceux qui ne les ont pas constatés eux-mêmes, sont excusables. Il ne s'agit pas là de faits ordinaires, qui se passent tous les jours et que chacun peut observer. Evidemment, en thèse générale, si l'on n'admettait que ce que l'on a vu soi-même, on n'irait pas loin. Nous admettons l'existence des îles Philippines sans y être allés, de Charlemagne et de Jules César sans les avoir vus, des éclipses totales de soleil, des éruptions volcaniques, des tremblements de terre, etc., dont nous n'avons pas été témoins nous-mêmes. La distance d'une étoile, le poids d'une planète, la composition chimique d'un astre, les découvertes les plus merveilleuses de l'Astronomie, n'excitent pas le scepticisme, excepté chez les êtres tout à fait incultes, parce qu'on apprécie, en général, la valeur des méthodes astronomiques. Mais ici, vraiment, les phénomènes sont si extraordinaires, que l'on est excusable de n'y pas croire.

Cependant, si l'on veut se donner la peine de raisonner, on est bien forcé de se reconnaître arrêté irrévocablement ici devant le dilemme suivant : ou tous les expérimentateurs ont été dupes des médiums, qui ont constamment triché, ou ces faits si stupéfiants existent réellement. Comme la première hypothèse est éliminée, nous sommes forcés d'admettre la réalité des faits. Un corps fluide se forme aux dépens du médium, sort de son organisme, se meut, agit.

Quelle force intelligente dirige ce corps fluide et le fait agir de telle ou telle façon ? Ou c'est l'esprit du médium, ou c'est un autre esprit qui se sert de ce même fluide. Il n'y a pas à sortir de là. Remarquons que les conditions météorologiques, le beau temps, une température agréable, la gaieté, l'entrain, favorisent les phénomènes ; que le médium ne reste jamais complètement étranger aux manifestations, qu'il sait souvent ce qui va se passer, que la cause est insaisissable et s'évanouit, que les apparitions disparaissent aussi facilement qu'elles se forment, que tout cela semble un rêve.

Remarquez aussi que, dans les manifestations intenses, le médium souffre, se plaint, gémit, perd une force énorme, décèle de grands efforts nerveux, est hyperesthésié, et, à l'apogée de la manifestation, semble un instant anéanti. Pourquoi son esprit ne s'extérioriserait-il pas aussi bien

que son être fluidique ? La force psychique d'un être humain vivant pourrait donc produire des phénomènes matériels, des organes, des fantômes... Mais qu'est-ce que la matière ?

Mes lecteurs savent que la matière n'existe pas telle que la perçoivent nos sens, lesquels ne nous donnent que des *impressions incomplètes* d'une réalité inconnue. L'analyse nous montre que la matière n'est qu'une forme de l'énergie. Dans l'ouvrage qui résume ses expériences, *A propos d'Eusapia Paladino*, M. Guillaume de Fontenay cherche ingénieusement à expliquer les phénomènes par la théorie dynamique de la matière. Il est probable que cette explication est une de celles qui se rapprochent le plus de la vérité.

Dans cette théorie, la qualité qui nous paraît caractéristique de la matière, la solidité, la consistance, n'est pas plus réelle que la lumière qui frappe nos yeux ou le son qui frappe nos oreilles. Nous voyons c'est-à-dire, nous recevons sur la rétine des rayons qui l'impressionnent, en dehors desquels circulent des quantités d'autres qui ne nous impressionnent pas. De même pour nos autres sens. La matière serait constituée, comme la lumière, comme la chaleur, comme l'électricité, par une espèce de mouvement.

Mouvement de quoi ? De la substance primitive unique, animée de vibrations diverses. A coup sûr, la matière n'est pas cette chose inerte que l'on admet vulgairement. Une comparaison peut aider à comprendre. Prenons une roue de voiture. Posons-la horizontalement sur un pivot. La roue étant immobile, laissons tomber entre ses rayons une balle de caoutchouc. Cette balle, passant entre les rayons, traversera presque toujours. Maintenant, imprimons un léger mouvement à la roue. La balle accrochera assez souvent et sera renvoyée. Si nous accélérons la rotation, la balle ne traversera plus jamais la roue, qui sera devenue pour elle comme un disque plein impénétrable. On pourrait tenter une expérience analogue en disposant la roue verticalement et en lançant des flèches au travers. Une roue de bicyclette remplirait bien cet office, à cause de la finesse de ses rayons. Immobile, elle serait traversée neuf fois sur dix. En mouvement, elle imprimerait aux flèches des déviations de plus en plus marquées. Avec l'augmentation de la vitesse, on la rendrait impénétrable, et tous les traits s'y briseraient comme sur un blindage d'acier. Ces comparaisons nous permettent de concevoir comment la matière n'est en réalité qu'un mode de mouvement, qu'une expression de la force, une manifestation de l'énergie. Elle disparaît, d'ailleurs, devant l'analyse, qui finit par se réfugier dans l'atome intangible, invisible, impondérable, et, en quelque sorte, immatériel. L'atome, base de la matière, il y a cinquante ans, se dissout et devient un tourbillon hypothétique insaisissable. Je me permettrai de répéter ici ce que j'ai dit cent fois ailleurs : *l'Univers est un dynamisme*.

La difficulté de nous expliquer les apparitions, les matérialisations, quand nous voulons leur appliquer notre conception vulgaire de la matière, s'atténue considérablement du moment où nous concevons que la matière n'est qu'un mode de mouvement.

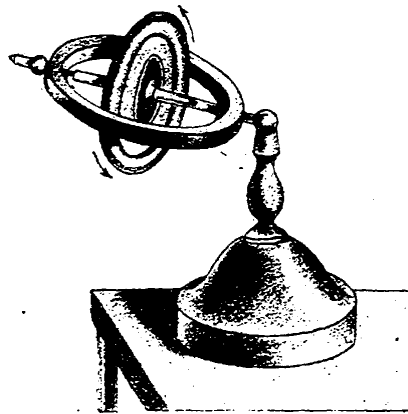
La vie elle-même, de la cellule la plus rudimentaire aux organismes les plus compliqués, est un mouvement d'un ordre particulier, mouvement déterminé et organisé par une force directrice. Dans cette théorie, les apparitions momentanées seraient moins difficiles à accepter et à comprendre. La force vitale du médium pourrait s'extérioriser et produire en un point de l'espace un régime vibratoire correspondant à un degré plus ou moins avancé de visibilité et de consistance. Ces phénomènes sont difficilement compatibles avec l'hypothèse ancienne de l'existence intrinsèque de la matière, ils s'adaptent mieux à celle du *mouvement matière*, en un mot du simple mouvement donnant la sensation de la matière.

Il n'y a, naturellement, qu'une substance, la substance primitive, antérieure à la nébuleuse originelle, d'où tous les corps sont issus. Ce que les chimistes prennent pour des corps simples, l'oxygène, l'hydrogène, l'azote, le fer, l'or, l'argent, etc., sont des espèces minérales qui se sont graduellement formées et différenciées, comme plus tard les espèces végétales et les espèces

animales. Et non seulement la substance du Monde est simple, mais encore elle a la même origine que l'énergie, et ces deux formes peuvent successivement prendre la place l'une de l'autre. Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme⁴⁵. La substance unique est immatérielle et inconnaissable dans son essence. Nous n'en voyons et touchons que les condensations, les agrégations, les arrangements, c'est-à-dire les formes produites par le mouvement. Matière, force, vie, pensée, ne sont qu'un.

En réalité, il n'y a dans l'Univers qu'un principe, à la fois intelligence, force et matière, embrassant tout ce qui est et tout ce qui est possible. Ce que nous appelons matière n'est qu'une forme de mouvement. Au fond de tout : la force, le dynamisme et l'esprit universel. Ainsi, qu'est-ce que la Matière ? Une apparence, une forme de l'énergie. Et qu'est-ce que la Pesanteur ? Une propriété de cette apparence, une autre forme de l'énergie. En quoi consiste sa nature, son essence ? Nul ne le sait. Comment certains phénomènes étudiés ici sont-ils contraires à cette force ? Il est difficile de le définir. Si la pesanteur et la gravitation sont de l'électro dynamisme, le mouvement intermoléculaire peut produire des résultats opposés. Une table en lévitation sous l'influence d'une force physique inconnue n'est pas plus étonnante qu'un morceau de fer attiré par un aimant.

Tout le monde connaît le gyroscope, cette toupie mise en rotation rapide et se créant elle-même une force centrifuge qui annule sa pesanteur. Ce petit appareil se compose d'un disque métallique massif muni d'un axe pouvant tourner sur deux pivots reliés par un cercle de métal. Lorsque ce jouet est inerte, il obéit à la pesanteur, comme tous les corps. Mais si l'on imprime au disque un mouvement de rotation rapide, ce corps inerte s'anime d'une vie propre, résiste à la main qui le tient par son support, se meut dans un certain sens, et, posé horizontalement ou incliné sur une ficelle ou sur un pivot quelconque, s'y maintient contrairement à la direction verticale de la pesanteur



Le mouvement qui l'anime contrebalance l'attraction du globe terrestre, comme nous l'avons remarqué plus haut à propos du couteau oscillant dans la main. Mais revenons à notre sujet.

Que la Matière soit composée d'électrons, d'ions, de tourbillons électriques, peu nous importe. Le dynamisme régit le monde. Ne cessons pas de le répéter, la matière apparente, qui pour nous représente actuellement l'Univers, et que certaines doctrines classiques considèrent comme produisant toutes choses, mouvement, vie, pensée, n'est qu'un mot vide de sens. L'Univers est,

⁴⁵ Voir ce que j'ai écrit autrefois sur ce sujet dans *Lumen*, dans *Uranie*, dans *Stella*, et dans *mon Discours sur L'unité de force et l'unité de substance*, publié dans l'*Annuaire du Cosmos* pour 1865.

au contraire, un organisme régi par un dynamisme d'ordre psychique. L'esprit est dans tout. Il y a un milieu psychique ; il y a de l'esprit dans tout, en dehors de la vie humaine et animale, dans la plantes, dans les minéraux, dans l'espace. Ce n'est pas le corps qui produit la vie. C'est plutôt la vie qui organise le corps. La volonté de vivre ne prolonge-t-elle pas la vie des êtres affaiblis, de même que l'abandon du désir vital peut la raccourcir, l'arrêter même ? La Foi, c'est-à-dire l'autosuggestion, ne guérit-elle pas... à Lourdes et ailleurs.

Votre cœur bat, nuit et jour, quelle que soit la position de votre corps. C'est un ressort bien monté. Qui a tendu ce ressort ? L'embryon se forme dans le sein de la mère, dans l'œuf de l'oiseau. Il n'a ni cœur, ni cerveau. A un certain moment, le cœur bat pour la première fois. Moment sublime ! Il battra dans l'enfant, dans l'adolescent, dans l'homme, dans la femme, à raison de 100 000 pulsations par jour, environ, de 36.500 000 par an, de 1.825.000.000 pour cinquante ans. Ce cœur qui vient de se former doit battre un milliard de pulsations, deux milliards, trois milliards, un nombre déterminé, fixé par sa puissance, puis il s'arrêtera, et le corps tombera en ruine.

Qui a remonté cette montre une fois pour toujours ? Le dynamisme, l'énergie vitale. Qui soutient la Terre dans l'espace ? Le dynamisme, la vitesse de son mouvement. Qui tue dans une balle ? Sa vitesse. Partout l'énergie, partout l'élément invisible. C'est ce même dynamisme qui produit les phénomènes étudiés ici. La question se résout maintenant à décider si ce dynamisme appartient entièrement aux expérimentateurs. Nous connaissons si peu notre être mental qu'il nous est impossible de savoir ce que cet être est capable de produire, même et surtout dans certains états d'inconscience.

L'intelligence directrice n'est pas toujours l'intelligence personnelle, *normale*, des expérimentateurs ou de l'un quelconque d'entre eux. Nous demandons à l'entité qui elle est, et elle donne un nom qui n'est pas le nôtre, elle répond à nos questions, et prétend ordinairement être une âme désincarnée, l'esprit d'un défunt. Mais si nous poussons la question à bout, cette entité finit par se dérober sans nous avoir donné des preuves suffisantes d'identité. Il en résulte pour nous l'impression que le sujet principal en expérience s'est répondu à lui-même, s'est reflété lui-même, sans le savoir. D'autre part, cette entité, cette personnalité, cet esprit, a sa volonté, ses caprices, ses exigences, et agit parfois en contradiction avec nos propres pensées. Il nous dit des choses absurdes, ineptes, brutales, insensées, et s'amuse à de bizarres combinaisons de lettres, à de véritables casse-têtes. Il nous étonne et nous stupéfie. Quel est cet être ?

Deux hypothèses s'imposent donc inéluctablement. Ou c'est nous qui produisons ces phénomènes, ou ce sont des esprits. Mais entendons-nous bien : ces esprits ne sont pas nécessairement des âmes des morts, car il peut exister d'autres genres d'êtres spirituels, et l'espace pourrait en être plein sans que nous n'en sussions jamais rien, à moins de circonstances exceptionnelles. Ne trouvons-nous pas, dans les diverses littératures anciennes, les démons, les anges, les gnomes, les farfadets, les lutins, les larves, les coques, les élémentals, etc., etc.? Peut-être n'y a-t-il pas là des légendes sans aucun fondement.

D'autre part, nous ne pouvons pas ne pas remarquer que dans les expériences étudiées ici, on s'adresse toujours, pour réussir, à un être invisible qui est censé nous entendre. Si c'est une illusion, elle date de l'origine même du spiritisme, des coups produits inconsciemment par les demoiselles Fox dans leurs chambres d'Hydesville et de Rochester, en 1848. Mais encore une fois, cette personnification peut appartenir à notre être ou représenter un esprit extérieur.

Pour admettre la première hypothèse, il faut admettre en même temps que notre être mental n'est pas simple, qu'il y a en nous plusieurs éléments psychiques, et que l'un au moins de ces éléments peut agir à notre insu, frapper des coups sur une table, remuer un meuble, soulever un poids,

toucher par une main apparente, jouer d'un instrument, produire un fantôme, lire un mot caché, répondre à des questions, agir avec une volonté personnelle, tout cela, je le répète, sans que nous le sachions. C'est assez compliqué. Mais est-ce impossible ?

Qu'il y ait en nous des éléments psychiques, obscurs, inconscients, pouvant s'exercer en dehors de notre conscience normale, c'est ce que nous pouvons observer toutes les nuits dans nos rêves, c'est-à-dire pendant le quart ou le tiers de notre vie. A peine le sommeil a-t-il fermé nos yeux, nos oreilles, tous nos sens, que nos pensées s'exercent tout autrement que pendant le jour, sans direction raisonnable, sans logique, sous les formes les plus incohérentes, libérées de nos conceptions habituelles de l'espace et du temps, en un monde entièrement différent du monde normal. Les physiologistes et les psychologues ont, depuis des siècles, cherché à résoudre le mécanisme du rêve sans avoir encore obtenu la solution du problème. Mais le fait constaté que l'on voit parfois en rêve des événements qui ont lieu à distance, et que l'on prévoit des événements à venir, prouve qu'il y a en nous des facultés inconnues.

D'autre part, il n'est pas rare, pour chacun de nous, d'éprouver, en plein éveil de toutes nos facultés, l'action d'une influence intérieure, distincte de notre raison dominante. Nous sommes prêts à prononcer des mots qui ne sont pas de notre vocabulaire habituel. Des idées subites viennent traverser et arrêter le cours de nos réflexions. Pendant la lecture d'un livre qui nous paraissait attachant, notre âme s'envole ailleurs, tandis que nos yeux continuent de lire inutilement. Nous discutons certains projets en nous-mêmes comme si nous étions plusieurs juges. Et puis, tout simplement, qu'est-ce que la distraction ?

Dans ses recherches infatigables, le grand scrutateur des phénomènes psychiques Myers, auquel on doit les études synthétiques sur *la conscience subliminale*, est arrivé à penser, avec Ribot, que « le moi est une coordination ».

« Ces phénomènes supranormaux, écrit ce chercheur si documenté et si compétent, sont dus, « non à l'action d'esprits de personnes décédées, comme le croit Wallace, mais, pour la plupart, à l'action d'esprits incarnés, soit de celui du sujet lui-même, soit d'un agent quelconque. Le mot *subliminal* signifie ce qui est au-dessous du seuil (limen) de la conscience, les sensations, les pensées, les souvenirs qui restent au fond, et représenteraient une sorte de *moi* endormi. Je ne prétends pas affirmer, ajoute l'auteur, qu'il existe toujours en nous deux moi corrélatifs et parallèles : je désigne plutôt par le moi subliminal cette partie du moi qui reste ordinairement latent, et j'admets qu'il peut y avoir non seulement coopération entre ces deux courants de pensée quasi-indépendants, mais aussi des changements de niveau et des alternances de la personnalité . » L'observation médicale (Félida, Alma) prouve qu'il y a en nous un rudiment de faculté supranormale, de quelque chose qui est probablement sans utilité pour nous, mais qui indique l'existence, au-dessous du niveau de notre conscience, d'une réserve de facultés latentes insoupçonnées. »

D'ailleurs, en vérité, qui est-ce qui agit dans les phénomènes de télépathie ? Rappelons, par exemple, le cas de M. Thomas Garrison⁴⁶ qui, assistant avec sa femme à un office religieux, se lève subitement au milieu d'un sermon, sort du temple, et comme poussé par une impulsion irrésistible, fait 29 kilomètres à pied pour aller voir sa mère, qu'il trouve morte en arrivant, quoiqu'il ne la sût pas malade, et qu'elle fût relativement jeune (58 ans). J'ai cent observations analogues sous les yeux. Ce n'est pas notre être normal habituel qui est en action ici.

Il y a probablement en nous, plus ou moins sensitif, un être subconscient, et c'est lui qui paraît en jeu dans un certain nombre d'expériences médiumniques. Je serais assez de l'avis de Myers

⁴⁶ Society for Psychical Research, VIII, p. 125.

lorsqu'il écrit ⁴⁷:

« Les spirites attribuent les mouvements et les dictées à l'action d'intelligences désincarnées, mais si une table exécute des mouvements sans que personne y touche, il n'y a pas de raison d'attribuer ces mouvements à l'intervention de mon grand-père décédé plutôt qu'à la mienne propre, car si l'on ne voit pas la façon dont j'aurais pu la mettre en mouvement moi-même, on ne voit pas plus comment cet effet pourrait être produit par l'action de mon grand-père. Pour les dictées, l'explication la plus plausible me paraît d'admettre qu'elles sont faites non par le moi conscient, mais par cette région profonde et cachée où s'élaborent des rêves fragmentaires et incohérents. »

Cette hypothèse explicative est partagée, avec une modification importante, par un savant distingué auquel nous devons aussi de longues et patientes recherches dans les phénomènes obscurs de psychologie anormale, le D^r Geley, qui résume ainsi lui-même ses conclusions :

« Une portion de la force, de l'intelligence et de la matière, peut être extériorisée de l'organisme, agir, percevoir, organiser et penser en dehors des muscles, des organes, des sens et du cerveau. Elle n'est autre que la portion subconsciente élevée de l'Être. Elle constitue véritablement un être subconscient extériorisable, existant dans le moi avec l'être conscient normal⁴⁸. »

Cet être subconscient ne dépendrait pas de l'organisme. Il lui serait antérieur et lui survivrait. Il lui serait supérieur, doué de facultés et connaissances très différentes des facultés et connaissances de la conscience normale, supranormales et transcendantes. Assurément, il reste encore ici plus d'un mystère, ne serait-ce que le fait d'agir matériellement à distance, et celui, non moins étrange, d'y rester étrangers en apparence. La première règle de la méthode scientifique est de chercher d'abord les explications dans les choses connues avant de recourir à l'inconnu, et nous n'y devons jamais faillir. Mais si cette règle ne conduit pas au port, notre devoir est de l'avouer. C'est, je le crains bien, ce qui arrive ici. Nous ne sommes pas satisfaits. L'explication n'est pas claire, et flotte un peu trop dans les vagues et le vague de l'hypothèse.

Au point où nous sommes arrivés dans ce chapitre des explications, nous sommes exactement dans la position d'Alexandre Aksakof lorsqu'il écrivit son grand ouvrage *Animisme et Spiritisme*, en réponse au livre du D^r Von Hartmann sur *Le Spiritisme*. Hartmann a prétendu expliquer tous les phénomènes dont il s'agit par les hypothèses suivantes :

« Une force nerveuse produisant, en dehors du corps humain, des effets mécaniques et plastiques. Des hallucinations doublées de cette même force nerveuse et produisant également des effets physiques et plastiques. Une conscience somnambulique latente, capable, le sujet se trouvant à l'état normal, de lire dans le fond intellectuel d'un autre homme, son présent et son passé et pouvant même deviner l'avenir. »

Aksakof a cherché si ces hypothèses, dont la dernière est assez hardie, sont suffisantes pour tout expliquer, et il conclut qu'elles ne le sont pas. C'est aussi mon opinion. Il y a autre chose. Cette autre chose, ce résidu au fond du creuset de l'expérience, c'est un élément psychique, dont la nature nous reste encore tout à fait cachée. Je pense que tous les lecteurs de cet ouvrage partageront ma conviction. Les hypothèses anthropomorphiques sont loin de tout expliquer. D'ailleurs, ce ne sont que des hypothèses. Il ne faut pas nous dissimuler que ces phénomènes nous font pénétrer dans un autre monde, dans un monde inconnu, qui est tout entier à explorer.

Quant à des êtres différents de nous, quelle pourrait être leur nature ? Il nous est impossible de nous en former aucune idée.

⁴⁷ *La Personnalité humaine*, p. 313.

⁴⁸ L'Être subconscient, p. 82.

Âmes de Morts ? C'est très loin d'être démontré. Dans les innombrables observations que j'ai multipliées depuis plus de quarante ans, tout m'a prouvé le contraire. Aucune identification satisfaisante n'a pu être faite⁴⁹.

Les communications obtenues ont toujours paru provenir de la mentalité du groupe ou, lorsqu'elles sont hétérogènes, d'esprits de nature incompréhensible. L'être évoqué s'évanouit lorsqu'on insiste pour le pousser à bout et avoir le cœur net de sa réalité. Et puis, mon plus grand espoir a été déçu, cet espoir de ma vingtième année, qui aurait tant aimé recevoir des clartés célestes sur la doctrine de la pluralité des mondes. Les esprits ne nous ont rien appris.

L'agent, néanmoins, paraît parfois indépendant. Crookes signale avoir vu M^{elle} Fox écrire automatiquement une communication pour un des assistants, pendant qu'une autre communication sur un autre sujet lui était donnée pour une deuxième personne au moyen de l'alphabet et par coups frappés, et pendant qu'elle causait avec une troisième personne sur un autre sujet tout différent des deux autres. Ce fait remarquable prouve-t-il avec certitude l'action d'un esprit étranger ?

Le même savant signale que, pendant une de ses séances, une petite latte traversa la table, en pleine lumière, pour venir lui frapper la main, et lui donner une communication suivant les lettres de l'alphabet épelées par lui. L'autre bout de la latte reposait sur la table, à une certaine distance des mains de Home. Ce cas me paraît, comme à Crookes, plus probant en faveur d'un esprit extérieur, d'autant plus que l'expérimentateur ayant demandé que les coups fussent frappés suivant l'alphabet télégraphique Morse, un autre message fut ainsi frappé. Le savant chimiste signale encore, on s'en souvient, le mot *however* caché par son doigt, sur un journal, et inconnu de lui, frappé par cette petite latte.

Wallace signale, d'autre part, un nom écrit sur un papier collé par lui sous le pied central de la table d'expérience ; Joncières, une aquarelle faite correctement en pleine obscurité et un thème musical écrit au crayon ; M. Castex-Dégrange, l'annonce d'une mort, la place d'un objet perdu ; nous avons vu, aussi, des phrases dictées à rebours, ou de deux en deux lettres, ou par des combinaisons bizarres manifestant l'action d'une intelligence inconnue. Nous avons mille exemples de cet ordre.

Mais, encore une fois, si l'esprit du médium peut se dégager en un état extranormal, pourquoi ne serait-ce pas lui qui agirait ? N'avons-nous pas dans nos rêves plusieurs personnalités distinctes ? Si elles pouvaient se dégager dynamiquement, n'agiraient-elles pas un peu de cette façon ? Ce que nous ne devons pas perdre de vue, c'est le caractère *mixte* et *complexe* de ces phénomènes. Ils sont à la fois physiques et psychiques, matériels et intelligents, ne sont pas toujours produits par notre volonté consciente, et sont plutôt l'objet de l'*observation* que de l'*expérience*.

Il est utile d'insister sur ce caractère. J'entendais un jour (31 janvier 1901) E. Duclaux, membre de l'Institut, directeur de l'Institut Pasteur, faire cette confusion, commune à tant de physiciens et à tant de chimistes, dans une conférence pourtant assez compétente sur ces phénomènes : « Il n'y a de fait scientifique, proclamait-il, qu'un fait qui peut être de nouveau reproduit à volonté⁵⁰. »

Quel singulier raisonnement ! Les témoins de la chute d'un météore nous apportent un aérolithe qui vient de tomber du ciel et que l'on a déterré, tout chaud, du trou dans lequel il s'était enfoncé. Erreur ! Illusion ! Devrions-nous répondre, ce n'est pas scientifique : nous ne le croirons que lorsque vous recommencerez l'expérience. On nous apporte le cadavre d'un homme tué par la foudre ; mis entièrement nu, et rasé comme par un rasoir. Impossible ! Devrions-nous répondre ;

⁴⁹ Voir ce que j'en ai dit, déjà, dans *l'Inconnu*, pp. 290-291.

⁵⁰ Voir Bulletin de *l'Institut psychologique*, 1^{ère} année, pp. 25-40.

pure invention de vos sens abusés. Une femme voit apparaître auprès d'elle son mari qui vient de mourir à trois mille kilomètres de distance. Ce n'est pas sérieux, devrions-nous penser, ce ne le sera que lorsqu'il recommencera. Cette confusion entre l'observation et l'expérience est vraiment singulière de la part des hommes instruits.

Dans les phénomènes psychiques, il y a un élément intellectuel, volontaire, capricieux, incohérent, souvent très fin, subtil, habile et malin. Je le répète, il faut savoir comprendre que tout ne s'explique pas, et se résigner à attendre des connaissances plus étendues. Il y a de l'intelligence, de la pensée, du psychisme, de l'esprit, dans ces phénomènes ; il y en a plus encore dans certaines communications. L'esprit des vivants suffit-il pour donner raison des observations ? Oui, peut-être, mais en nous attribuant des facultés inconnues et supranormales. Ce n'est toujours là qu'une hypothèse. L'hypothèse spirite des communications avec des âmes de morts reste, ainsi que celle d'agents mentaux inconnus.

Que les âmes survivent à la destruction du corps, je n'en ai pas l'ombre d'un doute. Mais qu'elles se manifestent par ces procédés, la méthode expérimentale n'en fournit vraiment aucune preuve absolue. J'ajouterai même que cette hypothèse n'est pas vraisemblable. Si les âmes des défunts restaient autour de nous, sur notre planète, cette population invisible s'accroîtrait en raison de cent mille par jour, environ 36 millions par an, de 3 milliards 620 millions par siècle, de 36 milliards en dix siècles, etc., à moins d'admettre des réincarnations sur la Terre même.

Combien se présente-t-il d'apparitions ou de manifestations ? Que reste-t-il en éliminant les illusions, les autosuggestions, les hallucinations ? A peu près rien. Une aussi exceptionnelle rareté plaide contre une réalité.

On peut supposer, il est vrai, que tous les êtres humains ne survivent pas à leur mort, et que même, en général, leur entité psychique est si insignifiante, si inconsistante, si nulle, qu'elle s'évanouit à peu près dans l'éther, dans le réservoir commun, dans le milieu ambiant, comme les âmes des animaux. Mais les êtres pensants qui ont conscience de leur existence psychique ne perdent pas leur personnalité et continuent le cycle de leur évolution. Il semblerait, dès lors, naturel de les voir se manifester en certaines circonstances. Les condamnés à mort par suite d'erreurs judiciaires et exécutés ne devraient-ils pas revenir protester de leur innocence ? Est-ce que les assassinés inconnus ne devraient pas revenir accuser les assassins ? Connaissant les caractères de Robespierre, de Saint-Just, de Fouquier-Tinville, j'aimerais les avoir vus se venger quelque peu de leurs triomphateurs. Les victimes de 93 n'auraient-elles pas dû venir secouer le sommeil des vainqueurs ? Sur les vingt mille fusillés de la Commune de Paris, j'aurais aimé en voir une douzaine harceler sans cesse l'honorable M. Thiers, qui a vraiment mis trop de gloire à laisser s'organiser cette insurrection et à la châtier.

Pourquoi les enfants pleurés par leurs parents ne viennent-ils jamais les consoler ? Pourquoi nos affections les plus chères semblent-elles disparaître à jamais ? Et les testaments soustraits ? Et les dernières volontés méconnues ? Et les intentions travesties ? Etc., etc. Il n'y a que les morts qui ne reviennent pas, dit un vieux proverbe. Cet aphorisme n'est pas absolu, peut-être, mais les revenants sont rares, très rares, et l'on ne connaît pas, au juste, leur nature. Sont-ce de véritables revenants ? Ce n'est pas encore démontré.

J'ai en vain cherché, jusqu'ici, une preuve certaine d'identité dans les communications médiumniques. On ne voit pas, d'autre part, pourquoi les esprits auraient besoin de médiums pour se manifester, s'ils existent autour de nous. Ils devraient faire partie de la nature, de la nature universelle qui comprend tout. Néanmoins, l'hypothèse spirite me paraît devoir être conservée, au

même titre que les précédentes, car les discussions ne l'ont pas éliminée⁵¹. Mais pourquoi ces manifestations sont-elles le résultat du groupement de cinq ou six personnes autour d'une table ? Ce n'est pas, non plus, très vraisemblable. Il peut se faire, il est vrai, que des esprits existent auprès de nous et soient normalement dans l'impossibilité de se rendre visibles, audigibles, tangibles, ne pouvant produire ni des rayons lumineux accessibles à notre rétine, ni des ondes sonores, ni des attouchements. Dès lors, certaines conditions, possédées par les médiums, pourraient être nécessaires à leurs manifestations. Nul n'a le droit de rien nier. Mais pourquoi tant d'incohérences ?

J'ai sur un rayon devant moi plusieurs milliers de communications dictées par les « esprits ». L'analyse ne laisse au fond du creuset qu'une obscure incertitude sur les causes. Forces psychiques inconnues. Entités fugaces. Figures épanouissantes. Rien de solide à saisir, même pour la pensée. Cela n'a même pas la consistance d'une définition de chimie ou d'un théorème de géométrie. Une molécule d'hydrogène est un rocher en comparaison.

La plupart des phénomènes observés, bruits, mouvements de meubles, tapages, agitations, coups frappés, réponses aux questions posées, sont véritablement enfantins, puérils, vulgaires, souvent ridicules, et ressemblent plutôt à des espiègleries de gamins, qu'à des actions sérieuses. Nous ne pouvons pas ne pas le constater. Pourquoi des âmes de morts s'amuseraient-elles ainsi ? L'hypothèse paraît presque absurde.

Sans doute, un homme ordinaire ne change pas de valeur intellectuelle ou morale du jour au lendemain, et s'il reste existant après sa mort, on peut s'attendre à le retrouver tel qu'il était avant. Mais, encore une fois, que de bizarreries et d'incohérences. Quoi qu'il en soit, nous ne devons avoir aucune idée préconçue, et notre devoir le plus strict est de faire l'investigation des faits tels qu'ils se présentent.

La force naturelle inconnue mise en activité pour le soulèvement d'une table n'est pas une propriété exclusive des médiums. Elle fait partie, à divers degrés, de tous les organismes, avec des coefficients différents, 100 par exemple pour des organismes tels que ceux de Home ou d'Eusapia, 80 pour d'autres, 50 ou 25 pour de moins favorisés, mais sans doute, en aucun cas ne descendant à 0. La meilleure preuve, c'est qu'avec de la patience, de la persévérance, de la volonté, presque tous les groupes d'expérimentateurs, qui ont voulu s'en occuper sérieusement, sont arrivés à obtenir, non seulement des mouvements, mais encore des soulèvements complets, des coups frappés, etc.

Le mot de médium n'a plus guère de raison d'être, puisqu'il n'est pas prouvé qu'il y ait là un intermédiaire entre des esprits et nous. Mais il peut être conservé, la logique étant ce qu'il y a de plus rare dans la grammaire comme en tout ce qui est humain. Le mot électricité n'a plus rien à faire depuis longtemps avec l'ambre (ελεχτρον), ni le mot vénération avec le génitif de « Vénus » (Veneris), ni le mot désastre avec astre, ni le mot tragédie avec « le chant du bouc » (τραγοσ οδη), ni le mot courtisane avec « dame de la cour » ; ce qui n'empêche pas que ces mots sont compris dans leur sens habituel⁵².

⁵¹ Tout récemment, j'ai eu sous les yeux la relation de quelques faits qui plaident plutôt en sa faveur (*Bulletin de la Société d'Etudes psychiques de Nancy*, nov. déc. 1906). Sur ces onze faits, le premier et le second pouvaient avoir été connus par un dictionnaire, le troisième et le cinquième par des journaux ; mais les sept autres ont assurément l'admission de l'identité comme la meilleure hypothèse explicative.

⁵² En préjugant ce qui est à démontrer, le nom de médium est tout à fait impropre ; il suppose que la personne douée de ces facultés est un intermédiaire entre les esprits et les expérimentateurs. Or, en admettant que ce soit quelquefois le cas, ce ne l'est certainement pas habituellement. La rotation d'une table, son soulèvement, sa lévitation, le déplacement d'un meuble, le gonflement d'un rideau, les bruits entendus, sont causés par une force émanant de cette personne ou de l'ensemble des assistants.

Quant aux hypothèses explicatives, je le répète, le champ est ouvert à toutes. On remarque que les communications dictées par les tables sont en rapport avec l'état d'esprit, les idées, les opinions, les croyances, le savoir, la littérature même des expérimentateurs. C'est comme un reflet de cet ensemble. Comparez les communications enregistrées dans la maison de Victor Hugo à Jersey, celles du cercle phalanstérien d'Eugène Nus, celles des réunions astronomiques, celles des croyants religieux, catholiques, protestants, etc., etc.

Si l'hypothèse n'était pas d'une telle hardiesse, qu'elle nous paraisse inacceptable, j'oserais imaginer que la concentration des pensées crée un être intellectuel momentané qui répond aux questions posées et s'évanouit ensuite. *Reflet* ? C'est peut-être l'expression véritable. Tout le monde a vu son portrait réfléchi dans une glace, et personne ne s'en étonne. Cependant, analysez le fait. Plus vous regarderez cet être optique se mouvant derrière le miroir, plus l'image vous paraîtra remarquable et intéressante. Or, les miroirs auraient pu n'être pas inventés.

Si nous ne connaissions pas ces grandes glaces qui réfléchissent les appartements et les visiteurs, si nous n'en avions jamais vu, et si l'on nous racontait que des images, des reflets, des personnes vivantes peuvent ainsi se manifester et se mouvoir, nous ne le comprendrions pas et nous ne le croirions pas.

Oui, la personnification éphémère créée dans les séances spirites rappelle parfois l'image virtuelle que l'on voit dans un miroir, qui n'a, en elle-même, rien de réel, mais qui existe pourtant et reproduit l'original. L'image peinte par la photographie est du même ordre et durable. L'image réelle formée au foyer d'un miroir de télescope, incorporelle, intangible, mais que nous pouvons recueillir sur un miroir plan et étudier, en l'amplifiant par le microscope de l'oculaire, se rapproche davantage peut-être de ce qui semble se produire par la concentration de plusieurs énergies psychiques. On crée un être imaginaire, on lui parle, il répond en réfléchissant presque toujours la mentalité des expérimentateurs. Et de même qu'à l'aide de miroirs nous pouvons condenser la lumière, la chaleur, les ondes éthérées, électriques, en un foyer, de même il semble parfois que les assistants ajoutent leurs forces psychiques à celles du médium, du *dynamogène*, condensant les ondes et aidant à produire une sorte d'être fugitif plus ou moins matériel. L'être subconscient, le cerveau du médium ou son corps astral, le périsprit fluïdique, les inconnus latents dans les organismes sensitifs, ne pourraient-ils être le miroir que nous venons d'imaginer ? et ce miroir ne pourrait-il aussi recevoir et reproduire l'influence d'une âme lointaine ?

Il importe de ne pas généraliser des conclusions partielles que nous avons déjà beaucoup de peine à définir. Je ne dis pas que les esprits n'existent pas : j'ai, au contraire, des raisons pour admettre leur existence. Il n'est pas jusqu'à certaines sensations exprimées par les animaux, par des chiens, par des chats, par des chevaux, qui ne plaident en faveur de la présence inattendue et impressionnante d'êtres ou d'agents invisibles. Mais, fidèle serviteur de la méthode expérimentale, je pense que nous devons épuiser toutes les hypothèses simples, naturelles, déjà connues, avant de recourir aux autres.

Malheureusement, un grand nombre de spirites préfèrent ne pas aller au fond des choses, ne rien

Nous ne pouvons vraiment pas supposer qu'il y a toujours là un esprit pour répondre à nos fantaisies. Et l'hypothèse est d'autant moins nécessaire que ces prétendus esprits ne nous apprennent rien. Notre force psychique agit sûrement la plupart du temps. La personne qui exerce l'action principale dans ces expériences serait plus justement appelée *dynamogène*, puisqu'elle engendre de la force. Ce serait là, me semble-t-il, le terme le mieux approprié à cet état. Il exprime ce qui est constaté par toutes les observations. J'ai connu des médiums très fiers de ce titre, et qui étaient quelque peu jaloux de leurs confrères, étant convaincus d'avoir été choisis par saint Augustin, saint Paul, et même Jésus-Christ. Ils croyaient à une grâce du Très-Haut, et prétendaient, non sans raison d'ailleurs, que sous d'autres mains ces signatures étaient équivoques. Ces rivalités n'ont aucun sens.

analyser, et être dupes d'impressions nerveuses. Ils ressemblent aux braves femmes qui disent leur chapelet en croyant avoir devant elles sainte Agnès ou sainte Philomène. Il n'y a pas de mal à cela, dit-on. Mais c'est une illusion. N'en soyons pas dupes. Si les élémentals, les élémentaires, les esprits de l'air, les gnomes, les larves dont parle Goethe à la suite de Paracelse, existent, ils sont naturels et non pas surnaturels : ils sont dans la nature, car la nature embrasse tout. Le surnaturel n'existe pas. La science a donc le devoir d'étudier cette question comme toutes les autres.

Comme nous l'avons déjà remarqué, il y a dans ces divers phénomènes plusieurs causes en action. Parmi ces causes, l'œuvre d'esprits désincarnés, d'âmes de morts, est une hypothèse explicative que l'on ne doit pas rejeter sans examen, qui paraît parfois la plus logique, mais qui a contre elle de puissantes objections, et qu'il serait de la plus haute importance de pouvoir démontrer avec certitude. Ses partisans *devraient être les premiers à approuver la sévérité des méthodes scientifiques que nous appliquons ici*, car plus solidement le spiritisme serait fondé et plus il aurait de valeur. Les croyances naïves et les illusions ne peuvent lui donner aucune base sérieuse. La religion de l'avenir sera la religion de la science. Il n'y a qu'une vérité.

On fait souvent dire aux auteurs ce qu'ils n'ont jamais dit. Pour ma part, j'en ai eu la preuve fréquente, notamment, à propos du spiritisme. Je ne serais pas surpris que certaines interprétations des pages qui précèdent se traduisent par l'opinion que je n'admets pas l'existence des esprits. On ne peut cependant trouver aucune affirmation de ce genre dans cet ouvrage, ni dans aucun de ceux auxquels j'ai donné le jour. Ce que je dis, c'est que les phénomènes physiques étudiés ici *ne prouvent pas* leur collaboration, peuvent probablement s'expliquer sans eux, par des forces inconnues émanant des expérimentateurs, et notamment des médiums. Mais ces phénomènes indiquent, en même temps, l'existence d'un milieu psychique.

Quel est ce milieu ? Il est, assurément, bien difficile de le concevoir, puisqu'il ne tombe sous aucun de nos sens. Il est également bien difficile de ne pas l'admettre en présence de la multitude des phénomènes observés. Si l'on admet la survivance des âmes, que deviennent ces âmes ? Où vont-elles ? On peut répondre que les conditions d'espace et de temps en relation avec nos sens matériels ne représentent pas la nature réelle de l'espace et du temps, que nos appréciations et nos mesures sont essentiellement relatives, que l'âme, l'esprit, l'entité pensante n'occupe aucune place. Néanmoins, on peut penser aussi que l'esprit pur n'existe pas, qu'il est attaché à une substance occupant un certain point. On peut penser aussi que toutes les âmes ne sont pas égales, qu'il en est de supérieures et d'inférieures, que certains êtres humains ont à peine conscience de leur existence, que les âmes supérieures, ayant conscience d'elles-mêmes, après la mort comme pendant la vie, conservent leur individualité intégrale, peuvent continuer leur évolution, voyager de monde en monde, accroître leur valeur par des réincarnations successives. Mais les autres, les âmes inconscientes, sont-elles plus avancées le lendemain de la mort que la veille ? Pourquoi la mort leur donnerait-elle une perfection quelconque ? Pourquoi d'un imbécile ferait-elle un génie ? Comment d'un méchant ferait-elle un bon ? Pourquoi d'un ignorant ferait-elle un savant ? Comment d'une nullité intellectuelle ferait-elle une lumière ?

Ces âmes inconscientes, c'est-à-dire la multitude, ne se fondent-elles pas, à la mort, dans l'éther ambiant, et ne constituent-elles pas une sorte de milieu psychique, dans lequel une analyse subtile pourrait découvrir des éléments spirituels aussi bien que des éléments matériels ? Si la force psychique exerce une action dans l'ordre des choses existantes, elle est aussi digne de considération que les diverses formes de l'énergie en activité dans l'éther. Sans admettre donc l'existence des esprits comme démontrée par ces phénomènes, nous sentons que tout cela n'est pas d'ordre simplement matériel, physiologique, organique, cérébral, et qu'il y a autre chose. Autre chose d'inexplicable, dans l'état actuel de nos connaissances.

Mais autre chose d'ordre psychique. Peut-être pourrons-nous aller un peu plus loin, quelque jour, dans nos recherches impartiales, indépendantes, guidées par la méthode scientifique expérimentale, ne niant rien d'avance, mais admettant ce qui est constaté par une observation suffisante.

En résumé, dans l'état actuel de nos connaissances, il est impossible de donner une explication complète, totale, définitive des phénomènes observés. L'hypothèse spirite ne doit pas être éliminée. Toutefois, on peut admettre la survivance de l'âme sans admettre pour cela une communication physique entre les morts et les vivants. Aussi, tous les faits d'observation conduisant à affirmer cette communication méritent-ils la plus sérieuse attention du philosophe.

L'une des difficultés majeures de ces communications me paraît être l'état même de l'âme affranchie des sens corporels. Elle perçoit autrement. Elle ne voit pas ; elle n'entend pas ; elle ne touche pas. Comment donc peut-elle entrer en relations avec nos sens ! Il y a là tout un problème, qui n'est pas négligeable dans l'étude des manifestations psychiques, quelles qu'elles soient.

Nous prenons nos idées pour des réalités. C'est un tort. Pour nous, par exemple, l'air n'est pas un corps solide ; nous le traversons sans effort, tandis que nous ne traversons pas une porte de fer. Pour l'électricité, c'est le contraire : elle traverse le fer et trouve que l'air est un corps solide intraversable. Pour l'électricien, un fil de fer est un canal conduisant l'électricité à travers le roc solide de l'air. Le verre est opaque pour l'électricité et transparent pour le magnétisme. La chair, les vêtements, le bois, sont transparents pour les rayons X, tandis que le verre est opaque, etc.

Nous éprouvons le besoin de tout expliquer, et nous sommes portés à n'admettre que les faits dont nous avons eu l'explication, mais cela ne prouve pas que nos explications soient valables. Ainsi, par exemple, si l'on avait affirmé la possibilité d'une communication instantanée entre Paris et Londres avant l'invention du télégraphe, on n'aurait vu là qu'une utopie. Plus tard on ne l'aurait admise qu'à la condition de l'existence d'un fil entre les deux stations, et l'on aurait déclaré impossible une communication sans fil électrique. Maintenant que nous avons la télégraphie sans fil, nous aimerions tout expliquer par sa théorie. Pourquoi vouloir à toute force expliquer ces phénomènes ? Pourquoi nous imaginer naïvement que nous le pouvons, dans l'état actuel de la science ?

Les physiologistes qui prétendent voir clair dans cette affaire ressemblent à Ptolémée s'obstinant à rendre compte des mouvements célestes avec l'idée de l'immobilité de la Terre ; à Galilée expliquant l'attraction de l'ambre par la raréfaction de l'air ambiant ; à Lavoisier cherchant, comme le peuple, l'origine des aérolithes dans les orages, et les niant ; à Galvani qui voyait dans ses grenouilles une électricité organique spéciale et même à Jésus-Christ attribuant les convulsions des hystériques à des possessions diaboliques. Je les mets en bonne compagnie, assurément, et ils n'ont pas à se plaindre. Mais qui ne sent que cette propension si naturelle à tout expliquer n'est pas justifiée, que la science progresse de siècle en siècle, que ce qui n'est pas connu aujourd'hui le sera plus tard, et qu'il convient parfois de savoir attendre ?

Les phénomènes dont nous parlons sont des manifestations du dynamisme universel, avec lequel nos cinq sens ne nous mettent en relation que très imparfaitement. Nous vivons au milieu d'un monde inexploré, dans lequel les forces psychiques jouent un rôle encore très insuffisamment observé. Ces forces sont d'un ordre supérieur aux forces analysées généralement en mécanique, en physique, en chimie ; elles sont d'ordre psychique, ont quelque chose de vital, et une sorte de mentalité.

Elles confirment ce que nous savons d'autre part : que l'explication purement mécanique de la nature est insuffisante ; et qu'il y a dans l'Univers autre chose que la prétendue matière. Ce n'est pas la matière qui régit le monde : c'est un élément dynamique et psychique. Quelle lumière l'étude de ces forces encore inexpliquées apportera-t-elle à la connaissance de l'âme et des

conditions de sa survivance ? C'est ce que l'avenir nous apprendra.

La réalité de la spiritualité de l'âme comme entité distincte du corps est démontrée par d'autres arguments. Ceux-ci ne sont pas faits pour nuire à cette doctrine, mais tout en la confirmant, tout en mettant en évidence l'application des forces psychiques, ils ne résolvent pas encore le grand problème par les preuves matérielles que nous souhaiterions. Toutefois, si l'étude de ces phénomènes n'a pas encore donné tout ce qu'on en prétend, ni tout ce qu'elle donnera, on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'elle a considérablement élargi le cadre de la psychologie, et que la connaissance de la nature de l'âme et de ses facultés s'est irrévocablement développée vers des horizons insoupçonnés.

Il y a dans la nature, dans la direction de la vie, dans les manifestations de l'instinct chez les végétaux et chez les animaux, dans l'esprit général des choses, dans l'humanité, dans l'univers cosmique, un élément psychique qui se révèle de mieux en mieux à travers les études modernes, notamment dans les recherches d'ordre télépathique et dans les observations des phénomènes inexpliqués dont nous nous sommes occupés dans ce livre. Cet élément, ce principe, est encore inconnu de la science contemporaine ; mais, comme en bien d'autres cas, il a été deviné par les anciens. Outre les quatre éléments, l'air, le feu, la terre et l'eau, les anciens, en effet, en admettaient un cinquième, d'ordre immatériel, qu'ils nommaient *animus*, âme du monde, principe animateur, éther.

« Aristote, écrit Cicéron (Tuscul. Quæst. I. 22) après avoir rappelé les quatre genres d'éléments matériels, croit devoir admettre une cinquième nature, de laquelle l'âme provient, car, puisque la pensée et les facultés intellectuelles ne peuvent résider en aucun des éléments matériels, il faut admettre un cinquième genre, qui n'avait pas encore reçu de nom, et qu'il nomme *entéléchie*, c'est-à-dire mouvement éternel et continu. » Les quatre éléments matériels anciens ont été disséqués par l'analyse moderne. Le cinquième est peut-être plus fondamental. Citant le philosophe Zénon, le même orateur ajoute que ce philosophe n'admettait pas ce cinquième principe, qui pouvait être assimilé au feu. Mais, de toute évidence, le feu et la pensée sont deux. » Virgile a écrit dans l'Enéide (livre VI) ces vers admirables que tout le monde connaît :

Principio cœlum ac terras camposque liquentes,
Lucentemque globum Lunæ Titaniaque astra
Spiritus intus alit, totamque infusa per artus
Mens agit at molem et magno se corpore miscet.

Martianus Capella, comme tous les auteurs des premiers siècles du christianisme, signale cette force directrice, en l'appelant également le cinquième élément, qu'il désigne aussi sous le nom d'éther. Un empereur romain bien connu des Parisiens, puisque c'est chez eux, au palais des Thermes, construit par son aïeul, qu'il fut proclamé empereur ; en l'an 360, Julien, dit l'Apostat, célèbre ce cinquième principe dans son discours en l'honneur du soleil roi⁵³, le qualifiant, tantôt de principe solaire, tantôt d'âme du monde ou principe intellectuel, tantôt d'éther ou âme du monde physique. Cet élément psychique n'est pas confondu par les philosophes avec Dieu et la Providence. C'est, à leurs yeux, quelque chose qui fait partie de la nature.

Un mot encore, avant de nous quitter. Le titre de cet ouvrage, qui date de l'année 1865, proclame l'existence de *Forces naturelles inconnues*. Celles dont il a été question ici ne représentent qu'une minime partie de la réalité. Il y en a bien d'autres.

L'être humain est doué de facultés encore peu explorées, que les observations faites sur les

⁵³ Voir *Œuvres complètes de l'Empereur Julien*. Paris, 1821, tome 1, p. 375.

médiums, sur les dynamogènes, mettent en évidence, de même que le magnétisme humain, l'hypnotisme, la télépathie, la vision sans l'usage des yeux, la prémonition. Ces forces psychiques inconnues méritent d'entrer dans le cadre de l'analyse scientifique. Elles sont encore au temps de Ptolémée ; et n'ont pas encore trouvé leur Kepler et leur Newton ; mais elles s'imposent à l'examen.

Bien d'autres forces inconnues se révéleront graduellement. La Terre et les planètes gravitaient autour du Soleil suivant leurs courbes harmonieuses lorsque les théories astronomiques ne voyaient dans leurs mouvements qu'une incohérence compliquée de 79 cercles cristallins. Le magnétisme terrestre enserrait notre globe de ses courants avant l'invention de la boussole qui nous les manifeste. Les ondes de la télégraphie sans fil existaient avant qu'on les saisit au passage. La mer se lamentait sur les rivages avant qu'aucune oreille ne l'entendit. Les étoiles pénétraient l'éther de leurs radiations avant que nul œil humain ne les eût contemplées.

Les observations exposées ici prouvent que la volonté consciente, le désir, d'une part, la conscience subliminale, d'autre part, et des mentalités inconnues ; exercent une action dynamique en dehors des limites de notre corps. Il s'agit là de facultés de l'âme et non de propriétés cérébrales. Le cerveau n'est qu'un organe au service de l'esprit. C'est à l'esprit qu'appartiennent les forces psychiques et non à la matière. Il est assez remarquable que les conclusions de ce travail-ci soient les mêmes que celles de *l'Inconnu*, fondées sur l'examen des faits de télépathie, manifestations de mourants, communications à distance, rêves prémonitoires, etc. On a lu, en effet, dans ce livre, les conclusions suivantes :

1° L'âme existe comme être réel, indépendant du corps ;

2° Elle est douée de facultés encore inconnues à la science ;

3° Elle peut agir à distance, sans l'intermédiaire des sens.

Celles de cet ouvrage-ci concordent avec les précédentes, et pourtant les faits étudiés ici sont entièrement différents des précédents. Il s'y ajoute la conclusion générale qu'il existe dans la Nature un élément psychique en activité variable et dont l'essence nous reste encore cachée. Je serai heureux, pour ma part, si j'ai pu contribuer à établir, par ces deux séries de travaux, ces principes importants, exclusivement fondés sur la constatation scientifique d'un certain nombre de phénomènes étudiés par la méthode expérimentale.

Table des matières

Chapitre VI – Les expériences du comte de Gasparin	2
Chapitre VII – Recherches du professeur Thury	21
Chapitre VIII – Les expériences de la société dialectique de Londres	33
Chapitre IX – Les expériences de Sir William Crookes	42
Chapitre X – Expériences diverses et observations.....	70
Chapitre XI – Mon enquête sur l’observation des phénomènes inexplicés	84
Chapitre XII – Les hypothèses explicatives. Théories et doctrines.....	100